



HAL
open science

Le thatchérisme dans les années 1970 : naissance d'une idéologie

Yannick Ferry

► **To cite this version:**

Yannick Ferry. Le thatchérisme dans les années 1970 : naissance d'une idéologie. Sciences de l'Homme et Société. 2020. dumas-03988348

HAL Id: dumas-03988348

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-03988348>

Submitted on 14 Feb 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

UNIVERSITE D'AIX-MARSEILLE

Master Études Culturelles, Monde Anglophone

Le thatchérisme dans les années 1970 : naissance d'une idéologie



Présenté par : Yannick FERRY

Sous la direction de : Mme Valérie Auda-André

Année universitaire 2019-2020



Année Universitaire 2019-2020

Le thatchérisme dans les années 1970 : naissance d'une idéologie

Présenté par : Yannick FERRY

Sous la direction de : Mme Valérie Auda-André, Maître de Conférence

Remerciements

Je tiens à remercier Mme Valérie Auda-André pour son soutien dans ma démarche. Reprendre ses études tout en étant père de famille et en activité professionnelle à plein temps représente un challenge. Mme André s'est toujours montrée compréhensive de ma situation tout en maintenant un haut niveau d'exigence. J'espère que ce travail répond en partie à ses attentes.

Un grand merci à ma femme, Marine, pour sa patience et son soutien constant durant ces deux années. Sans sa compréhension et ses encouragements, je n'aurais jamais été en mesure d'écrire ce mémoire.

Merci à M. Renaud Olivero, docteur en cinéma et professeur agrégé d'anglais, pour ses conseils avisés et ses remarques précieuses tout au long de l'écriture de ce mémoire.

Je tiens enfin à remercier Mme Nathalie Vanfasse, professeure des universités, pour ses encouragements et son soutien dans mon projet. Sans qu'elle s'en rende compte, les remarques positives de Mme Vanfasse ont stimulé ma curiosité et m'ont aidé à avancer et à progresser.

SOMMAIRE

<u>Introduction</u>	p.2
I) <u>L'idéologie du Thatcherisme</u>	p.10
A) <u>La naissance du thatchérisme</u>	p.11
B) <u>Les fondements idéologiques du thatchérisme</u>	p.20
C) <u>Le thatchérisme dans l'histoire du parti conservateur</u>	p.30
II) <u>Thatcherisme et crise de la représentation politique</u>	p.45
A) <u>Division politique</u>	p.46
B) <u>Thatcherisme et division électorale</u>	p.59
C) <u>Populisme et thatchérisme</u>	p.74
III) <u>Thatcherisme et représentations culturelles</u>	p.85
A) <u>(Ré)appropriation et (ré)interprétation</u>	p.87
B) <u>Discours nationaliste</u>	p.102
C) <u>Identité et Discours</u>	p.115
<u>Conclusion</u>	p.137
<u>Annexes</u>	p.141
<u>Bibliographie</u>	p.144

INTRODUCTION

« Margaret Thatcher didn't cause Brexit – but Brexit will bring back Thatcherism ». Le titre choisi par le journaliste britannique Andy Beckett pour son article dans le journal *The Guardian* interpelle immédiatement¹. Il met en lien Brexit et thatchérisme et agite le spectre de la peur du retour de ce dernier sur le devant de la scène politique et économique britannique. Beckett n'est pas le seul à créer cette connexion, comme le montre l'article « From the “Thatcherisation of Europe” to Brexit » écrit par Nicholas Sowell, maître de conférence à la Sorbonne. Pour Sowell, il est clair que la vision économique défendue par le thatchérisme, de son apparition dans les années 1970 à sa disparition au début des années 1990, sert de fondation au Brexit². Tout au long de la campagne qui précéda le référendum sur l'appartenance du Royaume-Uni à l'Union Européenne, les références à un Royaume-Uni fort et indépendant, fier de son destin et de ses possibilités (économiques, commerciales et industrielles) résonnent comme un cri de ralliement pour les partisans du Brexit. Pour les commentateurs de tous bords, il ne reste plus qu'un pas à franchir pour établir un lien entre le contexte qui voit naître le Brexit et celui qui mène Margaret Thatcher à la tête du pays à la fin des années 1970.

Cette théorie, qui établit une connexion forte et un lien logique entre une période très précise du passé et un contexte actuel vu comme troublé, sert de point de départ à ce mémoire. Nous avons souhaité comprendre cette idée qui associe le Brexit au thatchérisme et analyser la période qui voit l'arrivée de Margaret Thatcher à la tête du parti conservateur en 1975 jusqu'à la victoire du parti aux élections générales de 1979. Au niveau du contexte économique, il existe effectivement un lien entre le présent et les années 1970 qui sont marquées par un contexte de crise économique et de ralentissement des performances de l'économie britannique. Tout au long de la décennie, la croissance du PIB est faible, voire négative (-2.5% en 1974 par exemple), et le taux de chômage ne cesse d'augmenter (3.70% en 1970 et 5.4% en 1979)³. Cette crise peut tout d'abord s'expliquer par un ralentissement global de l'économie mondiale, notamment en raison des deux chocs pétroliers de 1973 et 1979. De même, la fin des accords de Bretton Woods en 1971, qui fixaient jusque-là le taux de change entre les monnaies internationales et le dollar, provoque une chute de la valeur de la Livre Sterling sur les marchés mondiaux dès 1973. Au niveau national, les causes de la crise sont multiples et complexes : démantèlement de l'empire

¹ Beckett, Andy. “Margaret Thatcher Didn't Cause Brexit – but Brexit Will Bring Back Thatcherism.” *The Guardian*, 1 July 2016.

² Sowell, Nicholas. ‘From the “Thatcherisation of Europe” to Brexit’. *Revue Française de Civilisation Britannique. French Journal of British Studies*, vol. XXIV, no. XXIV-4, 4, CRECIB, Nov. 2019. [journals.openedition.org, doi:10.4000/rfcb.4819](https://journals.openedition.org/doi:10.4000/rfcb.4819).

³ Source : *Office For National Statistics* (voir tableau complet en annexe).

britannique qui prive le pays de marchés captifs au sortir de la seconde guerre mondiale, modernisation économique et industrielle trop lente par rapport aux pays concurrents (l'Allemagne ou le Japon notamment) ou encore dépenses considérables dans les domaines de la défense pour tenter de maintenir le Royaume-Uni dans le trio de tête des premières puissances mondiales. Trouver une solution à la crise économique et renverser la tendance en donnant une nouvelle force à l'économie britannique devient l'un des principaux objectifs des partis politiques de tous bords.

C'est également dans les années 1970 que se termine le consensus d'après-guerre, qui permettait jusque-là au parti travailliste et au parti conservateur de mettre en place des politiques économiques et sociales caractérisées par des objectifs communs : intervention de l'État pour soutenir l'économie nationale, nationalisations massives d'entreprises, régulation stricte du marché du travail, soutien et coopération avec les organisations syndicales, développement de l'État providence. Dès les années 1960, ces politiques engendrent une énorme pression sur l'économie nationale et le Royaume-Uni voit sa compétitivité sur les marchés internationaux reculer au profit du Japon, de la France ou de l'Allemagne. C'est ce constat qui pousse les gouvernements successifs, dans les années 1960, à tenter de moderniser l'économie britannique par une politique dite keynésienne de recherche de croissance. Acceptée par les deux partis, cette politique économique devient très rapidement contre-productive et fait peser un poids énorme sur les ressources du pays, entraînant une hausse massive des impôts et de la dette nationale. C'est ce problème majeur et récurrent auquel doit faire face le gouvernement Wilson de 1964 jusqu'à la défaite de 1970 contre les conservateurs emmenés par Edward Heath. La victoire de ce dernier en juin 1970 est perçue, à l'époque, comme l'annonce d'une nouvelle ère dans la modernisation de l'économie. Le leader conservateur apparaît alors comme l'homme fort capable de redresser la nation. Le manifeste du parti à l'élection de 1970 se veut clair quant aux politiques économiques que le parti conservateur se déclare prêt à mettre en œuvre pour le futur du pays : baisse des dépenses publiques, baisse des impôts, arrêt des nationalisations, contrôle des syndicats.

Néanmoins, si la volonté de changement est bien présente durant les premiers mois au pouvoir, les actions du gouvernement Heath prennent, dès 1972, un tournant tout autre. En effet, après deux années passées à essayer de mettre à exécution les solutions proposées dans le manifeste, le gouvernement Heath se voit contraint de battre en retraite face aux résultats peu convaincants qu'elles semblent produire et, surtout, en raison de l'impopularité des mesures proposées. C'est

le début de ce qui restera connu sous le nom des *U-Turns*⁴ : l'abandon des résolutions du manifeste de 1970 et un retour aux politiques économiques traditionnelles de relance de la croissance et de soutien à l'économie. L'une des principales raisons de ce changement trouve son origine dans l'inflation qui ne cesse de grimper : de 6.4% en 1970, on passe à 9.4% en 1971⁵. De plus, en janvier 1972, le nombre de chômeurs atteint un million, un chiffre totalement inacceptable à l'époque (on notera que ce chiffre serait aujourd'hui considéré comme un exploit pour tout gouvernement actuel). Le sentiment qui parcourt alors les élites politiques, la presse et, par ricochet, la population est celui d'un déclin inexorable de la situation économique du pays. Le gouvernement tente de redynamiser l'économie à travers la stimulation à outrance de la croissance – le *Barber Boom* (du nom du chancelier de l'échiquier de l'époque). Le résultat de cette politique d'investissement massif dans l'économie, un temps satisfaisant (la croissance atteint 5% et rivalise avec celle de l'Allemagne), se heurte rapidement à une récession mondiale (la crise pétrolière de 1973 mentionnée plus haut) qui déséquilibre la balance des paiements et plonge le pays dans ce qui est vu à l'époque comme une crise économique. Ainsi, dans sa course à la croissance, le gouvernement fait exploser l'inflation⁶ à travers une hausse des dépenses publiques et de la masse monétaire.

C'est dans ce contexte économique troublé qu'apparaît ce qui peut être considéré comme les origines du *thatcherisme*. En effet, au sein du parti conservateur, des voix s'élèvent contre Edward Heath, qui perd deux élections générales consécutives en février puis octobre 1974. Margaret Thatcher et Keith Joseph deviennent alors les porte-parole de l'opposition au leader Edward Heath et émettent des critiques vigoureuses envers le consensus d'après-guerre et les politiques keynésiennes qu'il sous-tend, responsables, à leurs yeux, de la crise économique du pays.

Il est aujourd'hui possible d'affirmer que l'accession de Margaret Thatcher à la tête du parti conservateur marque un tournant dans la vie du parti mais, également, du pays tout entier. Ce mémoire va ainsi s'intéresser à la naissance du *thatcherisme* et proposer de comprendre comment le mouvement s'empare du contexte de crise des années 1970 et remporte finalement les élections de 1979. Nous avons souhaité travailler sur le contexte de crise globale :

⁴ En 1980, face aux difficultés relativement similaires dont souffre son gouvernement, Margaret Thatcher reprendra, non sans ironie, cette expression lors d'une conférence de presse restée célèbre.

⁵ Source : *Office For National Statistics* (voir tableau complet en annexe).

⁶ L'inflation passe de 7.1% en 1972 à 16% en 1974 (source : *Office for National Statistics*, voir tableau complet en annexe).

économique tout d'abord, mais également crise de la gouvernance et crise des représentations qui caractérisent la décennie. En ce qui concerne la crise économique, il ne s'agit pas, dans ce mémoire, d'en analyser l'existence réelle, ce que certains spécialistes, au vu des chiffres présentés plus haut, contestent aujourd'hui, mais d'en comprendre la portée sur le pays et la population. Nous nous plaçons donc moins du point de vue de l'économie que de celui des sciences humaines pour comprendre comment le thatchérisme se nourrit d'une situation qui est perçue comme critique pour le pays et s'approprie la crise afin de constituer une base idéologique solide, durable et adaptable à sa rhétorique. Cette approche nous a donc amené à analyser l'idéologie thatchérienne par le biais des sciences politiques et de l'histoire des idées afin de, tout d'abord, replacer le thatchérisme au sein de l'idéologie du parti conservateur mais, également, de comprendre la logique interne qui anime l'idéologie du mouvement.

Cependant, la crise économique n'est pas le seul facteur contextuel responsable de l'émergence du thatchérisme. En effet, une crise de la représentation caractérise également les années 1970 et vient perturber la vie politique et sociale du pays. Le professeur de science politique Frank Bealey, dans son dictionnaire des termes politiques, définit le concept de crise de la manière suivante : « a period of challenge to the stability and sustainability of a system⁷ » (92). Pour sa part, le professeur de sciences-politiques Colin Hay propose la définition suivante : « a moment and process of transformation » (Hay, 255). Le terme de « représentation » recouvre plusieurs aspects qu'il convient également de préciser. L'acception politique du mot, comme l'indiquent les professeurs de sciences-politiques Mauro Calise et Theodore J. Lowi, signifie : « to stand in the place of and, as the agent or delegate, to act as the person or persons represented would act » (69). Ainsi, en politique, la représentation est liée aux systèmes de gouvernance (parlement, monarchie, monarchie parlementaire, junte etc.) et à leur système électoral propre (universel direct, proportionnel, uninominal à un tour etc.). De même, la structure même de l'appareil étatique et administratif est supposé représenter le ou les territoires où ils sont mis en place (État central, fédéral etc.). Au Royaume-Uni, au niveau parlementaire et gouvernemental, il existe une double représentation puisque le Premier ministre et son cabinet sont issus du parlement et sont donc censés représenter, à la fois leurs électeurs et leur parti à la tête de l'État. Mais la représentation n'a pas qu'un aspect structurel car elle touche à des questions d'ordres identitaires et (multi)culturels (qui est représenté ? Par qui ? Dans quel but ?) et philosophiques (la/le représentant.e doit-elle/il être nécessairement le miroir des représenté.es ? Le/la

⁷ Bealey, Frank. *The Blackwell Dictionary of Political Science: A User's Guide to Its Terms*. Blackwell Publishing Ltd. 1999.

représentant.e doit-il/elle défendre uniquement les intérêts des personnes qu'il/elle représente ? Où se situe la vérité quand la représentation englobe une multitude d'individus aux intérêts et aux opinions parfois contradictoires ?) On le voit, la dimension morale et éthique qui s'impose aux représentants est alors cruciale dans l'évaluation de leur performance. Au Royaume-Uni, les années 1970 sont ainsi marquées par une crise de la représentation politique, qui se manifeste par une grande instabilité au niveau de la gouvernance du pays avec quatre gouvernements successifs en seulement neuf ans. On remarque également une accentuation du phénomène de volatilité de l'électorat, qui perturbe le bipartisme, jusque-là caractéristique de la vie politique britannique. Cette volatilité se manifeste notamment par une augmentation des votes en faveur des libéraux et des partis nationalistes aux élections générales de 1974, avant leur effondrement en 1979.

Cette crise de la représentation politique s'accompagne d'une remise en question de nombreuses représentations culturelles. Ici, le terme de « représentation » change de signification pour englober une définition plus psychologique et prendre une dimension symbolique. Le sociologue Emile Durkheim parle de « représentations collectives », ce qu'il définit de la manière suivante : « [les représentations collectives] correspondent à la manière dont cet être spécial qu'est la société pense les choses de son expérience propre⁸ ». Autrement dit, les représentations collectives sont une forme commune de connaissance et de perception qui dépasse les perceptions individuelles. Ces représentations sont la traduction de la manière dont les groupes se représentent eux-mêmes, les autres et le monde. Elles sont ainsi liées au langage, élément essentiel de la représentation du monde. L'anthropologue Clifford Geertz explique ainsi que l'étude de ces représentations collectives permet d'accéder à la culture d'un pays, notion complexe qu'il définit de la manière suivante : « interworked systems of construable signs (what, ignoring provincial usages, I would call symbols) » (14). Pour Geertz, analyser une culture requiert une attention toute particulière à l'étude des idéologies qui la structurent, ces dernières servant en quelque sorte de carte permettant de comprendre la réalité contextuelle de la culture que l'on souhaite examiner (Geertz, 220). Dans le cas du Royaume-Uni des années 1970, on peut alors parler d'une crise des représentations culturelles, dans le sens où l'on assiste à un bouleversement de la structure même de la société : les classes sociales traditionnelles s'érodent, laissant place à une mobilité sociale beaucoup plus importante qui bouscule la manière dont les individus se situent sur l'échelle sociale. La société permissive des

⁸ Durkheim, Emile. *Les Formes Élémentaires De La Vie Religieuse : Le Système Totémique En Australie*. PUF. 2018. P.578.

années 1960 tend à être remise en question et on assiste à un retour en force d'une nostalgie pour le passé, notamment pour les ères victorienne et edwardienne, synonymes d'ordre, de respect des règles et de prestige. La place des femmes dans la société devient également un sujet qui transforme les représentations traditionnelles du rôle de chacun dans la famille mais également au travail et dans la société. La culture populaire se développe à travers la création de médias comme le *Sun* ou les magazines féminins tels que *Cosmopolitan* et la télévision prend une place de plus en plus importante dans la diffusion des savoirs et de l'actualité. Enfin, le démantèlement de l'Empire britannique entraîne également un questionnement sur la place du Royaume Uni au sein de l'échiquier des nations les plus puissantes. Ces bouleversements inquiètent et déstabilisent une grande partie de la population, inquiétude à laquelle les partis politiques tentent de répondre avec plus ou moins de succès.

Ces deux crises de la représentation (politique et culturelle) seront ainsi analysées à travers différents champs disciplinaires : l'histoire, bien sûr, mais également la science politique afin de comprendre l'idéologie thatchérienne et ses origines. De même, la psychologie nous fournira de précieuses informations sur le contexte électoral de 1979 et la psychologie sociale nous permettra d'étudier les effets de la rhétorique du thatchérisme sur la population et le rôle du leader conservateur dans la victoire aux élections générales de 1979. Notre étude du thatchérisme se fondera ainsi sur un ensemble de sources secondaires, choisies parmi des spécialistes reconnus de chaque discipline dont les travaux seront présentés puis étayés à l'aide de sources primaires (discours, pamphlets, interviews et interventions télévisuelles, articles de presse, statistiques et sondages) collectés principalement en ligne.

Les questions centrales auxquelles ce mémoire se propose de répondre sont donc les suivantes : quels concepts clefs l'idéologie thatchérienne parvient-elle à développer afin de remporter la victoire aux élections de 1979 ? Comment ces concepts ont-ils permis au thatchérisme de remettre en cause les représentations politiques et culturelles de la société britannique de la fin des années 70 ? Afin de répondre à ces deux questions, nous procéderons tout d'abord à une analyse de l'idéologie thatchérienne dans laquelle nous présenterons la naissance du mouvement à travers un rappel historiographique qui nous permettra d'appréhender la multiplicité des études et des interprétations qui existent sur le thatchérisme. Dès 1974, le thatchérisme développe et propose des solutions à la crise économique que traverse le pays et il conviendra donc d'analyser les concepts déployés durant toutes les années d'opposition afin d'obtenir une vision claire des principes qui guident le mouvement. Ensuite, afin d'en

comprendre les racines mais aussi ce qui rend le mouvement si particulier à l'intérieur du parti conservateur, il s'agira de replacer le thatchérisme au sein de l'idéologie du conservatisme britannique. Dans un deuxième temps, nous analyserons la crise de la représentation politique dont le thatchérisme est issu. Nous nous intéresserons aux deux élections clefs qui ont permis au thatchérisme de s'installer durablement dans la vie politique britannique : l'élection à la direction du parti conservateur en 1975 et la victoire aux élections générales de 1979. Nous verrons ainsi comment le thatchérisme parvient à s'emparer et à alimenter la crise de la représentation qui traverse le parti conservateur. Au niveau national, nous présenterons puis analyserons le phénomène du désalignement électoral afin de comprendre comment la rhétorique thatchérienne a utilisé la plus grande volatilité des électeurs à son avantage pour remporter les élections de 1979. Enfin, dans un troisième temps, nous proposerons une analyse du discours du thatchérisme qui nous permettra d'en dégager les principaux mécanismes et leurs effets sur les électeurs. Nous nous attacherons à définir certains éléments clefs du discours de l'idéologie thatchérienne (déclinisme et populisme) et nous proposerons une étude de ces derniers afin de comprendre leur résonance auprès de l'électorat. Enfin, à travers la psychologie sociale, nous avancerons l'idée qu'un discours, si puissant ou alarmiste soit-il, ne peut expliquer la victoire d'un mouvement politique à une élection et nous démontrerons que le rôle du leader et son utilisation de l'image a été essentiel dans la victoire de 1979.

I) L'IDEOLOGIE DU THATCHERISME

Afin de comprendre la naissance du thatchérisme et les transformations que celui-ci se propose d'opérer sur le pays, il est nécessaire de faire un rappel sur l'historiographie qui s'est développée autour du thatchérisme depuis son apparition jusqu'à aujourd'hui. Une fois ce rappel opéré, il s'agira de s'intéresser aux fondements idéologiques du thatchérisme et d'analyser les concepts clefs qui sous-tendent le mouvement. Enfin, nous nous proposerons de réfléchir au positionnement idéologique qu'occupe le thatchérisme à l'intérieur de la pensée du parti conservateur britannique.

A) LA NAISSANCE DU THATCHERISME

a) Historiographie du thatchérisme

Étudier le thatchérisme, c'est se confronter à une multitude d'interprétations possibles du mouvement, de son idéologie, de sa naissance, de son impact, de sa cohérence ou encore de ses origines, pour ne citer que quelques aspects étudiés (on serait tentés de dire essorés) par les spécialistes de tous horizons. S'il est aujourd'hui possible d'affirmer que l'accession de Margaret Thatcher à la tête du parti conservateur représente un tournant dans l'histoire britannique, l'historiographie n'a pas toujours accordé la même importance à cet événement ni à ses conséquences.

Les débats concernant la naissance de l'idéologie sont vastes et sont constitués de va et vient entre le début de la carrière de Margaret Thatcher, l'influence du député conservateur Enoch Powell ou encore la montée en puissance de Keith Joseph. Cette difficulté à identifier précisément les débuts du thatchérisme est liée aux différentes interprétations que les historiens, les universitaires mais aussi les hommes politiques ont pu donner à cette idéologie qui passionne et fait toujours débat aujourd'hui. Il existe, en effet, un nombre considérable d'ouvrages traitant du sujet et le chercheur ou l'étudiant souhaitant travailler sur le thatchérisme se trouve très rapidement confronté à la désagréable impression que tout a déjà été dit. Il est tout de même possible de diviser cette galaxie d'opinions et d'interprétations en trois grandes tendances et nous nous proposons ici de réaliser un court état de l'art de l'historiographie du thatchérisme. Ainsi, de manière schématique, on peut constater que les universitaires et les historiens se divisent en trois catégories lorsqu'il s'agit d'analyser l'idéologie thatchérienne : les partisans du champ révolutionnaire (plutôt marxistes et critiques à l'égard du mouvement), les adhérents à l'idéologie (membres du parti conservateurs, anciens collaborateurs loyaux de Margaret Thatcher, historiens conservateurs et Margaret Thatcher elle-même) et les modérés

(qui tentent de prendre de la distance par rapport au débat mais restent plutôt associés au parti conservateur).

La première de ces catégories comprend d'éminents spécialistes de la question tels que les historiens Bob Jessop, Jim Tomlinson et le sociologue Stuart Hall. Ces auteurs étudient les événements de la décennie et la naissance de l'idéologie thatchérienne à travers un prisme d'analyse néo-marxiste, dont la lutte des classes représente le point central. Ainsi, pour ne citer qu'eux, Jessop parle du « monstrous monolith » (Jessop et al, 38) que représente le thatchérisme en 1979, Stuart Hall le qualifie de « authoritarian populism » et Colin Hay caractérise la victoire de 1979 de « subterfuge » (Hay, 253) (nous reviendrons sur ce point en détail plus tard dans ce mémoire). Ces auteurs ne partagent pas tous la même interprétation du thatchérisme et de sa naissance mais le point commun de leurs analyses réside dans l'intention de démonter le culte de la personnalité qui entoure le leader du parti conservateur, Margaret Thatcher. Pour les opposants au thatchérisme, il s'agit de montrer les contradictions de l'idéologie et la construction du discours thatchérien en tant que processus évolutif ne tournant pas exclusivement autour de Margaret Thatcher. Ainsi, Jim Tomlinson montre comment la priorité accordée à la lutte contre l'inflation, l'un des chevaux de bataille du thatchérisme pendant les années d'opposition, date de la fin de la seconde guerre mondiale et a davantage été articulée par Keith Joseph que Margaret Thatcher (Tomlinson, 62-64). Pour les partisans du champ révolutionnaire, la victoire de 1979 est à chercher dans le passé, bien avant l'arrivée de Margaret Thatcher à la direction du parti conservateur. Le but étant ainsi de pointer du doigt les nombreuses contradictions de l'idéologie et ses incohérences flagrantes héritées d'un collage de concepts sans réelles substances agrégeantes (Jessop et al., 38). Dans les années 1980, Jessop et al. rappellent également l'attitude des observateurs et des spécialistes de gauche de l'époque et dénoncent ce qu'ils nomment : « a begrudging admiration » (33) pour le succès de l'idéologie du thatchérisme. Ils accusent la gauche britannique d'avoir adopté une attitude attentiste face aux succès électoraux du thatchérisme : à leurs yeux, la gauche ne reprend pas l'initiative idéologique car elle attend passivement que le mouvement présidé par Margaret Thatcher s'effondre de lui-même. En conséquence, l'analyse marxiste de la naissance du thatchérisme permet d'obtenir une vision convaincante des événements en appliquant les théories de lutte des classes (la classe moyenne contre la classe ouvrière) et d'hégémonie culturelle (Stuart Hall,

inspiré par Antonio Gramsci)⁹. Néanmoins, dans les années 1980, les spécialistes néo-marxistes tentent de sortir du débat purement idéologique pour comprendre la naissance du thatchérisme et ses succès électoraux. A la suite des théories citées précédemment, le professeur de sciences-politiques Andrew Gamble propose son interprétation du thatchérisme à travers deux ouvrages qui servent aujourd'hui encore de référence : *Britain in Decline, Economic Policy, Political Strategy and The Strong State* et *The Free Economy and The Strong State, The Politics of Thatcherism*. Gamble propose, notamment dans son deuxième ouvrage, une approche moins ancrée idéologiquement que les auteurs cités plus haut et ses travaux ont permis de replacer le thatchérisme dans un contexte économique mondial plus global, qui dépasse la vision purement idéologique du thatchérisme. Ainsi, pour Andrew Gamble, l'objectif de la Nouvelle Droite et du thatchérisme était l'établissement d'un « new consensus¹⁰ » (Gamble b, 159) et non l'éradication de la démocratie sociale, contrairement à ce que Hall avance en 1979.

Il est évident que les partisans du thatchérisme ne partagent pas l'opinion des spécialistes de gauche et la lecture des années 1975-1979 prend une toute autre direction lorsque l'on se situe sur le côté opposé du spectre politique¹¹. Par exemple, pour Margaret Thatcher, il ne s'agissait pas de monter les classes les unes contre les autres mais de guérir la nation, ce qui, à ses yeux, passe par l'éradication pure et simple du consensus d'après-guerre et du socialisme (Thatcher 2011, 306). L'historien Robert Saunders reprend cette vision et confirme que le thatchérisme recherchait effectivement « la guérison et la réconciliation¹² ». A en croire les mémoires des principaux acteurs de l'époque, c'est bien le socialisme qui était responsable de la division de la nation et non le parti conservateur ou le thatchérisme. Pour les sympathisants du thatchérisme, la victoire de 1979 est donc aussi le résultat d'un syndicalisme trop écrasant, devenu lui-même trop lourd en raison du contrôle excessif qu'il exerce sur l'ensemble de la vie du pays, et qui s'effondre sous son propre poids (Howe, 104-107). Aux yeux des partisans du thatchérisme, les électeurs ne se reconnaissent plus dans le parti travailliste, qui les a trahis et se rallient en masse derrière la cause thatchérienne (Prior, 111). Bien sûr, l'analyse des hommes

⁹ Bien que ce dernier point soit aujourd'hui fortement remis en question, nous nous appuyons sur l'analyse de Stuart Hall dans la deuxième partie de ce mémoire car elle a représenté l'interprétation dominante des études sur le thatchérisme pendant de nombreuses années.

¹⁰ Voir l'introduction de ce mémoire p.

¹¹ Et même du côté du *New Labour* de Tony Blair. Voir notamment la référence suivante : Tomlinson, Jim. "Thrice Denied: 'Declinism' as a Recurrent Theme in British History in the Long Twentieth Century." *Twentieth Century British History* 20 (2009): 227-251.

¹² Saunders, Robert. "'Crisis? What Crisis?' Thatcherism and the Seventies." *Making Thatchers Britain*, edited by Ben Jackson and Robert Saunders, Cambridge University Press, Cambridge, 2012, p.33.

et des femmes politiques de l'époque est à utiliser avec précaution mais elle montre tout de même le haut degré de désaccord qui règne dans l'interprétation de la victoire de 1979.

La troisième mouvance se situe à mi-chemin de ces visions opposées et s'inscrit dans une perspective plus récente. Elle est représentée par des historiens tels que Dominic Sandbrook ou Richard Vinen qui cherchent à démêler le vrai du faux sans prendre parti. Le contexte devient dès lors essentiel et le débat autour de la crise réelle ou non qui secoue les années 1970 joue un rôle crucial dans la compréhension de la montée en puissance du Thatchérisme. Ainsi, le terme de crise économique tend à disparaître et les spécialistes préfèrent parler de ralentissement des performances économiques du pays plutôt que de crise. De même, les erreurs du parti travailliste ou le discours thatchérien ne sont pas analysés à travers un prisme idéologique mais replacés dans une perspective historique plus large. Par exemple, Dominic Sandbrook analyse la chance qui entoure l'élection de Margaret Thatcher (Sandbrook 2013, 245) à la tête du parti conservateur et Philip Cowley et Matthew Bailey tentent de reconstruire de la manière la plus précise possible la répartition des votes du *1922 Committee* à la même élection pour vérifier si, comme le prétend Geoffrey Howe, Margaret Thatcher a été élue « because she was not Ted [Heath] » (Howe, 93). La distance historique et idéologique qui sépare le thatchérisme des travaux actuels permet aujourd'hui aux spécialistes d'englober les sciences sociales dans leur approche et l'on assiste depuis quelques années à la publication d'un nombre considérable d'ouvrages sur la période des années 1970-1980 dans lesquels le thatchérisme n'est qu'un élément parmi d'autres servant d'explication aux changements qui se produisent sur ces deux décennies.

A ces trois canaux d'interprétations du thatchérisme, il est possible d'en adjoindre un quatrième, différent des précédents par son orientation moins historique et davantage axée sur l'histoire des idées et des idéologies. Dans les années 1990, les travaux du professeur en sciences-politiques Michael Freeden représentent sans doute la plus grande avancée dans ce champ disciplinaire car ses recherches ont permis de résoudre l'aporie qui caractérisait jusque-là les études sur l'idéologie du thatchérisme : comment réconcilier le thatchérisme, dont l'idéologie se base sur le monétarisme de Milton Friedman, et le conservatisme qui se réclame d'une longue tradition rejetant toute association avec une idéologie particulière ? En changeant le prisme d'analyse traditionnel de l'idéologie conservatrice, Freeden est parvenu à rassembler thatchérisme et conservatisme pour proposer une analyse des deux idéologies qui demeure, aujourd'hui encore, une référence. Les recherches de Michael Freeden ont donné naissance à

une multitude de nouvelles interprétations du thatchérisme, notamment celles de l'historien E.H.H. Green dont les travaux sur l'idéologie conservatrice et le thatchérisme, publiés quelques années après ceux de Freedon, constituent également une référence pour les spécialistes d'aujourd'hui. Nous nous attacherons à présenter en détail ces deux interprétations dans la première partie de ce mémoire afin de les rapprocher et proposer une analyse complémentaire du thatchérisme.

L'approche adoptée dans ce mémoire prendra en compte ces différents points de vue pour proposer une vision de la naissance du thatchérisme aussi complète que possible sans prendre parti. Comme point de départ pour la naissance du thatchérisme, nous avons choisi l'accession effective de Margaret Thatcher à la tête du parti conservateur en 1975. Bien que l'idéologie du thatchérisme ne puisse se résumer à la seule personnalité de Margaret Thatcher ou à son influence, il nous apparaît que la rhétorique du mouvement ne s'est réellement mise en place et n'a été déroulée avec efficacité qu'à partir de la prise de fonction de Margaret Thatcher. Dans la sous-partie suivante, nous allons ainsi procéder à un rappel sur le contexte politique de l'élection de Margaret Thatcher à la direction du parti avant d'analyser en détail les principes fondamentaux qui structurent l'idéologie thatchérienne.

b) “The best man among them” : contexte politique

Lorsque la ministre travailliste Barbara Castle apprend la victoire de Margaret Thatcher à l'élection pour la tête du parti conservateur en février 1975, elle ne peut s'empêcher de ressentir ce qu'elle nomme : « a feminist pleasure » à l'idée de voir une femme leader de l'opposition. Elle note également : « if we have to have Tories, good luck to her!¹³ ». Comme le remarque Barbara Castle, l'arrivée de Margaret Thatcher à la direction du parti conservateur constitue une révolution qui peut potentiellement amener une femme à prendre la tête du gouvernement britannique. Il ne s'agit pas, dans cette partie, d'analyser en détail cette élection car nous souhaitons ici faire un simple rappel des faits historiques qui ont conduit à la victoire de Margaret Thatcher. Nous proposerons notre interprétation de ce moment clef pour le thatchérisme dans la troisième partie du mémoire consacrée à l'analyse détaillée de la crise de la représentativité.

¹³ Le titre de cette sous-partie et les deux citations sont issus de Castle, Barbara. *The Castle Diaries 1964-1976*. 1980. Papermac, 1990.

La transition entre Edward Heath et Margaret Thatcher ne se fait pas sans heurts. Elle naît d'une crise politique majeure qui parcourt le parti conservateur suite aux deux défaites de 1974. Le *thatchérisme*, que l'on nomme d'abord Nouvelle Droite, se veut alors la réponse à Edward Heath et ce qu'il représente : l'establishment conservateur, tenu pour responsable des deux défaites de 1974. Une crise de la représentativité éclate alors au sein du parti conservateur, qui se retrouve divisé sur les solutions à adopter pour enrayer la crise économique et palier un autre problème national : le désalignement des électeurs qui bouscule les stratégies des deux grandes formations politiques. Afin de comprendre l'émergence du *thatchérisme*, nous considérerons tout d'abord la crise de la représentativité au niveau national avant d'en analyser les répercussions à l'intérieur du parti conservateur. Ainsi, les tableaux suivants présentent les résultats de ces élections :

Élection du 28 février 1974

	Total des votes obtenus	Nombre de sièges obtenus	Pourcentage total des votes
Conservateurs	11 868 906	297	37.9%
Libéraux	6 063 470	14	19.3%
Travailleurs	11 639 243	301	37.1%

Élection du 10 octobre 1974 :

	Total des votes obtenus	Nombre de sièges obtenus	Pourcentage total des votes
Conservateurs	10 464 817	277	35.8%
Libéraux	5 346 754	13	18.3%
Travailleurs	11 457 079	319	39.2%

Source : D. Butler and G. Butler, British Political Facts

Si l'élection de février ne représente pas une sanction claire contre le gouvernement Heath, celle d'octobre est sans conteste une victoire pour le parti travailliste. Néanmoins, une autre variable saute aux yeux : la crise de la représentation nationale au niveau des alignements politiques des électeurs. En 1974, le bipartisme est clairement mis à mal au profit d'une multiplication des votes. En effet, comme le souligne Gilles Leydier : « [l']hégémonie triomphante du duopole conservateur/travailleiste faiblit, pour laisser la place à un système plus fluide et à une plus grande diversité des comportements électoraux et de la représentation

partisane » (p.2). Ainsi, si l'on compare le pourcentage des votes obtenus avec les élections précédentes, celui-ci s'effondre et témoigne d'un émiettement des votes¹⁴ :

	Total des votes Conservateurs	Total des votes Travaillistes	Total des votes Libéraux	Total des votes du SNP
1959	49.4%	43.8%	5.9%	0.1%
1964	43.4%	44.1%	11.2%	0.2%
1966	41.9%	47.9%	8.5%	0.5%
1970	46.4%	43.0%	7.5%	1.1%
Février 1974	37.9%	37.1%	19.3%	2.0%
Octobre 1974	35.8%	39.2%	18.3%	2.9%

Source : D. Butler and G. Butler, *British Political Facts*.

Dans les années 70, les deux partis politiques majeurs doivent donc faire face à une situation de crise du bipartisme inédite, donnant lieu à une transformation multipolaire du système politique britannique traditionnel. Ils sont ainsi concurrencés, en premier lieu, par le parti libéral qui capte alors la grande majorité des voix. Quant au SNP, il joue encore un rôle secondaire mais, si les pourcentages totaux restent modestes, l'augmentation en nombre de voix est spectaculaire (21.738 en 1959 contre 839.617 en octobre 1974, soit 38 fois le chiffre de départ). Le lien avec la crise économique mentionnée dans la partie précédente peut être établi, en ce sens que cette dernière révèle une profonde transformation du système britannique. Comme le note Andrew Gamble : « it was to become clear that the old priorities of the social democratic consensus could be maintained no longer and that a new political terrain and new political possibilities were emerging » (Gamble a, 126). A l'intérieur du parti conservateur, c'est la Nouvelle Droite qui entre en jeu afin de conquérir ce nouveau terrain politique. Définir le terme de Nouvelle Droite n'est pas une chose facile, tant ce concept regroupe de multiples mouvements et sensibilités politiques (Gamble b, 34). Le plus connu d'entre eux reste le thatchérisme mais tracer son apparition avec certitude relève d'un pari historique risqué, que seuls les plus grands historiens se décident à relever. Nous avons donc choisi une approche chronologique qui part des défaites de 1974 et la montée en puissance de Keith Joseph et Margaret Thatcher pour point de départ.

¹⁴ Pour notre démonstration, nous avons choisi de ne pas remonter au-delà de 1959 car les pourcentages des élections précédentes restent assez similaires à ceux notés dans le tableau. L'ensemble des résultats est disponible dans l'ouvrage de référence cité.

Ainsi, à la suite des élections perdues de février et d'octobre 1974, la position d'Edward Heath à la tête du parti est clairement remise en question. L'histoire s'est chargée de juger le bilan du gouvernement Heath¹⁵. Il est évident que le Premier ministre, pris dans un contexte économique mondial défavorable, a joué de malchance. Sa gestion de la crise des mineurs le met face à une situation politique difficile au niveau national (les deux défaites de 1974) mais elle provoque également une crise au sein du parti conservateur. Fin 1974, la droite du parti, représentée notamment par Keith Joseph et Margaret Thatcher, remet ouvertement en question les politiques menées par Edward Heath durant son mandat et réclame un changement radical de cap pour le parti. Dans ses mémoires, Margaret Thatcher résume la pensée de cette aile du parti: « Ted had to go, and that meant that someone had to challenge him » (Thatcher 2001, 267). Willie Whitelaw parle de : « bitterness, dissension and general bad feeling » envers Heath (Whitelaw, 141). En effet, les opposants au leader lui reprochent tous, outre sa personnalité contestée, d'avoir trahi les valeurs du parti conservateur, ce qui a conduit aux deux défaites consécutives. Jim Prior explique ce sentiment: « [d]uring Ted's premiership we were strongly committed to the post-war economic and social consensus in which the basic goal of economic policy was full-employment » (Prior, 71). Comme nous l'avons déjà mentionné, c'est principalement ce concept du consensus qui sert de terreau à cette opposition et pousse Keith Joseph à explicitement rejeter ce qu'il appelle « the path of consensus » (Joseph 1975, 1). Dans le même document, Joseph explique que les deux défaites de 1974 sont le résultat d'une politique inadéquate pour le parti conservateur : « many [voters] found it difficult to know what we actually stood for, or whether it represented Conservative ideals and approaches as they knew them » (Joseph 1975, 1). Il ajoute : « by ignoring history, instincts, human nature and common-sense, we have intensified the very evils which we believed, with the best of intentions, that we could wipe away » (Joseph 1975, 3). Il est intéressant de constater l'utilisation du pronom « we » qui montre bien que l'ensemble des membres du parti est responsable de la situation. Néanmoins, pour les adversaires d'Edward Heath et sa politique de consensus, un changement radical de cap est nécessaire. Geoffrey Howe note dans ses mémoires : « I too backed Keith's argument that we needed to re-examine the principles of our policy » (86). Keith Joseph, Margaret Thatcher et Geoffrey Howe deviennent alors les porte-paroles de la Nouvelle Droite.

¹⁵ A noter que les acteurs de l'époque sont bien plus sévères avec Edward Heath que ne le sont les historiens. Aujourd'hui, l'ancien Premier ministre tend en effet à être réhabilité dans les travaux de nombreux spécialistes, notamment Richard Vinen ou encore le journaliste Andrew Beckett.

Cette Nouvelle Droite, qui se fondra bientôt dans le thatchérisme, naît donc d'une crise politique (les défaites de 1974) et économique (ou tout du moins perçue comme telle). Pour ses représentants, il devient urgent de proposer une alternative aux politiques conservatrices traditionnelles afin de redresser le pays et le sauver de la crise économique. Avant même l'élection de Margaret Thatcher à la tête du parti, Keith Joseph, alors le représentant de la Nouvelle Droite au sein du parti conservateur, fonde en 1974 le CPS (*Centre for Policy Studies*), un groupe de réflexion qui se donne pour mission de « penser l'impensable » (Thatcher 2001, 253). Si l'objectif du CPS est, au départ, d'analyser le succès des économies concurrentes (il est ainsi créé avec l'aval d'Edward Heath) afin d'en tirer un modèle viable applicable au Royaume-Uni, il devient rapidement un organe de pensée à part entière des partisans de la Nouvelle Droite. De groupe d'étude, il se transforme donc en groupe d'influence, ce qui fait dire à Margaret Thatcher : « I could not have become Leader of the Opposition, or achieved what I did as Prime Minister, without Keith. But nor, it is fair to say, could Keith have achieved what he did without the Centre for Policy Studies.¹⁶ » (Thatcher 2001, 251). Le CPS devient donc l'instrument des premières ambitions de Keith Joseph : faire entendre la voix de la Nouvelle Droite avec pour but final de se débarrasser d'Edward Heath. Comme l'écrit Margaret Thatcher : « Someone who represents our views *has to stand* » (Thatcher 2001, 266, italiques dans l'original). Malheureusement pour Keith Joseph, suite au discours d'Egdbaston, il ne peut plus être ce quelqu'un, en raison notamment de la déclaration suivante : « [t]he balance of our population, our human stock is threatened » (Joseph 1974, 6). Joseph est immédiatement accusé d'eugénisme et, face à la pression médiatique et politique qu'il subit, il renonce à se lancer dans la course à la tête du parti. C'est dans ce contexte politique que Margaret Thatcher se lance dans la bataille contre Edward Heath et remporte l'élection interne de 1975. Andrew Gamble écrit à propos de ces événements :

The extent of disorientation in the British establishment was very marked (...) In these circumstances the New Right, with its vigour and ideological conviction, was able to take the initiative. (Gamble b, 89)

Pour la Nouvelle Droite, qui démontre une réelle vigueur et la volonté de s'imposer dans le paysage politique, il s'agit désormais de définir une stratégie politique afin de convaincre l'électorat que le parti conservateur possède les clefs de la solution aux problèmes nationaux.

¹⁶ Nous étudierons le rôle des groupes de réflexions dans la seconde partie de ce mémoire.

B) LES FONDEMENTS IDEOLOGIQUES DU THATCHERISME

Que ce soit en 1979 ou en 1983, le thatchérisme s'appuie sur un ensemble de propositions visant à transformer la nation britannique afin de la guérir de la « maladie » qui la paralyse. Cette transformation s'apparente à une régénération de la nation toute entière et le thatchérisme se donne pour objectif de combattre et d'éradiquer le socialisme, accusé d'avoir privé les Britanniques de leur liberté et d'avoir paralysé l'économie. Avant tout, le thatchérisme vise une refonte des politiques économiques basées sur des valeurs que le mouvement identifie comme profondément britanniques : libertés individuelles et propriété privée. Dans le système proposé, il est nécessaire d'établir un État fort mais respectueux de la liberté économique des individus et des entreprises, c'est-à-dire n'intervenant pas dans l'économie de marché (re)mise en place. La privatisation des entreprises nationales devient ainsi l'une des préconditions à la réforme de l'économie. Cette remise en cause du système économique liée à une mutation du système de gouvernance doit, selon les partisans du thatchérisme, conduire à une profonde modification de la société britannique toute entière afin de redonner à celle-ci les clefs du succès qui ont fait du Royaume-Uni l'une des nations les plus puissantes au monde. Cependant, la vision à mettre en place ne se situe pas à un simple niveau économique ou étatique mais procède d'une remise en question des représentations culturelles liées à la vision de la nation britannique. Nous allons donc maintenant étudier ces deux volets essentiels de l'idéologie thatchérienne et nous interroger sur leur articulation à l'intérieur du projet proposé par le thatchérisme.

a) Transformer l'économie...

Dès 1975, durant la campagne pour la direction du parti, les premiers thatchériens exposent l'idée centrale de leur projet : se débarrasser du socialisme¹⁷ et du contrôle excessif que ce dernier fait peser sur l'économie. Ainsi, dans une tribune publiée dans le *Daily Telegraph* le 30 janvier 1975, Margaret Thatcher accuse le parti conservateur de s'être lui-même laissé corrompre par l'idéologie socialiste :

If a Tory does not believe that private property is one of the main bulwarks of individual freedom, then he had better become a socialist and have done with it. Indeed, one of the reasons for our electoral failure is that people believe too many Conservatives *have* become socialists already. Britain's progress towards socialism has been an alternation of two steps forward with half a step back¹⁸.

¹⁷ On remarque que, pour les thatchériens, le terme de « socialisme » ne possède que peu de nuances. Tous les socialismes semblent confondus, sans particularités ni déclinaisons nationales. Dans les discours de Margaret Thatcher, « socialisme » est en fait interchangeable avec « collectivisme » et « marxisme ».

¹⁸ Thatcher, Margaret. « My Kind of Tory Party. » *Daily Telegraph*, 30 Jan. 1975. MTFW 102600.

On le voit, le socialisme est clairement l'ennemi à combattre à l'intérieur du parti tout comme dans la société toute entière. On remarque le langage simple mais direct de Margaret Thatcher : les consonnes sont dures, le ton est ironique et sans concession et la grammaire basique afin de faire passer son message de la manière la plus immédiate qui soit : il n'y a pas d'alternative, le problème est clair et les conservateurs qui ne sont pas d'accord avec ce constat peuvent changer de camp. De même, ce que les thatchériens reprochent au socialisme est exposé par Keith Joseph à de nombreuses reprises, ce dernier rejoignant Margaret Thatcher dans l'idée que les conservateurs ont tout simplement renoncé à combattre le socialisme, accélérant ainsi la dégradation de l'économie de la nation. Ce dernier aspect est clairement exprimé par Joseph dans la déclaration suivante :

There is no case for a siege economy, when the enemy is inside the gates. The result would be to take us even further away from the social market policies which are *the country's real salvation and the party's only lasting base*. Distortions, controls, and intensification of all the expedients which have led to the present pass would *destroy the free economy and the free society* possibly beyond repair. (Joseph 1975, 4, italiques ajoutés).

En 1974, dans un pamphlet publié par le CPS et intitulé *Why Britain Needs a Social Market Economy*, l'idée est reprise : « Private ownership, i.e. economic independence, acts as a check on the accumulation of power by government and thus safeguards the existence of personal liberties » (CPS, 6). Keith Joseph, dans la préface du même document, explique la chose suivante à propos de l'économie de marché qu'il juge nécessaire de mettre en place : « it stands in contrast to the collectivist concepts that have been the pervading fashion in British politics » (CPS, 1). Mais la condition préalable, comme l'écrit Joseph, reste la suivante : « The public will look to us if we can offer a vision and a perspective for reaching it, and if we are willing to turn away from our mistakes » (Joseph 1975, 1). Pour Margaret Thatcher, la nation est malade et la vision dont parle Joseph dans la citation précédent doit avoir pour but sa guérison. Le 10 octobre 1975, à la conférence annuelle du parti, elle déclare : « [L]et us resolve to *heal the wounds of a divided nation, and let that act of healing be the prelude of a lasting victory* » (Thatcher 1989, 18, italiques ajoutés). L'année suivante, toujours à la conférence du parti : « I believe there are several reasons for what is known as the 'British sickness' » (Thatcher 1989, 20). Keith Joseph préfère l'utilisation du terme « malaise » et explique : « our vision is embodied in social market policies, which recognise economic life as something organic but largely autonomous »¹⁹. Pour le thatchérisme, l'économie représente donc le premier moyen de

¹⁹ Joseph, Keith. *Shadow Cabinet: Circulated Paper (Joseph "Notes towards the definition of policy")*. 4 April 1975. MTFW 110098.

guérir la nation et seul un retour à des valeurs fondamentalement conservatrices (liberté et responsabilité individuelle) peut assurer le succès du traitement.

Pour les partisans du mouvement, un changement au niveau de la structure économique et étatique du pays est requis : « we want a free economy, not only because it guarantees our liberty but also because it is the best way of creating wealth and prosperity for the whole country » (Thatcher 1989, 14). Le contrôle de l'État doit cesser pour rendre aux Britanniques les libertés dont le socialisme les a privés. La déclaration suivante résume le changement de paradigme que le thatchérisme souhaite entreprendre : « to have the State as servant and not as master » (Thatcher 1989, 14). On le voit, ce discours n'est pas celui d'un économiste mais de quelqu'un qui voit l'économie à travers un prisme moral et non purement économique. De manière similaire, le thatchérisme propose un changement de rôle pour l'État, afin de briser ce qu'il voit comme une illusion créée par le socialisme : l'État providence n'est pas la clef de tous les maux, celle-ci est à chercher dans les individus qui forment l'économie de marché britannique. Considérons la citation suivante :

Socialists have made the task harder by teaching the wrong lessons: that profits are at the expense of the workers; that governments can cure all economic problems; that producers matter more than consumers; that employers and workers have conflicting interests. (Joseph 1978, 13)

En d'autres termes, la résolution des problèmes économiques du pays passe par de vraies solutions durables et non les mesures traditionnelles de contrôle de l'économie héritées du consensus d'après-guerre qui maintient la population dans une illusion sur le rôle de l'État. Mais quelles sont ces solutions ? La réponse se trouve dans l'économie de marché. En effet, afin de remettre de l'ordre dans le jeu de quilles que le Royaume-Uni est devenu, le thatchérisme a besoin de s'appuyer sur un État fort et une gestion stricte des finances publiques : le célèbre concept de *rolling back the State*. Ce dernier point est essentiel pour le thatchérisme et se retrouve énoncé clairement dès 1975 durant la conférence annuelle du parti conservateur. Margaret Thatcher déclare : « [o]ur capitalist system produces a far higher standard of prosperity and happiness because it believes in incentive and opportunity, and because it is founded on human dignity and freedom. » Elle poursuit : « [w]hat we face today is not a crisis of capitalism, but of Socialism. No country can flourish if its economic and social life is dominated by nationalisation and state control » (Margaret Thatcher 1989, 13). Pour les thatchériens, le socialisme est donc vu uniquement comme une idéologie du contrôle économique qui ne peut conduire qu'à l'appauvrissement du pays. Les propos sont clairs et permettent de comprendre que, pour les thatchériens, la clef du succès devient donc le

désengagement de l'État dans l'économie et cela passe, notamment, par le recul des nationalisations d'entreprises. Ce dernier concept sera exposé à de nombreuses reprises et précisé tout au long des années d'opposition. Ainsi, en 1977, Margaret Thatcher devient encore plus spécifique sur le sujet : « more and more of the taxpayer's money has been pumped into companies that no prudent banker could go on supporting for long, because instead of creating wealth, they use up wealth created by others ». Sa conclusion est sans appel : « The State sector has come to dominate the mixed economy. Its insatiable demand for finance has inhibited the operation of the market sector²⁰. » On retrouve là une idée déjà présente dans la campagne d'Edward Heath en 1970 : se débarrasser des *lame ducks*, ces entreprises non viables car inadaptées à l'économie moderne et qui ne survivent que grâce à des aides nationales. Le contrôle de l'état est donc vu comme néfaste puisqu'il empêche le marché de s'autoréguler en maintenant en vie des entreprises qui seraient appelées à disparaître si elles ne bénéficiaient d'aides financières. Si Margaret Thatcher reste encore prudente sur le concept de dénationalisation des entreprises durant les années d'opposition, le manifeste de 1983 est beaucoup plus explicite : « a company which has to satisfy its customers and compete to survive is more likely to be efficient, alert to innovation, and genuinely accountable to the public. » Les conservateurs, plus sûrs du soutien populaire qu'en 1977, expliquent ainsi : « [w]e shall continue our programme to expose state-owned firms to real competition », et concluent : « [w]e shall transfer more state-owned businesses to independent ownership. » Les entreprises visées par ces privatisations sont également clairement listées : Rolls Royce, British Airways, British Steel, British Shipbuilders, British Leyland et les aéroports britanniques. C'est donc une nouvelle vision du rôle du gouvernement que le thatchérisme propose : au nom de la liberté (de marché et individuelle), l'État doit se désengager de l'économie s'il veut assurer la prospérité économique du pays. L'idée de la toute-puissance du gouvernement en matière d'intervention économique est qualifiée dans le manifeste de 1983 de « old illusion » créée par le socialisme. Pour les thatchériens, le futur passe donc par un État réduit à ses fonctions régaliennes et dont la principale priorité reste le contrôle des dépenses publiques.

Cependant, Andrew Gamble identifie ici un « paradoxe » : la liberté perdue en raison de l'invasion du socialisme dans la vie nationale britannique ne peut se retrouver que grâce à un État « hautement interventionniste » (Gamble b, 36). Le libéralisme économique mis en avant par le thatchérisme repose ainsi sur une croyance forte en la capacité du marché à s'autoréguler

²⁰ Thatcher, Margaret. « The New Renaissance. » 14 March 1977, The Zurich Economic Society, The University of Zurich, Zurich, Switzerland. MTFW 103336.

sans l'intervention de l'État. Dans son pamphlet intitulé *Why Britain Needs a Social Economy*, Le CPS définit l'économie de marché défendue par le thatchérisme de la manière suivante :

A market economy may be defined as an economic system in which the mechanism of variable prices functions freely to signal consumer preferences and, through its effect on profitability, to encourage the allocation of resources – manpower, capital, raw materials – so as to satisfy those preferences. (CPS, 6)

Le document explique la chose suivante : « [w]hile it is not a sufficient condition, a system of economic freedom is a necessary condition for political freedom. Economic totalitarianism seems unable to coexist with political liberty » (CPS, 5). L'économie et la liberté forment un tout que le socialisme, par son contrôle excessif de l'économie, ne peut assurer. A nouveau, l'attaque contre le consensus d'après-guerre est évidente. Le libéralisme économique prôné par les thatchériens n'a rien de nouveau et le document est clair quant à la définition qu'il faut néanmoins donner au terme de liberté : « [s]upport for the market system does not imply advocacy of laissez-faire in the sense of wishing to outlaw government from economic affairs » (CPS, 8). Un peu plus loin, on trouve l'affirmation suivante : « market economics has something to tell us about the *form* government intervention should take... There is thus a need for government intervention in the economy » (CPS, 9). L'économie ne saurait être libérée sans un État fort à sa tête, garant des libertés des individus. Ces idées sont directement inspirées des théories de l'économiste néo-libéral Friedrich van Hayek :

It is now often said that democracy will not tolerate "capitalism". If "capitalism" means here a competitive system based on free disposal over private property, it is far more important to realise that only within this system is democracy possible. When it becomes dominated by a collectivist creed, democracy will inevitably destroy itself²¹.

Cependant, à lui seul, le libéralisme économique ne saurait sauver le Royaume-Uni du déclin économique provoqué par le socialisme. Les théories monétaristes de Milton Friedman apportent alors la solution technique dont a besoin le projet politique thatchérien pour répondre à la crise. En 1978, le CPS publie un ouvrage intitulé *Monetarism*, rédigé par le jeune économiste Tim Congdon, qui définit le monétarisme en ces termes :

[Monetarism] may be provisionally described as resting on two essential ideas, that "money matters" and that the government should control money supply growth to keep it in line with productive capacity. (Congdon, 3)

Le document ne s'adresse clairement pas à des spécialistes car son ton est très didactique et il s'appuie principalement sur des faits historiques pour démontrer le besoin de lutter contre l'inflation. Si le CPS s'affiche clairement en faveur des théories monétaristes, Margaret Thatcher se montre plus réticente à toute association qu'elle juge doctrinaire. En 1979, devant

²¹ Van Hayek, Friedrich. *The Road to Serfdom*. 1944. Routledge Classics. 2001, p.73.

la Chambre de Commerce britannique, elle déclare : « One of the problems with economists these days is that they really do clothe simple propositions with really rather extravagant jargon to make them sound very much cleverer than they are²² ». Bien que Margaret Thatcher ne souhaite pas être directement associée à Milton Friedman dans ses discours et ses interventions, l'impact de l'économiste américain sur l'idéologie conservatrice est non négligeable. Comme le note Jim Prior : « [t]he conservative party had found a doctrine » (104). Prior poursuit : « [t]he Conservative party had, since the war, placed its emphasis and based its philosophy more on individual freedom, but it was non-doctrinaire and totally pragmatic » (106), ce qui constitue une erreur qui explique, pour Prior, le rejet, par la population, du radicalisme des deux premières années du gouvernement Heath.

En conclusion, le projet politique proposé par le thatchérisme se base sur une profonde réorganisation de la structure économique du pays : désengagement de l'État dans l'économie en faveur de l'autorégulation du marché, privatisation des entreprises, contrôle strict des dépenses publiques. Cependant, comme le note Margaret Thatcher en 1975 devant le parti, cette recette ne saurait régler tous les problèmes du pays. Le thatchérisme souhaite donc réformer et transformer un autre secteur tout aussi important : la société britannique.

b) ... pour mieux réformer la société

Comme le déclare Margaret Thatcher en 1975 : « [o]f course, a halt to further State intervention will not on its own restore our belief in ourselves » (Thatcher 1989, 13). Si, pour les thatchériens, il est urgent de trouver une solution à la crise par la mise en place de nouvelles politiques économiques qui passent par un désengagement de l'État, cela ne suffit pas. En effet, le thatchérisme souhaite également réformer la société britannique et modifier les représentations culturelles de la nation toute entière. Le mouvement base sa proposition de nouvelle société sur le constat que les valeurs britanniques des années 1970 ont été perverties par le socialisme et que les gouvernements travaillistes successifs ont, l'un après l'autre, sapé les fondations profondes de la nation. Lorsque les gouvernements travaillistes ne peuvent être accusés, les thatchériens tournent alors leurs attaques vers les syndicats, considérés comme coupables de l'évolution négative de la société. Pour le thatchérisme, avant de pouvoir concrètement passer à l'action et remettre en cause le fonctionnement même de l'État et des institutions, il est ainsi nécessaire de démonter les représentations culturelles et de redéfinir

²² Thatcher, Margaret. *Speech to the Chamber of Commerce*. 10 January 1979, The Savoy Hotel, London, MTFW 103922.

plusieurs concepts : liberté, individu(alisme), nation et rôle de l'État. Ces éléments sont analysés par le sociologue Stuart Hall, qui définit le thatchérisme comme la destruction de la démocratie sociale (« what [thatcherism] destroys... is social democracy », Hall, 16), c'est à dire la destruction pure et simple de la classe ouvrière et de ses valeurs collectivistes au nom de l'intérêt national représenté par l'économie de marché. Cependant, le problème semble un peu plus complexe car liberté ne signifie pas égoïsme et individualisme dans le projet thatchérien. Il convient donc maintenant de s'interroger sur la nation que souhaite construire le thatchérisme tout en analysant les constructions culturelles que le mouvement tente de démonter au passage.

Si la mise en place de nouvelles politiques économiques représente un moyen de ramener le pays sur les rails de la prospérité économique, il ne s'agit pas pour autant d'une fin en soi. Pour les thatchériens, le socialisme a, en effet, détruit les fondements culturels de la nation, comme le déclare Margaret Thatcher : « we are witnessing a deliberate attack on our values, a deliberate attack on those who wish to promote merit and excellence ». Dans le même discours, elle poursuit : « [a]nd others, under the shelter of our education system, are ruthlessly attacking the minds of the youth. Everyone who believes in freedom must be appalled at the tactics of the far left » (Thatcher 1989, 13). Pour le leader du parti conservateur, le socialisme est donc responsable du malaise économique du pays mais aussi de la dépression qui touche la population : « [n]o wonder so many of our people, some of the best and brightest, are depressed and talking of emigrating » (Thatcher 1989, 13). La solution à cette crise psychologique doit venir de la base de la nation et non d'en haut car ce sont les individus qui représentent la force du pays. En 1976, le parti conservateur publie *The Right Approach*, document qui précise cette vision :

The first essential [aim of the Conservative Party] can be simply described as *a return to common sense*. People at home and abroad have increasingly been feeling that many of the policies pursued in Britain in the last two years make no sense at all. Those who govern must be more ready both to listen and to examine the facts of life objectively. We believe that in both these respects Conservatives have the advantage of their Labour opponents, since we are not blinkered by a *Socialist ideology that assumes the omniscience of the State and is rooted in a theory of ownership and class conflict already decades out of date*. (italiques ajoutés)

The Right Approach comprend également les affirmations suivantes : « [o]ur policies are designed to restore and defend individual freedom and responsibility » et « the very survival of parliamentary democracy could be threatened - by the increasing *alienation* of the electors, if not in the end by direct action from exasperated pressure groups » (italiques ajoutés). La base doit donc, comme pour Marx, redevenir le centre de décision qui donne le cap du pays mais

ceci n'est possible qu'en dénonçant et renversant l'aliénation (autre terme rappelant le marxisme) dont la nation est victime. Dans *The Right Approach*, le parti a recours à une citation d'Alexis de Tocqueville²³ qui explique exactement ce concept :

The reason for [England's] commercial prosperity is not there at all: it is in himself (...) Examine whether this people's laws give men the courage to seek prosperity, freedom to follow it up, the sense and habits to find it, and the assurance of reaping the benefit.

Redonner confiance aux gens ordinaires qui font la nation est ainsi au cœur de l'idéologie thatchérienne et doit intervenir avant la mise en place de solutions économiques. Tout ceci dans le but de sauver le pays du chaos et assurer sa survie. Ce dernier élément – la survie de la nation – représente l'un des éléments fondamentaux de la rhétorique thatchérienne : le déclin. Nous avons déjà évoqué dans la partie précédente l'importance de ce qui était vu comme une crise économique à l'époque. Si le thatchérisme cherche à changer les représentations, il n'hésite pas à utiliser ces dernières pour marteler son message. « Britain is on its knees » et « Britain is at the end of the road », déclare Margaret Thatcher en octobre 1976 devant le parti assemblé à Blackpool (Thatcher 1989, 19). Nous explorerons davantage la logique de cette rhétorique dans la sous-partie suivante. Néanmoins, le déclin perçu par la population et relayé par la presse sert de fondement à la refonte du modèle britannique tel que souhaité par les thatchériens. Si la base sert de cap au gouvernement, à quoi ressemble l'individu Britannique que le thatchérisme met tellement en avant ?

Nous l'avons vu, pour le thatchérisme, la première tâche d'un éventuel et futur gouvernement conservateur sera de rendre leur liberté d'action aux citoyens britanniques²⁴. Cette idée fait corps avec le système capitaliste qui fait partie de l'histoire du Royaume Uni et de la personnalité de ses citoyens. Dans l'optique thatchérienne, ce qui empêche les individus d'être libres, c'est le socialisme et le contrôle exercé par l'État : « [The State the Socialists have created] poses a growing threat... to the freedom of this country, for there is no freedom where the State totally controls the economy²⁵. » Comme mentionné plus haut, Stuart Hall voit dans

²³ On remarque le recours idéologique délibéré au philosophe français dont la vision de la démocratie semble rejoindre, en théorie du moins, la vision de la société britannique telle que proposée par le thatchérisme (égalité des conditions, mobilité sociale, accès à la richesse possible pour les plus pauvres). Le fait que Tocqueville mentionne spécifiquement l'Angleterre et non les autres nations britanniques représente également un écho intéressant de la division Nord/Sud qui caractérisera le vote national durant les années 80.

²⁴ En termes d'actions sociales concrètes, cela passe par deux propositions essentielles exprimées clairement dans le manifeste de 1979 et reprises dans celui de 1983 : le contrôle de l'immigration (fondu dans la catégorie de maintien de l'ordre) et la possibilité pour les familles résidant dans un logement social d'acheter ce dernier. Plus largement, la liberté des britanniques passe par ce que le manifeste de 1979 nomme « A property-owning democracy. »

²⁵ Thatcher, Margaret. « The Historic Choice ». 20 March 1976, Speech to Conservative Central Council, Norwich, Norfolk, MTFW 102990.

le thatchérisme la destruction des valeurs collectivistes défendues par le socialisme et une attaque claire contre la classe ouvrière²⁶. Cependant, la rhétorique du thatchérisme semble un peu moins tranchée et ne pas reposer sur l'élimination de la classe ouvrière et ses valeurs mais sur une redéfinition de ces dernières. En effet, si l'on considère la citation suivante extraite du discours prononcé devant le parti en 1978, on se rend compte que le thatchérisme ne prône pas le conflit mais l'unité : « [f]or years the British disease has been the 'us' and 'them' philosophy » (Thatcher 1989, 43). Ce qui est remis en cause ici, c'est le concept de la lutte des classes, qui n'a pas lieu d'être pour le thatchérisme. Cette idée est d'ailleurs présente dans le document *Why Britain Needs a Social Economy* :

The more governments have intervened to remove economic decisions out of the market and into the political arena, the more they have set up group against group, class against class, and sectional interest against the public interest. (9)

Le thatchérisme propose donc un « nouveau départ » dans le but suivant : « we must learn again to be one nation » (Thatcher 1989, 48). Il est intéressant de constater ici que le thatchérisme, dans la bouche de son leader, traite l'existence de la nation britannique comme une donnée relevant d'une caractéristique naturelle et non comme d'une construction sociale²⁷.

Ainsi, le pays doit réapprendre à être une nation et cela fait écho au discours de 1975 où Margaret Thatcher veut libérer les énergies à travers l'économie :

We want a free economy, not only because it guarantees our liberty, but also because it is the best way of creating wealth and prosperity for the whole country, and it is this prosperity alone which can give us the resources for better services for the community; better resources for those in need. (Thatcher 1989, 14)

Comme le montre cette citation, la nation toute entière doit donc travailler avec le futur du pays en tête : « to work for a prosperous concern, a concern of future » (Thatcher 1989, 15). L'inversion du modèle de représentation est ici encore bien présente : le capitalisme, normalement associé à l'individualisme et au laissez-faire, est en fait la solution aux conflits de classe qui parcourent la société britannique et qui sont le résultat de trop de socialisme.

Cependant, si, pour le thatchérisme, le problème réside dans le socialisme, la solution à mettre en place passe par une remise en cause du rôle des syndicats, vus comme l'incarnation sociétale des théories socialistes. On trouve ici un autre pilier du thatchérisme : le contrôle des syndicats et la réduction de leur pouvoir, idée que le mouvement ne cessera de marteler durant les années d'opposition et de pouvoir. Un exemple parlant reste le discours de Keith Joseph intitulé :

²⁶ Voir l'article *The Great Moving Right Show* de l'auteur (référence en bibliographie).

²⁷ Nous reviendrons sur ce point dans la partie suivante de ce mémoire.

« Solving the trade union problem is the key to Britain's economic recovery²⁸ » prononcé devant le Bow Group en Février 1979. Si le titre invite à la réflexion économique, le discours n'en contient pas moins de nombreuses références à la transformation des représentations culturelles que Joseph considère comme nécessaire afin de lutter contre le pouvoir des syndicats, jugé trop important. Ainsi, Joseph dénonce ce qu'il nomme : « immunities for trade unions », en expliquant la chose suivante : « Ministers refuse to face the central problem: the present ability of trade unions to force the rest of society to pay for the inflation which unions themselves are now making it harder to eliminate » (3). La puissance des syndicats à influencer l'économie britannique relève de ce que Joseph nomme : « the Labour mythology » (6-7). Joseph explique ainsi que le parti travailliste, qu'il voit comme historiquement à la solde des syndicats, maintient la population dans de fausses croyances (« mistaken belief », « ancient ideology », « propaganda », 6) quant aux pouvoirs des syndicats et leurs bienfaits réels : « [p]erhaps the most important element in Labour's mythology is the belief that trade unions are responsible for all increases in members' living standards » (7-8). Ainsi, ces derniers provoquent la crise économique du pays en demandant toujours davantage de hausses de salaires pour leurs membres, ce qui crée automatiquement de l'inflation et une augmentation de la dette nationale, qu'il revient au contribuable d'éponger. Pour Joseph, les syndicats opèrent donc une distorsion de la réalité économique et sociale en entretenant un mythe culturel qui maintient la population dans une illusion sur la capacité des organisations syndicales à améliorer la condition de la classe ouvrière et la nécessité, pour tout gouvernement, de coopérer avec ces dernières afin de pouvoir gouverner sereinement. Le lien historique avec le parti travailliste est ainsi vu comme le premier véhicule de ce mythe²⁹. Et Joseph de conclure :

The first decision we all – union and non-union members alike have to make is whether we should allow trade union power to force us to accept the union leadership's choice instead of our own. Only a national 'show of hands' - through the ballot box - can decide which it is to help. (12)

Il devient donc vital pour les thatchériens, s'ils souhaitent gouverner et transformer la nation comme ils l'entendent, de réformer la vie syndicale du pays – la leçon des années Heath est, là encore, bien apprise. Cependant, Thatcher et ses partisans sont conscients que cette réforme ne

²⁸ Joseph, Keith. « Solving the trade union problem is the key to Britain's economic recovery. » A talk given to the Bow Group, 5 February 1979, House of Commons. MTFW 118814. Toutes les citations suivantes sont extraites de ce discours.

²⁹ Andrew Gamble rejoint en quelque sorte cette dernière analyse de Joseph dans la déclaration suivante : « [a] peculiarity of the British political system is that the trade unions are not just allied to one political party but are a key element in its internal organisation and finance. This has always made Labour governments much better placed to secure cooperation from the unions and has made the Conservatives more wary of corporatist institutions » (Gamble b, 85).

pourra se faire sans un changement profond des mentalités et des représentations culturelles. Comme nous l'avons vu, il convient donc, pour le thatchérisme, de modifier la définition de nombreux concepts (liberté, individu, nation, rôle de l'État) afin mettre en place les politiques économiques qui donneront les moyens à un futur gouvernement conservateur de remettre le Royaume-Uni sur les rails. Les thatchériens s'appuient sur une rhétorique basée sur le retour aux valeurs fondamentales qui constituent le pays mais aussi le parti dont ils sont issus, les deux étant confondus dans les discours de Margaret Thatcher. C'est vers ce dernier point que nous allons maintenant nous tourner afin de tenter de replacer le thatchérisme au sein du parti conservateur et analyser la vision des thatchériens sur ce sujet.

C) LE THATCHERISME DANS L'HISTOIRE DU PARTI CONSERVATEUR

Dans l'historiographie du thatchérisme, Margaret Thatcher est présentée comme le seul Premier ministre britannique à avoir donné son nom à une idéologie. Ce détail, bien qu'erroné selon E. H. H. Green, révèle la fascination que le thatchérisme et son porte-parole le plus connu exerce sur les études historiques, sociales et politiques, en ce sens qu'il installe le mouvement dans une idéologie qui lui est propre et qui semble ainsi détachable du conservatisme dont il est censé être une émanation. Il convient alors d'interroger cette vision pour tenter de vérifier si le thatchérisme existe bien en tant qu'entité idéologique à part entière ou s'il s'inscrit dans la tradition pure de l'idéologie du parti conservateur. Afin de répondre à ces interrogations, il nous apparaît nécessaire de définir, dans un premier temps, ce qu'est le conservatisme britannique avant de tenter de replacer le thatchérisme à l'intérieur de ce dernier ou de l'en détacher totalement. Pour notre démonstration, nous avons ainsi choisi de nous appuyer sur les travaux de Michael Freedon et E. H. H. Green afin de tenter de comprendre ce qu'est le conservatisme. Il existe une multitude de sources disponibles sur le sujet mais nous avons choisi ces deux auteurs car ils comptent parmi les plus grands analystes de la pensée conservatrice. Leurs travaux sont reconnus pour leur pertinence et leur recherche sur le conservatisme apparaît, à l'heure actuelle, valide et incontournable aux yeux des spécialistes. Bien que leurs analyses tendent parfois à entrer en conflit l'une avec l'autre (nous en verrons le détail dans les pages suivantes), elles fournissent un cadre analytique précieux de l'idéologie du parti conservateur qui permet de dépasser les apparentes incohérences de cette dernière.

a) Une brève définition du conservatisme britannique

Dès les premières pages de son ouvrage intitulé *Ideologies of Conservatism*, l'historien E.H.H Green écrit que trop peu d'études sur l'idéologie du parti conservateur ont été publiées (2). Il explique ainsi que l'attention des historiens s'est davantage concentrée sur les personnalités qui ont dominé le parti que sur les idées de ce dernier. Il impute cela à un élément simple mais néanmoins incorrect, partagé par de nombreux spécialistes et certains conservateurs eux-mêmes : le parti conservateur n'a pas d'idéologie, il n'est donc pas possible d'analyser la structure idéologique du conservatisme. Michael Freedon rejoint Green dans cette analyse et précise que cette fausse idée du conservatisme se base sur une définition erronée, ou tout du moins trop stricte, du terme « idéologie » :

[i]f the notion of ideology is confined to an a priori, abstract, closed, and total system of mass-consumed political thinking, then a creed that claims, as conservatism usually does, to be experiential, concrete, and delimited is not an ideology (Freedon, 317)

Green explique que l'erreur des historiens provient également du fait que le parti conservateur lui-même, tout comme ses adversaires, entretient le mythe d'une absence d'idéologie³⁰. Or, comme l'écrit Green : « Conservatives do possess, indeed must possess, an ideological map of the world which enables them to identify objects of approval and disapproval, friends and foes » (3). En effet, comment les conservateurs pourraient-ils s'adresser à un électorat sans avoir recours à un ensemble d'idées et de valeurs reconnaissables ? Comment les électeurs pourraient-ils se déclarer sympathisants conservateurs s'ils ne pouvaient identifier et s'identifier à l'idéologie du parti politique ? Selon Green et Freedon, il y a donc bien une idéologie conservatrice qu'il convient de présenter dans cette partie avant d'analyser la place du thatchérisme dans le conservatisme britannique.

Comme l'écrit Michael Freedon, depuis toujours, l'obsession des idéologues conservateurs a été de prouver qu'il n'y a pas d'idéologie conservatrice : « most conservative ideologists... go out of their ways to dispel any suspicion that theirs is an ideology » (317). En effet, Freedon rappelle que le conservatisme se base sur l'expérience humaine et non la théorie (une différence fondamentale avec les autres partis). Ainsi, pour les conservateurs, aucune conduite humaine n'est figée dans le temps ou valide à tout instant, il est donc impensable de se baser sur une

³⁰ Green cite de nombreux conservateurs allant dans ce sens, notamment Ian Gilmour qui déclare : « [Conservatism] was not an ideology or a doctrine » (Ian Gilmour, *Inside Right*, cité dans Green, 4). A noter que Gilmour, après avoir été membre du premier gouvernement Thatcher, deviendra un ferme opposant aux politiques économiques entreprises par Margaret Thatcher.

théorie unique (comme le marxisme³¹) qui rendrait rigide le parti. Est-ce à dire que le conservatisme ne possède pas d'idéologie propre ? Pour Freedon, le problème est plus complexe et requiert en fait un changement de prisme d'analyse. Il ne s'agit pas de regarder les idées conservatrices ou leurs origines philosophiques en tant que telles pour en analyser la logique (ou l'absence de logique) mais la manière dont les conservateurs les articulent dans le temps. En appliquant cette méthode, Freedon montre que le parti conservateur possède bien trois piliers qui le poussent à l'action mais ceux-ci ne sont en rien des théories identifiables telles que le marxisme, le socialisme ou encore le libéralisme économique. Ainsi, le conservatisme fait appel à trois « croyances fondamentales » (Freedon, 333) qu'il module en fonction des situations : la résistance au changement artificiel du cours de l'histoire, les origines extrahumaines de l'ordre social et le phénomène d'effet-miroir. Le premier pilier fait du parti conservateur le champion du statu quo, ou plutôt, du refus de l'intervention humaine dans les transformations de la société. Freedon démontre que, si une activité humaine perturbe l'évolution naturelle de la société, l'ordre précédent doit être rétabli. Freedon décrit ainsi l'idéologie conservatrice comme avant tout préoccupée par le problème du changement. Les conservateurs ne cherchent pas à empêcher le changement mais à le rendre sans danger pour la société (332). Il s'agit donc de neutraliser les effets négatifs du changement et cela peut passer par un retour en arrière ou la recherche du maintien du statu quo. Les conservateurs, selon Freedon, se méfient de ce qu'il nomme : « artificial, humanly devised change, a threat that carries with it the prospect of potential entropy » (333). En d'autres termes, Freedon démontre que les conservateurs se méfient de l'intervention des institutions ou de l'État car le changement doit venir de la société et non des gouvernements au risque de mener à un affaiblissement de l'ordre social, à l'entropie. Le deuxième pilier vient en complément du premier puisqu'il sous-entend une raison toujours extérieure à l'ordre social, c'est-à-dire indépendante de la volonté humaine. Freedon explique : « God, history, biology, and science, as understood by different generations, have served in turn as the extra-human anchor of the social order and have been harnessed to validate its practices » (334). En d'autres termes, cette origine extérieure de l'ordre social permet aux conservateurs de moduler leurs théories et de les adapter en fonction des valeurs et des concepts théoriques ayant cours à un moment donné de l'histoire (le sens du devoir au XIXe siècle, la prise en compte de la psychologie afin de créer de la motivation et du désir chez les électeurs au début

³¹ Un exemple de Michael Freedon pour expliquer cela : à la suite de la Révolution française et la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme, les conservateurs britanniques refusent l'universalité du concept et cherchent à définir les libertés individuelles de chacun en fonction des origines nationales des individus et non d'un concept applicable à l'ensemble de l'humanité.

du XXe siècle etc). Ici encore, c'est l'ordre social qui se joue car le non-respect de ces « lois » entraîne le désordre (Freeden, 334). Freeden conclut ainsi :

[t]he consequence [of that belief] has been...to question the rationality of 'artificial' human design and planning, and to delimit the power of the state and of social organization; in short, to marginalize the function of politics understood as a deliberate and purposive human activity. (334)

A nouveau, Freeden démontre que, pour les conservateurs, c'est bien l'intervention humaine qui provoque le désordre, la politique étant partie intégrante de cette intervention qui menace l'équilibre de la société et qui doit être empêchée. Le troisième pilier de l'idéologie conservatrice réside dans ce que Freeden nomme : « the mirror-image phenomenon » (336). Il se définit par la capacité des conservateurs à utiliser les arguments progressistes des autres partis afin de créer des antithèses lorsqu'ils se trouvent dans le besoin d'agir pour inverser le cours de l'histoire. Les conservateurs se dotent alors d'un système de valeurs par effet miroir mais celui-ci est, par nature, en constante évolution et dépendant de ses adversaires (voir le concept mentionné précédemment des droits universels de l'homme que les conservateurs utilisent et réinterprètent au niveau national pour maintenir l'ordre social vu comme menacé par la Révolution Française). Ainsi, pour Freeden, la logique conservatrice ne s'entend que mesurée à l'aune des notions de « ordered change and social order » (338), ce qui explique sa très grande flexibilité et sa nature réflexive. Voilà pourquoi, selon Michael Freeden, il est très difficile de trouver des analyses sérieuses du conservatisme : les différentes études se sont concentrées sur la définition de concepts clefs valables dans le temps (à l'image des idéologies progressistes). Or, cela mène les spécialistes vers un écueil théorique flagrant puisqu'il n'existe pas de théories fixes chez les conservateurs mais un ensemble de trois grands concepts clefs dans lesquels s'articulent les idées conservatrices (Freeden, 335).

En 2002, E.H.H. Green développe une théorie différente mais assez complémentaire à celle de Freeden – bien qu'il se montre parfois clairement en désaccord avec ce dernier. Green rejoint néanmoins Freeden dans l'idée qu'un changement de prisme d'analyse est nécessaire afin de comprendre l'idéologie du parti conservateur qui réside dans deux concepts clefs : la protection de la société civile et une croyance forte en l'individualisme. Ainsi, pour Green, assurer que le parti ne se trouve attaché à aucune idéologie et tenter de le démontrer, c'est déjà appartenir à une idéologie, terme qu'il définit de la manière suivante :

[t]he fundamental aspects of an ideology are a set of core principles which are regarded by an ideology's adherents as offering an approach to politics which has a trans-historical applicability and verisimilitude. They form the underlying presuppositions

and assumptions around which statements, arguments, and actions relevant to a specific historical situation are formed and against which they are tested. (Green, 280)

Si l'on prend en compte cette définition, une idéologie se définit donc par une vraisemblance historique qui va au-delà du contexte immédiat dans lequel elle est articulée. Elle est reconnue par ses partisans en tant que telle et c'est la spécificité des situations dans laquelle elle est déployée qui permet de tester sa validité ou non. En ce sens, les conservateurs possèdent une idéologie dont l'un des principes réside dans le rôle de l'État : « defining the role of the State was a leitmotif of twentieth-century Conservative politics » (Green, 240). Green analyse ainsi le débat interne entre les *statists*, partisans d'un certain degré d'interventionnisme étatique, et les *anti-statists*, partisans d'un désengagement maximum de l'État. Pour sa démonstration, Green préfère changer cette terminologie classique et adopter deux autres termes issus des théories du politologue W.H. Greenleaf : les *paternalists* contre les *libertarians*. Cependant, pour Green, cette analyse orthodoxe du conservatisme ne fonctionne pas, car les deux vues sont totalement irréconciliables au sein d'une même idéologie (Green, 251). C'est là que le changement de prisme d'analyse intervient : le rôle de l'État reste bien l'un des principes fondamentaux du parti conservateur mais l'idéologie principale réside dans le rôle de la *société civile*. Par société civile, Green entend : « forms of social association which are not part of the apparatus of the State and are not directly sponsored or organized by the State » (261). Pour Green, c'est le dysfonctionnement de la société civile qui va justifier l'interventionnisme de l'état ou, si cette dernière parvient à maintenir l'ordre social, qui va provoquer son désengagement. Le principe fondamental de l'idéologie conservatrice réside donc dans l'efficacité de la société civile : « [i]f Conservatives have seen these agencies as socially effective they have wished the State to play a minimal role, but if they have seen them as ineffective or failing then they have regarded State intervention as necessary » (241). Les valeurs alors prônées par les conservateurs deviennent ainsi des concepts périphériques à cette idéologie qui résiste au passage du temps et s'adapte aux contextes historiques. En ce sens, Green se rapproche de Freedman et sa théorie du « phénomène miroir » lorsqu'il démontre comment les conservateurs se sont emparés du libéralisme économique, l'un des piliers du parti libéral au XIXe siècle, pour s'en faire l'avocat ou le juge de l'intervention de l'État tout au long du XXe siècle. Green diffère néanmoins de Freedman en ce sens que, pour lui, il ne s'agit pas d'un simple effet miroir car le but des conservateurs n'est pas de s'approprier et de réinterpréter des concepts progressistes mais bel et bien d'assurer le fonctionnement ou non de la société civile. Selon Green, quand les conservateurs s'approprient les valeurs du libéralisme économique durant les années 40-50, il s'agit de capter les électeurs libéraux afin de combattre

l'ennemi de la société civile incarné alors par le socialisme (253-254)³². Cependant, là où Freedon envisage cela comme l'un des concepts fondamentaux du conservatisme, Green n'y voit qu'une stratégie politique. L'exemple de l'appropriation des valeurs libérales par le conservatisme démontre également un second aspect essentiel de l'idéologie conservatrice lié à la défense de la société civile : l'individualisme, qui devient ce que Green nomme : « the primary locus of politics » (258). Ce concept, adjacent à l'idéologie conservatrice chez Freedon, devient le deuxième point névralgique de la pensée conservatrice pour Green, les conservateurs voyant la nation comme : « a polity that was an aggregate of individual citizens and in which individual rights and duties were the fulcrum of social and political life » (Green, 258). Si l'individu est le point d'appui de la vie politique, les conservateurs n'idéalisent pas ses capacités pour autant. Au contraire, la vision d'un individu étant nécessairement limitée, il devient impossible pour le parti de s'appuyer sur des idéologies particulières afin de créer une pensée politique : « human rational faculties are necessarily inadequate to the task of comprehending the complexities of social development, and that abstract reasoning cannot be trusted as a guide for social and political behaviour » (Green, 281). Cette dernière remarque s'applique aussi bien aux citoyens qu'aux hommes politiques et justifie la méfiance des conservateurs à l'égard de l'interventionnisme étatique, excepté en cas de disfonctionnement de la société civile³³ où l'État se doit d'intervenir pour rétablir l'ordre avant de se rétracter une fois ce dernier revenu. On comprend alors mieux pourquoi les conservateurs se trouvent souvent définis par ce que le philosophe politique Anthony Quinton (et futur proche de Margaret Thatcher) appelle « political scepticism » et « traditionalism » (cités dans Green, 281), c'est-à-dire une méfiance quant à la faculté du politique à transformer la société et un attachement aux valeurs traditionnelles qui restent un garde-fou contre les changements trop brutaux induits par la main de l'homme. En bref, Green démontre qu'analyser les réponses parfois contradictoires des conservateurs aux problèmes à affronter ne permet pas de dégager une idéologie claire du conservatisme. Tout comme Freedon, la clef de l'idéologie conservatrice réside dans un prisme d'analyse différent qui repose sur les deux concepts clefs de protection de la société civile (garante de l'ordre sociale et de la solidarité) et individualisme.

En conclusion, on remarque que, si les deux auteurs diffèrent dans l'importance accordée au concept du phénomène miroir, leurs théories permettent d'envisager le conservatisme sous un

³² Nous reviendrons plus en détail sur ce point dans la sous-partie suivante.

³³ Green donne pour exemple les débats qui ont entouré les nationalisations d'entreprise après la seconde guerre mondiale. Green explique que les conservateurs étaient grandement divisés sur le sujet et le rôle qu'avait l'État dans le soutien aux entreprises en difficultés.

angle clairement idéologique. Il convient maintenant de tenter de comprendre où se situe le thatchérisme dans l'idéologie du parti conservateur.

b) Thatchérisme et histoire du conservatisme

Le 31 Janvier 1975, dans une interview télévisée pour *Granada TV* dans le programme *World in Action*, Margaret Thatcher, alors candidate à la direction du parti, déclare :

To me, I think I see Britain as having an entirely what you would call a middle-class approach. I call it a fundamentally conservative approach with a small c, because it's founded on belief in the dignity of a human personality and the right to let that develop and the right to bring up your own children and look after them as you will, and a fundamental respect for the similar rights of others, and that's really what often people don't realise. They say right to the individual, but those also take into account the rights of other individuals and families and that kind of society cannot exist without a very well understood idea of law and order, above all self-discipline, but it's a clear picture and it's much much more appealing than the cold state, much more, and it's not confined to the middle classes.

Ainsi, Margaret Thatcher se présente comme la championne des idées conservatrices traditionnelles et ces mêmes idées sont ancrées dans la mentalité britannique ; à ses yeux, elles puisent leurs origines dans le cœur des valeurs de la nation. La démonstration de Green exposée précédemment semble validée par cette rhétorique : la croyance forte en l'individualisme, le traditionalisme, le scepticisme politique et le rejet de l'intervention de l'État car la société décrite par Margaret Thatcher paraît fonctionner parfaitement de cette manière. Si la société fonctionne si bien, pourquoi le thatchérisme apparaît-il et pourquoi, comme nous l'avons écrit précédemment, celui-ci vient-il s'opposer à l'establishment du parti conservateur ? En effet, dans l'historiographie du thatchérisme, le mouvement est souvent présenté comme une révolution ou une révolte au sein du parti conservateur, notamment par son ancrage idéologique clair basé sur le monétarisme et les valeurs néo-libérales du laissez-faire économique. Thatchérisme devient alors synonyme d'une forme de radicalisme conservateur, une idée totalement erronée selon Freedon qui parle de : « [t]he illusion of [thatcherite] radicalism » (411). Pour ce dernier, ce qui est radical, c'est le ton employé par les thatchériens mais pas l'idéologie qui s'inscrit directement dans l'héritage de la pensée du parti conservateur. E.H.H. Green valide lui aussi cette idée, le thatchérisme se trouvant historiquement et idéologiquement dans la continuité du parti conservateur : « Thatcherism existed long before Margaret Thatcher became leader of the Conservative party, and 1975 was as much the occasion as the cause of the 'Thatcherite Revolution' » (238). Pour Freedon et Green, la question est donc tranchée : le thatchérisme appartient bien au conservatisme malgré son ancrage idéologique assumé qui vient en contradiction avec la vision orthodoxe du parti conservateur britannique exposée

précédemment. Les concepts clefs développés par les thatchériens n'ont ainsi rien de nouveau et la réforme de la société visée par le thatchérisme n'a d'autre but que de rétablir la primauté de la société civile, seule garante des libertés individuelles bafouées par un État trop interventionniste selon les partisans du mouvement. Dans cette optique, l'ancrage économique du thatchérisme sert donc de justification à la mise en place d'un État fort mais désengagé de l'économie.

E.H.H Green écrit : « Thatcherism saw its task as being to challenge and ultimately dismantle the institutions, practices, and assumptions which underpinned what had come to be known by the mid-1970s as 'the post-war consensus' » (216). Si le radicalisme qui caractérise les propos du thatchérisme transmet l'impression d'une révolution qui se donne pour mission de démonter non seulement le consensus mais les attentes et les institutions qui lui sont périphériques, pour Green, ces idées n'ont, en fait, rien de nouveau : elles ont en effet été articulées dès les années 1950-51 par le parti conservateur lui-même dont le leitmotiv était alors : « Set the People Free » (Green, 220). L'objectif était d'attirer les électeurs de la classe moyenne du sud de l'Angleterre identifiés comme opposés aux mesures de contrôle (construction de logements et rationnement principalement) exercées par le Gouvernement au sortir de la seconde guerre mondiale. Selon Green, le consensus n'était défendu que par les cadres du parti, traumatisés par la défaite électorale de 1945. Ces derniers voyaient donc dans la condamnation du consensus une erreur stratégique et politique qu'ils n'étaient pas prêts à recommencer. Cependant, Green démontre que la base du parti, elle, envisageait le consensus comme synonyme d'un interventionnisme étatique grandissant, signe clair de l'avancée du socialisme, ce qui provoqua la colère d'un nombre grandissant de militants de la base et mena à la création du One-Nation Group (Green, 219-221). Le débat que fait naître le thatchérisme dans les années 1970 est donc loin d'être un cas isolé dans l'histoire du parti, bien au contraire. Ainsi, lorsque le thatchérisme défend les valeurs de la classe moyenne britannique, réclame un désengagement de l'État afin de rendre leur liberté aux citoyens, il ne fait que s'inscrire dans la continuité d'un débat interne au parti qui a cours depuis des années mais qui se trouve, selon Green, ignoré par les cadres du parti (Green, 223). Se débarrasser du consensus, c'est se débarrasser du socialisme, ce qui signifie redonner toute sa pleine puissance à la société civile, au cœur du projet thatchérien. Ceci se comprend pleinement dans la citation suivante extraite d'un discours de Margaret Thatcher du 10 octobre 1975 :

We must get private enterprise back on the road to recovery, not merely to give people more of their money to spend as they choose, but to have more money to help the old and the sick and the handicapped. (Thatcher 1989, 15)

Dans cette citation, liberté d'entreprise et liberté individuelle sont liées par un but commun : la solidarité nationale, que seule la prospérité au niveau personnel peut assurer. Pour les partisans du thatchérisme, c'est donc bien les individus qui prennent en charge la nation et le maintien du tissu social qui la compose et non l'État. Il s'agit de préserver la société civile, que les thatchériens voient comme malmenée par le parti conservateur depuis 1945. Cette idée est reprise par Keith Joseph dans son célèbre discours d'Edgbaston en octobre 1974, lorsqu'il définit sa vision de la politique :

Perhaps I should explain. I mean 'politics' instead of an exclusive diet of economics, and I mean Tory politics, all the things we Tories stand for, and have stood for long before Socialists came on the scene. (Joseph 1974, 1)

De manière semi-implicite, Joseph se place donc du côté du vrai conservatisme, celui qui ne s'est pas perdu dans les idées socialistes représentées par le consensus et les cadres du parti. Le recours au terme de « Tory » enracine sa conception du conservatisme dans la tradition, celle de l'opposition aux régimes trop libertaires et de la défense des valeurs traditionnelles³⁴. Dans cette optique, l'économie de marché est un outil important de l'arsenal idéologique défendu par le thatchérisme mais celle-ci ne suffit pas. Elle est toutefois liée à d'autres aspects tout aussi essentiels :

[O]ur Tory approach to economics as party, as a tradition reflects our total approach to life and society. Our approach emphasises liberties, decentralised power, individual responsibility and interdependence. (Joseph 1974, 1).

A nouveau, les piliers du conservatisme identifié par Green sont présents : croyance en l'individualisme et protection de la société civile représentée par un désengagement de l'État nécessaire aux vues du contexte économique, social et politique. Le thatchérisme souhaite donc s'inscrire dans les valeurs britanniques traditionnelles en même temps qu'il propose un retour aux valeurs politiques traditionnelles qui constituent le conservatisme.

Ce dernier argument amène à considérer le lien entre le thatchérisme et Enoch Powell. Comme l'écrit Green : « Powell was articulating, rather than leading, an important body of Conservative opinion » (229). Dans ses mémoires, Margaret Thatcher rend hommage à Enoch Powell en

³⁴ Il est intéressant de noter que Joseph ne précise pas réellement ce qu'il entend par « Tory » ni quelle période de l'histoire est concernée. La technique rhétorique est bien connue : ancrer la philosophie que l'on défend dans l'histoire pour se placer dans la continuité du mouvement que l'on défend et, donc, renforcer son propos en lui donnant un aspect de vérité. Pour une analyse complète des effets de cette technique, voir les travaux de Michael Billig dans *Banal Nationalism* et Steven Reicher et Nick Hopkins dans *Self and Nation*.

écrivait les mots suivants : « Enoch permitted a radical revision of Conservative economic policy. He allowed us to break out of the mind-set which seemed to condemn Britain to an increasingly planned economy and society » (Thatcher 2001, 142). De nombreux auteurs ont souvent considéré le powellisme comme l'ancêtre du thatchérisme, mais E.H.H. Green affirme que cette idée est fautive : non seulement les vues d'Enoch Powell existaient déjà avant lui (il les avait ainsi lui-même articulées dans les années 1950 en s'opposant au consensus), mais elles représentaient en plus la voix d'une importante partie du parti conservateur, qui, selon Iain MacLeod, grossissait de jour en jour (Green, 229). Comme l'explique Stéphane Porion, Powell était surtout connu du grand public pour ses vues anti-immigration radicales, ce qui lui vaut, à la fin des années 1960 et le début des années 1970 une couverture médiatique très importante en raison de la popularité de ses idées³⁵ (Porion, 3). Camilla Schofield, dans son article consacré à Enoch Powell et son lien avec le thatchérisme, rappelle également qu'Enoch Powell ne limitait pas son analyse politique à l'immigration mais représentait l'un des premiers partisans du monétarisme, dénonçant vigoureusement le consensus durant les années 1960 (Schofield, 96). Pour le thatchérisme, il était donc politiquement important de se rapprocher du powellisme pour rallier la base du parti tout en gardant une réelle distance avec ses idées pour ne pas aliéner la direction (Vinen, emplacement 818 édition Kindle)³⁶. Cependant, comme le montre Camilla Schofield, une vision fondamentale de l'État et de l'économie sépare Powell des thatchériens. En effet, ce dernier s'inscrivait dans un héritage conservateur caractérisé par le scepticisme politique lorsqu'il affirmait que les hommes politiques n'avaient pas le pouvoir de transformer la société, qui existe au-delà de leur sphère d'influence et doit évoluer de manière organique (Schofield, 103). Cette idée amènera Powell à critiquer fortement le thatchérisme lorsque le mouvement mettra en avant l'économie comme moyen de transformation de la société, chose absolument impensable pour Powell (Schofield, 104). Dans son analyse, Camilla Schofield montre que Powell, pour ces raisons, rejette réellement le consensus économique d'après-guerre quand le thatchérisme ne fait que le réinterpréter :

Through Powell, we see in Thatcherism a less stark disavowal of post-war 'moral' economics. Rather, Thatcherism may be read in this way as a continuation and development of liberal ideas on social and economic planning. Economics remained the method: the object was to police the heart and soul. (Schofield, 105)

A nouveau, le radicalisme du thatchérisme semble s'effacer et le mouvement s'inscrit clairement dans une continuité avec les idées du parti conservateur, dont le powellisme semble

³⁵ Dominic Sandbrook rappelle que Powell a été élu « Homme de l'Année » en 1972 et 1973 (Sandbrook a, 259).

³⁶ L'un des points névralgiques de cette stratégie sera, selon Vinen, l'instrumentalisation politique des dangers de l'immigration par le thatchérisme (Vinen, loc. 795-807 édition Kindle).

s'écarter davantage que le thatchérisme. Historiquement, l'idéologie thatchérienne est donc bel et bien conservatrice, contrairement à la vision orthodoxe du conservatisme présentée précédemment. Cependant, il reste désormais à comprendre comment le thatchérisme a réussi à réconcilier l'ancrage monétariste de son idéologie avec l'orthodoxie du parti conservateur, traditionnellement méfiant à l'écart de toute idéologie.

c) Le thatchérisme : une incohérence idéologique conservatrice ?

Comme l'écrit Andrew Gamble : « as a doctrine conservatism has always been characterised by its emphasis upon the conditions that are required for the establishment and maintenance of social order ». Gamble³⁷ explique également que, tout au long du XXe siècle, les conservateurs se sont appropriés les principes du capitalisme (notamment la liberté individuelle) en les interprétant comme garant de l'ordre social. L'historien précise également : « [conservatives] saw the destructive impact of social democracy upon the institutions that sustained capitalism » (Gamble b, 61). La défense du capitalisme et des institutions qui le soutiennent devient l'un des principes fondamentaux des conservateurs, notamment de la Nouvelle Droite, dès les années 50 : « the working of capitalism itself generated a moral and political system whose watchwords were individual responsibility, freedom and democracy » (Gamble b, 67). On voit le lien clair avec le thatchérisme qui ne cesse de prôner les vertus du capitalisme et du néo-libéralisme. Prenons comme exemple l'extrait suivant tiré d'un article écrit par Margaret Thatcher en 1975 en défense de la liberté de la presse qu'elle voyait menacée par les syndicats: « that is what capitalism and our entire society is all about—the right of the individual to choose for himself where he wants to work, what he wants to read, what he wants to write and which union he wants to join³⁸ ». Gamble ajoute d'ailleurs que ces idées étaient plus proches de Friedrich Van Hayek que de Milton Friedman (Gamble b, 67). E.H.H. Green note lui aussi l'énorme influence de Hayek sur les conservateurs des années 1950, donc bien avant l'arrivée du thatchérisme : « [Hayek] identified individual freedom with political freedom, and political freedom with economic market freedom under the civil equality of the rule of law » (Green, 259). Néanmoins, un problème se pose ici car, comme le notent Gamble et Green, Hayek était un néo-libéral et non un conservateur³⁹. Pour Green et Gamble, le thatchérisme semble donc

³⁷ Gamble se différencie de Freedon ou de Green par son analyse du thatchérisme basée sur l'économie politique et comment celle-ci lui a donné une cohérence apparente. Il ne recherche donc pas à analyser l'idéologie d'un point de vue uniquement philosophique ou historique mais utilise l'économie comme champ d'approche privilégié.

³⁸ Thatcher, Margaret. « Threat to the Press. » *Finchley Times*, 21 Nov. 1975. MTFW 102806.

³⁹ Green note d'ailleurs avec humour que le dernier chapitre du livre de Hayek *The Constitution of Liberty* s'intitule: « Why I am not a Conservative ».

confronté à une double incohérence idéologique : l'emprunt des idées néo-libérales de Hayek et l'utilisation de la doctrine monétariste de Milton Friedman. Rappelons que le thatchérisme se réclame du vrai conservatisme et que cet argument se trouve régulièrement attaqué et démonté par ses opposants au sein du parti conservateur sur la base des deux incohérences que nous venons de mentionner⁴⁰.

Green et Freedman proposent deux réponses différentes mais complémentaires à ce problème. Pour Green, la question de l'introduction des idées néo-libérales de Hayek dans l'agenda du thatchérisme trouve sa réponse dans l'histoire du parti et le mythe que ce dernier entretient sur sa non-appartenance à un courant idéologique :

The notion that what was new in and after 1975 was the 'ideological' nature of Conservative politics loses all validity, not only because aspects of 'Thatcherism' had existed *avant la lettre*, but because the history of the Conservative party in the twentieth century is steeped in ideological dispute. (Green, 14)

Ainsi, les conservateurs ont depuis longtemps absorbé les idées libérales et néo-libérales, qu'elles soient empruntées à Hayek ou au parti Libéral du XIXe siècle. Green conclut ainsi que le débat entre les partisans du laissez-faire libéral et l'interventionnisme conservateur (*libertarians* contre *paternalists*) représente une tension récurrente au sein du parti qui n'a jamais cessé d'exister. L'unité du parti vient, comme nous l'avons déjà mentionné, de la volonté de protéger la société civile : lorsque le laissez-faire économique menaçait cette dernière, l'intervention de l'État était vue comme nécessaire et inversement (Green, 253). Ainsi, les idées économiques néo-libérales trouvent-elles une place de choix au sein du thatchérisme, aidé, dès les années 1960, par Enoch Powell qui les avait articulées bien avant Margaret Thatcher ou Keith Joseph. Comme l'écrit Andrew Gamble, Powell était en effet ce qu'il nomme « a savage critic » (Gamble b, 80) des programmes de modernisation de l'économie durant les années 60, politiques qu'il voyait comme socialistes et dangereuses pour la nation. Powell se fait donc l'avocat de politiques monétaires saines et prône une réduction drastique des dépenses publiques et un désengagement de l'État dans l'économie. Sa grande popularité ainsi que son image d'homme de conviction ouvrent ainsi la voie à une alternative au sein du parti conservateur et permet au thatchérisme d'articuler une vision de l'économie qui peut alors être envisagée comme conservatrice (Gamble b, 81). Cependant, Powell, en raison de ses positions extrêmes sur l'immigration, se retrouve de plus en plus marginalisé (il finira même par quitter

⁴⁰ Green cite notamment Ian Gilmour : « 'laissez faire' was never . . . the doctrine of the Conservative party » , et Peter Walker : « We fought the Liberals in the nineteenth century because we disagreed with laissez faire. We [Conservatives] believed in intervention » (cités dans Green, 252).

le parti conservateur pour rejoindre le parti unioniste d'Irlande du Nord) et ses vues économiques ne peuvent à elles-seules servir de justification à l'utilisation du monétarisme comme base idéologique pour le thatchérisme. Tout au plus Powell a-t-il permis de faire connaître ces théories au sein du parti conservateur, favorisant ainsi la victoire de Margaret Thatcher en 1974⁴¹, mais probablement pas au-delà des frontières du parti.

Il reste donc à comprendre comment le thatchérisme a pu s'approprier les théories de Milton Friedman, l'économiste le plus en vue des années 1970, et développer une idéologie basée sur les concepts du monétarisme. Nous allons ainsi démontrer que le monétarisme ne constitue qu'un outil contextuel pour parvenir au véritable but de l'idéologie thatchérienne : retour à l'ordre social et protection de la société civile, tous deux perturbés par les syndicats et le consensus. Comme expliqué précédemment, le monétarisme peut se définir par un contrôle strict de la masse monétaire en vue de maîtriser l'inflation (Gamble a, 148). A ce sujet, Andrew Gamble écrit : « monetarist doctrine made stable money and the control of inflation not just the main goal but the only legitimate goal of government policy » (Gamble a, 148). Mais la vision de Milton Friedman pour l'économie ne s'arrête pas à ces dimensions purement comptables et mathématiques. Elle permet en effet aux conservateurs de s'appuyer sur ce qu'ils identifient comme un besoin fondamentalement humain : la motivation (« incentives », Freedon, 406) pour amener les individus vers l'autonomie vis-à-vis de l'État. La combinaison d'une gestion monétariste de l'économie et d'un État qui encourage les individus à entreprendre et se prendre main doit amener, pour les conservateurs et le thatchérisme, à une société fondamentalement meilleure mais également plus efficace à tous les niveaux (Gamble b, 150). Dans cette vision, il devient indispensable de contrôler les syndicats qui, par leurs interventions inadaptées dans la sphère politique et économique, perturbent la liberté du marché et empêchent le pays de s'inscrire dans une prospérité économique salvatrice. Cependant, Michael Freedon démontre que le monétarisme et le laissez-faire économique qui l'accompagne relèvent de ce que l'idéologue nomme : « adjacent concepts » (391). Le cœur de l'idéologie thatchérienne (« core belief ») reste les concepts de : « ordered change and social order » (338), ce qui signifie que le monétarisme et l'économie de marché ne sont qu'un moyen pour parvenir à l'ordre social. Ils relèvent ainsi d'un paradigme plus large et s'inscrivent dans l'idée d'une origine extrahumaine de l'ordre social : « the extra-human legitimation is now provided by the laws of the market, specifically linked to free enterprise » (Freedon, 391). Nous avons vu que Margaret Thatcher

⁴¹ Nous reviendrons sur cette élection plus tard dans ce mémoire.

refusait toute association claire avec le monétarisme et cela se justifie par ce dernier élément : le cœur des discours de Margaret Thatcher reste bien l'ordre social, que le socialisme a perturbé par trop d'interventionnisme. Les citations suivantes restent des exemples parmi des centaines d'autres : « we need a free economy not only for the renewed material prosperity it will bring, but because it is indispensable to individual freedom, human dignity and to a more just, more honest society. » Dans le même discours, Margaret Thatcher déclare également : « the reaction against Socialism is based on moral considerations as well as economic ones.⁴² » L'économie est clairement au cœur du projet thatchérien mais la base de l'idéologie reste un ordre social restauré, le monétarisme n'étant qu'un moyen d'y parvenir.

Au centre de cette idée se trouve également le concept d'individualisme qui s'oppose, dans l'idéologie thatchérienne, au collectivisme typique du socialisme. L'historiographie insiste énormément sur cet aspect du thatchérisme mais Green et Freedon ne lui accordent pas une importance primordiale : pour les deux auteurs, il n'est qu'un concept périphérique utile au principe fondamental de la défense de l'ordre social (pour Freedon) ou de celle de la société civile (pour Green). Comme l'écrit Freedon :

At all times authority is a service concept to a natural order protective of what made Britain great in the past. In the economic sphere that order is based on incentives 'so that hard work pays' and 'success is rewarded'. (388)

Une économie libre et libérée et un État fort garant des libertés individuelles est ce qui, aux yeux des thatchériens, doit préserver l'ordre social. Deux conséquences découlent de cette vision : le besoin d'encourager les individus à travailler pour produire davantage de biens et contribuer à la richesse du pays et le besoin de repenser le rôle des syndicats. Le premier besoin se retrouve exprimé à de nombreuses reprises par le thatchérisme. Par exemple, en 1977, dans une communication télévisée, Margaret Thatcher déclare la chose suivante : « encourage [British people] to work harder and they will ; encourage them to produce the right sort of goods and they will », avant d'insister : « we want a little bit more of the carrot in this country and a little bit less of the stick⁴³ ». Ce qui menace la liberté individuelle et, de fait, l'économie du pays, ce sont bien les syndicats dont le rôle doit être repensé et réorganisé. Ainsi, pour E.H.H. Green l'attitude du thatchérisme envers les syndicats ne constitue pas une simple vengeance après les deux défaites de 1974. Il s'agit de la vision d'une société civile qui dépasse les limites

⁴² Thatcher, Margaret. « The New Renaissance. » 14 March 1977, The Zurich Economic Society, The University of Zurich, Zurich, Switzerland. MTFW 103336.

⁴³ Conservative Party Political Broadcast, « The Conservative Challenge », 16 February 1977. MTFW 133713.

de l'acceptable et met en péril toute l'économie du pays : « legislation was essential to force trade unions into fulfilling their proper functions, which required that their actions be disengaged from the political sphere » (Green, 272). A nouveau, l'économie et l'individualisme sont mis au service du concept clef de l'idéologie thatchérienne (et conservatrice) de la protection de la société civile. Freedon rejoint Green sur l'analyse de la nécessité, pour les thatchériens, de combattre les syndicats mais place cette dernière sur un autre plan : « the hubris of trade-union assertion was a prime instance of the misdirection of human will to rearrange economic relationships, to the point of their breakdown » (Freedon, 387). En d'autres termes, l'origine extrahumaine de l'ordre social se retrouve bouleversé par l'orgueil démesuré des syndicats qui ont envahi la sphère politique et démantelé l'ordre de la société. Au nom de l'économie libérale, ancrée dans les valeurs britanniques, cet état des choses doit, selon les thatchériens, être renversé pour revenir à un fonctionnement normal de la société. Dans ce combat pour un retour à l'ordre social où la primauté de la liberté individuelle règne, le monétarisme devient un concept adjacent, un simple outil contextuel, qui permet ce retour.

En conclusion, si les avis des spécialistes divergent sur ses fondements, l'idéologie thatchérienne est bel et bien ancrée dans le conservatisme. Parler de révolution ou de révolte n'a de sens que si l'on considère le ton employé par le mouvement, mais certainement pas ses bases idéologiques : maintien de l'ordre social dont les origines sont extrahumaines et protection de la société civile, pour « fusionner » les théories de Green et Freedon. Néanmoins, si le thatchérisme se réclame sans relâche du conservatisme malgré les critiques qui lui sont adressées, il ne s'agit pas simplement de convaincre les députés conservateurs de l'arrière-ban ou les historiens. Il faut ainsi que, non seulement les électeurs conservateurs se reconnaissent dans un discours qui peut, après trente ans de soutien à l'État providence, les dérouter, mais également amener d'autres électeurs à voter conservateur. La stratégie du thatchérisme devient alors un élément clef à analyser afin de comprendre les succès répétés du mouvement aux élections générales.

II) THATCHERISME ET CRISE DE LA REPRESENTATION POLITIQUE

Si la crise économique sert de fondement idéologique au thatchérisme, le mouvement s'inscrit néanmoins dans une crise de la représentation politique plus globale qui bouscule l'hégémonie traditionnelle du bipartisme au Royaume-Uni (Leydier, 2). Les deux grandes formations politiques que sont le parti conservateur et le parti travailliste voient ainsi leur fonctionnement interne remis en cause par les extrêmes. Au niveau national, c'est un électorat beaucoup plus volatile et bien moins partisan qui déstabilise les deux partis et engendre un morcellement du vote et le retour en force des libéraux (Leydier, 3). Le thatchérisme fait partie intégrante de cette tendance : par son style et son idéologie, il poursuit la transformation du parti conservateur opérée depuis plusieurs années déjà, ce qui induit une modification inévitable du comportement de l'électorat et de la réponse de ce dernier aux idées proposées. Nous allons maintenant analyser le lien entre le thatchérisme et la crise de la représentation décrite précédemment pour comprendre les modifications que le mouvement s'est vu en mesure d'imposer au parti conservateur. Cette analyse nous conduira vers une étude de la victoire des conservateurs aux élections générales de 1979 afin d'interroger les divisions électorales et sociétales qui se cristallisent dans ce moment particulier de l'histoire du pays. Nous tenterons ainsi de comprendre pourquoi une grande partie des travailleurs qualifiés, affiliés traditionnellement au parti travailliste, ont reporté leur vote vers le parti conservateur. De ces constats, nous proposerons une analyse du phénomène du désalignement de classe et de la volatilité des électeurs et nous étudierons dans quelles mesures ces deux éléments ont bénéficié au parti conservateur. Enfin, il s'agira de nous intéresser à l'analyse de l'élection dressée par la gauche britannique qui, suite à l'échec de 1979, tente de faire sens du désalignement de classe observé. Nous nous focaliserons ainsi sur l'analyse néo-marxiste de la victoire du thatchérisme pour envisager la dimension populiste du discours thatchérien et comment celui-ci lui a permis de capter le vote d'une partie de la classe ouvrière.

A) DIVISION POLITIQUE

La victoire de Margaret Thatcher face à Edward Heath en 1975 fait aujourd'hui encore débat. Les spécialistes ne s'accordent pas sur les raisons qui ont poussé les députés conservateurs à changer la direction du parti : vote partisan ou coup de bluff pour la Nouvelle Droite ? La question ne cesse de diviser. Il convient donc d'analyser cette élection car elle représente, non seulement la première étape qui conduira le thatchérisme au pouvoir, mais elle s'inscrit également pleinement dans la crise de la représentation nationale. En effet, l'élection de

Margaret Thatcher à la direction du parti, qu'elle soit fondée sur une base idéologique ou non, démontre une transformation réelle de la classe politique qui bouscule le fonctionnement du parti conservateur dans son ensemble. Nous allons donc nous interroger sur les éléments suivants : comment expliquer la victoire de Margaret Thatcher, l'outsider, face à Edward Heath et les autres candidats ? Que nous indique cette élection sur les changements internes qui parcourent le parti conservateur et qui vont entraîner la modification de son fonctionnement ?

a) L'élection à la direction du parti conservateur

Lorsque l'historien Richard Vinen raconte les événements qui ont mené à la victoire de Margaret Thatcher, il désigne cette dernière comme « chanceuse » et utilise à de nombreuses reprises le terme de « luck » (Vinen, emplacements 219 et 1500). Geoffrey Howe résume la victoire de Margaret Thatcher en ces termes : « [l]ike all the others, she wasn't Ted- and, like none of the others, she had had the guts to offer her colleagues the choice » (Howe, 93). Nigel Lawson confirme lui aussi cette vision des faits : « [w]hen Margaret Thatcher defeated Ted to become leader in February 1975 it was more a rejection of Ted - on personal and political grounds alike - than an endorsement of her » (Lawson, 13). Vinen, Howe et Lawson représentent ce que le professeur Mark Wickham Jones nomme : « the orthodoxy » (2), c'est-à-dire la version la plus répandue de l'histoire de l'accession de Margaret Thatcher à la tête du parti. Cette interprétation des faits repose sur deux concepts essentiels : la chance et le sentiment anti-Heath qui naît au sein du parti conservateur suite aux deux défaites de 1974. En d'autres termes, l'idéologie n'a rien à voir dans la victoire de Margaret Thatcher. Nous allons maintenant présenter en détails la vision orthodoxe de la bataille pour la direction du parti afin d'être en mesure, par la suite, d'interroger sa validité et de comprendre comment cette dernière élection s'inscrit dans la crise de la représentation et de la représentativité mentionnée dans l'introduction de cette partie.

A en lire les mémoires des hommes et des femmes politiques, la réponse à ces interrogations est simple : non, l'idéologie du thatchérisme naissant n'a rien à voir dans la victoire de 1975 car les députés conservateurs n'ont pas voté pour Margaret Thatcher mais contre Heath. Geoffrey Howe mentionne bien le courage de Margaret Thatcher (voir citation plus haut) mais cela s'arrête là. Willie Whitelaw, proche de Heath et connu pour sa loyauté, trouve que Margaret Thatcher amène un peu de « fresh air » (142) dans la bataille mais il doute qu'une femme puisse supporter la pression mentale et physique qui incombe au leader de l'opposition (144). Jim

Prior explique également la manière dont est perçue la décision de Margaret Thatcher : « her courage in opposing Ted went down well in the party and in the press » (100). Encore une fois, ce ne sont pas les idées qui sont valorisées mais la personnalité et le courage. Comme le mentionne Prior, la presse partage cette vision des événements et s'interroge sur la capacité d'une femme à gouverner. Ainsi, dans le *Times* du 16 octobre 1974, le fait qu'une femme puisse gouverner un parti politique est qualifiée de « oddity » par le journaliste Bernard Levin, qui, s'il accepte le fait que les quelques femmes dirigeantes politiques dans le monde présentent un bilan qui n'est pas pire que celui des hommes, estime que le sexe de Margaret Thatcher représente : « a severe handicap⁴⁴ ». N'étant pas un homme, la candidate était donc donnée perdante dès le départ mais son courage, dans un élan condescendant unanime, est à saluer. Dans son analyse de la situation, Levin poursuit en écrivant : « the only thought in [the Tories'] minds is to get rid of Mr Heath, who is still by far the most able man they have. » Comme l'écrit Mark Wickham Jones : « [a]lthough she had Cabinet experience, few took her decision seriously and Heath did not feel unduly threatened » (80). Ainsi, le récit orthodoxe de la victoire de Margaret Thatcher fait apparaître un besoin impérieux de se débarrasser de Heath mais aucun candidat ne ressort comme réellement en mesure d'accomplir cet exploit.

Durant les années de gouvernement, Heath jouit en effet d'une popularité confortable à l'intérieur du parti (Wickham-Jones, 78). Jim Prior, membre du cabinet de 1970 à 1972, écrit à ce sujet : « [h]e did all he could to keep us a happy and united team » (66). Cependant, à la suite des deux défaites électorales de 1974, Heath n'est plus vu comme un élément rassembleur et de nombreux députés réclament sa tête. Outre les échecs électoraux, on lui reproche sa personnalité froide et distante, que Howe résume dans les deux adjectifs suivants : « stubborn and insensitive » (89). Jim Prior précise : « in many ways he is a very private, rather shy and unapproachable man who can be given to rudeness and show boredom quickly if he finds people uninteresting or he is suspicious that they are trying to use him in some fashion », et ajoute : « [h]e never liked [the establishment of the party] and this was reciprocated » (101). Nigel Lawson note également à quel point Heath haïssait la direction du parti conservateur (14), représentée notamment par Edward Du Cann, alors directeur du 1922 Committee, qui ne cachait pas son mépris pour le leader du parti. Ce dernier demande en effet à Alex Douglas-Home de présider une commission visant à réformer la manière dont est élu le leader du parti conservateur (Bogdanor, 85). Jusqu'alors, seule la démission ou la mort du leader en place

⁴⁴ Levin, Bernard. « Tories Must Look before They Leap into Line behind a New Leader. » *The Times*, 16 Oct. 1974. MTFW 11263.

pouvait provoquer une nouvelle élection. Heath ne montrant aucune volonté de démissionner, la commission Home va alors imposer trois nouvelles règles (Bogdanor, 82) :

- À la suite de chaque nouvelle élection générale, une élection du leader du parti conservateur devra être organisée dans les vingt-huit jours qui suivent l'installation du nouveau parlement ;
- Le gagnant du premier tour doit être élu avec une majorité absolue des voix et sa part des votes totaux doit être supérieure d'au moins 15% par rapport au candidat arrivant second ;
- Si la deuxième condition n'est pas remplie, un second tour devra obligatoirement être organisé et permettre à d'autres candidats d'entrer en lice.

Vernon Bogdanor rappelle également que le but du processus électoral interne du parti conservateur a toujours été d'obtenir un leader consensuel, qui ne risque pas de diviser le parti (94). Pour Du Cann et la direction du parti, Heath ne représente clairement plus cette figure d'union et doit donc s'en aller ou, tout du moins, remettre son titre en jeu. Dans le récit orthodoxe de l'histoire de l'élection, la chance vient à nouveau en aide à Margaret Thatcher lorsque Keith Joseph décide de ne plus se présenter contre Ted Heath (voir ce mémoire p.19) et Willie Whitelaw, fidèle de Heath et figure consensuelle par excellence, décide également de ne pas poser sa candidature par respect pour le leader en place (Vinen, emplacements 1005 et 1012). Ainsi, lors du premier tour de l'élection, seuls deux candidats se présentent contre Ted Heath : Margaret Thatcher et Hugh Fraser. Heath est ainsi donné gagnant avant même le début du scrutin car il bénéficie du soutien affiché du groupe conservateur à la Chambre des Lords et des membres du comité exécutif national du parti (Bogdanor, 83). Pourtant, Margaret Thatcher remporte le premier tour avec 130 voix contre 119 pour Heath, qui démissionne dès l'annonce des résultats. Comment l'historiographie orthodoxe explique-t-elle ce vote ?

La chance revient à nouveau dans un nombre considérable d'analyses. Ainsi, Bogdanor écrit : « it has been argued, if, on the first ballot in 1975, every MP had thought his vote would be decisive, Heath would have won a majority⁴⁵ » (87). En d'autres termes, les députés conservateurs n'avaient pas saisi les enjeux du premier tour et des modifications du processus électoral devisées par la commission Home ; sous l'ancien système de scrutin, Thatcher n'aurait pas gagné (Bogdanor, 96). Dans leur hâte de se débarrasser de Ted Heath, les députés ont voté pour Margaret Thatcher sans se rendre compte des conséquences, le but étant en fait de forcer

⁴⁵ Comme nous le montrerons dans la sous-partie suivante, Bogdanor nuance lui-même ses propos.

l'entrée d'autres candidats au second tour (Bogdanor, 87). Andrew Gamble explique que cet argument se trouve au cœur de la stratégie de communication développée par Airey Neave, conseiller de Margaret Thatcher et fervent opposant à Heath, afin de gagner le vote des députés : diminuer les chances de victoire de la candidate et expliquer qu'en votant Thatcher, les députés seraient en mesure de se débarrasser de Heath pour permettre à d'autres candidats de se présenter au second tour (Gamble b, 91). Pour Gamble il est d'ailleurs un fait indéniable que les députés ne pouvaient voter en pleine conscience pour Margaret Thatcher et l'idéologie néo-libérale qu'elle représentait (Gamble b, 90). Toujours selon Gamble, les députés étaient en quête de changement mais ne souhaitent pas que celui-ci soit incarné par la Nouvelle Droite de Thatcher et Joseph : « [a]lmost by accident the New Right found they had captured the most important position in the Conservative Party » (Gamble b, 92). L'idée est d'ailleurs soutenue par les médias de l'époque qui rejoignent la théorie de l'accident et de la chance. Par exemple, dans un entretien télévisé du 4 février 1975, soit le jour même du premier tour, le journaliste Julian Haviland demande à Margaret Thatcher d'interpréter ce qu'il nomme : « an artificial ballot, a vote of confidence in Ted Heath⁴⁶ ». A nouveau, l'élection du leader est présentée comme un événement qui n'a d'autre but que celui d'envoyer un message de changement. Dans le même entretien, le journaliste doute ouvertement du nombre de « hard-core Thatcher supporters » parmi les 130 députés qui ont donné leur voix à Margaret Thatcher.

De cette analyse découle l'interprétation du second tour des élections qui voit Margaret Thatcher l'emporter avec 149 voix contre 79 pour son plus proche rival, Willie Whitelaw, ce dernier ayant décidé d'entrer en lice une fois Heath mis hors-jeu. La victoire écrasante du second tour n'est alors plus expliquée uniquement par la chance mais par une série d'erreurs des autres candidats. Ainsi, Whitelaw, en refusant de se lancer dans la bataille dès le départ, acquiert une image de faiblesse et le style de Geoffrey Howe est qualifié de soporifique (Vinen, emplacement 1173). La victoire de Margaret Thatcher prend également un aspect immuable que l'on retrouve souvent sous le terme de « momentum » (Gamble b, 91) et que Julian Haviland résume à la télévision de la manière suivante : « some MP's not previously supporters of Mrs. Thatcher were saying they were so impressed with the way she had campaigned and the courage of her stand that they too would vote for her on the second ballot next Tuesday⁴⁷ ». Dans cette optique, Margaret Thatcher l'emporte grâce à un mouvement de soutien immuable

⁴⁶ Thatcher, Margaret. « Winning leadership first ballot. » TV interview with Julian Haviland. ITN. 4 February 1975. MTFW 102607.

⁴⁷ *Ibid* 46.

créé par sa candidature et le morcellement des votes des autres candidats (Butler et Kavanagh 1980, 63) mais certainement pas grâce à ses idées ou ses arguments. Richard Vinen conclut ainsi :

Thatcher had come to seem the candidate who stood the best chance of rallying the party after Heath but support for her was very qualified and provisional. Few Conservative MPs would have shed any tears if she had been quietly ousted after a year or two to make way for some more established party figure. (Emplacement 1199)

Cependant, cette version de l'élection, si traditionnelle soit-elle, est-elle entièrement valide ? La victoire de Margaret Thatcher est-elle due uniquement à la chance ou cache-t-elle une crise de la représentation plus importante au sein du parti conservateur ? Il convient maintenant de vérifier les arguments avancés dans cette interprétation afin de s'interroger sur leur validité et considérer le rôle de l'idéologie dans l'élection à la tête du parti.

b) Crise de la représentation et parti conservateur

Comme le remarquent les historiens Phillip Cowley et Matthew Bailey, la version « orthodoxe » de l'élection de 1975 implique deux conséquences : le vote était « négatif » et le résultat « accidentel » (601). Cependant, ce constat interpelle par bien des aspects, notamment l'idée d'une sanction contre la personnalité d'Edward Heath et l'absence d'un vote idéologique. Nous allons donc nous tourner vers ces deux points afin de constater que de nombreux éléments rapprochent Edward Heath et Margaret Thatcher et que les propositions politiques de la candidate ont bien été prises en compte par les députés conservateurs dans leur choix d'un nouveau leader.

Comme nous l'avons vu, outre les défaites politiques, les reproches à l'encontre d'Edward Heath tournent autour de son comportement décrit comme froid et distant par nombre de ses collègues, ce qui aurait précipité en partie sa défaite. Cependant, il y a quelque chose de peu convaincant dans cet argument avancé car Margaret Thatcher semble avoir été affublée des mêmes critiques. En effet, Bernard Levin écrit les mots suivants à propos de la candidate : « there is the too-cool exterior (if only she would burst into tears occasionally)⁴⁸ ». Michael Heseltine note : « I believed she would be a divisive figure » (161). Enfin, Butler et Kavanagh expliquent que l'image de cette dernière peut se résumer par les mots suivants : « a strident seeker after confrontation », et ajoutent : « her attitude of certainty could make her overbearing in discussion » (Butler et Kavanagh 1980, 65). A priori, il n'y a donc pas de réelle différence

⁴⁸ *Ibid* 44. On remarque l'aspect sarcastique mais également extrêmement sexiste du commentaire.

entre la manière dont le parti perçoit Margaret Thatcher et Edward Heath. D'ailleurs, les deux candidats partagent également d'autres points communs qui ont pu brouiller les cartes quant à l'image renvoyée : tous deux sont issus d'un milieu relativement modeste, tous deux sont passés par une *grammar school* et ni l'un ni l'autre n'est parvenu à se faire une place confortable au sein de l'élite conservatrice traditionnelle issue des classes les plus aisées (Kavanagh, 200). Ce dernier détail marque pourtant une différence entre Margaret Thatcher et Edward Heath car ce dernier tenta toute sa vie d'adopter les codes de l'élite conservatrice (au niveau de ses loisirs ou de sa diction notamment) quand Margaret Thatcher revendique systématiquement ses origines de classe moyenne et n'éprouve aucun besoin d'être acceptée par l'establishment du parti (Sandbrook b, 241), élément qu'elle note elle-même dans ses mémoires :

My own surprise at the result was as nothing compared to the shattering blow it had delivered to the Conservative establishment. I felt no sympathy for them. They had fought me unscrupulously all the way. (Thatcher 2001, 277)

Cette information est en fait capitale pour comprendre la victoire de Margaret Thatcher au premier tour. En effet, comme l'écrivent Butler et Kavanagh : « Mr Heath had the support of most of the senior figures in the party and of the press and he was heavily backed among the peers and the constituency workers, but MPs did not share their reaction » (Butler et Kavanagh 1980, 68). Ainsi, Heath bénéficie du soutien des poids lourds du parti mais pas des députés sans portefeuille ministériel qui se rallient derrière Thatcher (Bogdanor, 89). Ici, l'analyse orthodoxe qui met en doute le caractère idéologique de l'élection à la direction du parti semble en partie validée. Néanmoins, le second tour de l'élection introduit de nouveaux paramètres qui invalident partiellement ce constat. C'est d'ailleurs ce que Margaret Thatcher déclare aux journalistes durant la conférence de presse qui suit sa victoire : « you don't win by just being against things, you only win by being *for* things and making your message perfectly clear.⁴⁹» Pour Thatcher, son message était donc clair et c'est ce qui a permis son élection. D'ailleurs, la campagne électorale, qui marque une différence de style fondamentale entre Heath et Thatcher, semble venir en confirmation de cette déclaration. En effet, Margaret Thatcher, après avoir reçu le soutien d'Airey Neave – un fervent opposant à Edward Heath – organise une campagne efficace qui lui permet de faire passer son message auprès de ses collègues, ce que Jim Prior confirme : « there was a constant flow of MPs to see them, and I began to realise that these were drawn from a wide cross-section of the party » (99). Cowley et Bailey résument la situation de la manière suivante :

⁴⁹ Thatcher, Margaret. *Press Conference after winning Conservative leadership* (Conservative Central Office), 11 February 1975, MTFW 102487.

Neave's campaign on Thatcher's behalf does appear to have been extremely skilful; Heath's, by contrast, was inept in the extreme. Indeed, it is difficult now to determine who was in charge of Heath's campaign. Similarly, few doubt that Heath was poor at winning friends and influencing people. (601-602)

Dans ses mémoires, Nigel Lawson note que le style de Margaret Thatcher était en effet inhabituel, en ce sens qu'elle se montrait chaleureuse envers l'ensemble des députés, notamment les députés sans portefeuille ministériel, là où Heath donnait l'impression de les mépriser (Lawson, 14). Cet élément est confirmé par Butler et Kavanagh : « despite the ample evidence that she was a radical Conservative and on the right wing, the image of divisiveness was not borne out by her actions » (67). Butler et Kavanagh poursuivent : « Mrs Thatcher's main strength, unlike Mr Heath's, lay with the backbenchers » (Butler et Kavanagh 1980, 67). La campagne de la candidate Thatcher lui permet effectivement de rencontrer un nombre très important de députés de l'arrière-ban et de leur expliquer directement son projet (Thatcher 2001, 272-280), ce qui ouvre la possibilité d'affirmer que l'idéologie a bien joué un rôle dans l'élection à la tête du parti. La question logique qu'il convient maintenant de se poser est : jusqu'à quel point ces idées étaient-elles articulées en un véritable programme ?

Comme nous l'avons vu dans la partie précédente, Margaret Thatcher expose clairement ses opinions politiques (valeurs de la classe moyenne, discipline financière, libertés individuelles, retour au vrai conservatisme) bien avant 1975. Son association avec Keith Joseph et son implication dans la création du CPS ne pouvaient, à coup sûr, être détachées de ses idées dans la tête des députés. Ainsi, les élus conservateurs n'ont pas pu voter pour Margaret Thatcher sans avoir conscience de son projet. Cette dernière en est d'ailleurs persuadée : « [t]his theme – the return to fundamental Conservative principles and the defense of middle-class values – was enormously popular in the Party » (Thatcher 2001, 275). Elle est rejointe par les historiens Cowley et Bailey : « [i]deology, in particular, was a key determinant of voting in both rounds of the contest » (628-629). Et les deux auteurs d'ajouter :

Margaret Thatcher would not have become Conservative party leader had she received support from the right of the party and from nowhere else; but neither would accidents, courage, manipulation and personality alone have been enough. (629)

Il semble donc que les députés aient élu Margaret Thatcher sur des idées. La chance a bien joué un rôle dans la vie de Margaret Thatcher mais les conservateurs ont exprimé davantage qu'un vote négatif. Le problème de l'analyse orthodoxe provient sans doute du fait que thatchérisme et projet économique libéral (le monétarisme) se confondent, en raison de la prévalence de ce dernier dans l'idéologie thatchérienne développée durant les années d'opposition et de

gouvernement. En effet, au moment de l'élection à la tête du parti, l'économie monétariste ne fait pas encore partie du discours de la candidate Thatcher bien que l'engagement contre l'inflation apparaisse déjà largement dans ses déclarations⁵⁰ et que Keith Joseph et le CPS (appuyés par l'IEA) martelaient un message néo-libéral décomplexé et sans concession. Cependant, l'arsenal idéologique thatchérien est déjà bien présent en 1975 : valeurs de la classe-moyenne, propriété privée, loi et ordre, retour aux valeurs fondamentales britanniques, libertés individuelles.

La victoire remportée lors de l'élection de 1975 par l'idéologie thatchérienne alors naissante met ainsi en avant une crise de la représentation⁵¹ au sein du parti conservateur qui exprime le besoin d'un changement de cap. Comme l'écrit Vernon Bogdanor :

In 1975 there was a desire to detach the Conservative Party from corporatism and to rethink Conservative policy in accordance with new intellectual fashions which declared that inflation should be controlled by monetary methods, rather than through an incomes policy. The new system thus makes it more difficult for an 'establishment' candidate to succeed, because such a candidate is more likely to be out of touch with the mood in the country in favour of a change. (93)

La rhétorique déployée par les premiers thatchériens trouve donc un écho favorable auprès des députés et l'analyse de Bogdanor explique pourquoi Willie Whitelaw ne pouvait gagner le second tour : trop traditionnel, il était associé à l'establishment du parti que les députés sans portefeuille ministériel ne souhaitent plus soutenir. Une tension claire apparaît alors au sein du parti qui se divise autour de la personnalité d'Edward Heath, symbole de ce qui est rejeté en masse par les élus conservateurs. La version orthodoxe de l'histoire de l'élection a donc raison de mettre en avant la volonté de ne pas reconduire le mandat d'Edward Heath mais elle sous-estime le caractère idéologique de l'élection en exagérant l'importance d'un élan inéluctable qui aurait porté Margaret Thatcher vers la victoire sans que personne ne contrôle le phénomène. Le thatchérisme peut ainsi être vu comme le symptôme d'une crise de la représentation qui dénote une rupture entre l'élite traditionnelle du parti conservateur et les députés sans portefeuille ministériel. Il convient maintenant de se tourner vers ce que cette division révèle de la transformation du parti conservateur et comment le thatchérisme s'empare de ce phénomène pour proposer des changements structurels durables dans l'organisation de la formation politique.

⁵⁰ Dans une tribune écrite pour le *Daily Telegraph*, M. Thatcher écrit : « [I]n the long run rapid inflation is the worst enemy and must at almost all costs be brought under control », in Thatcher, Margaret. « My Kind of Tory Party. » *Daily Telegraph*, 30 Jan. 1975. MTFW 102600.

⁵¹ Voir introduction de ce mémoire p. pour la définition exacte des termes.

c) Transformation du parti conservateur

Comme nous l'avons vu, la crise de la représentation qui traverse le parti trouve son origine dans une rupture entre l'élite du parti et les députés de l'arrière-ban. La lutte entre Margaret Thatcher, qui se pose en représentante de ces derniers, et Ted Heath, le candidat symbolisant les valeurs qui ont conduit aux deux défaites de 1974, cristallise cette division⁵². Il convient maintenant de considérer l'étendue de ce schisme et de s'interroger sur les éléments suivants : quelles sont les origines de cette fracture et quel est son impact sur le parti ? Afin de répondre à ces questions, il nous semble important de dresser un portrait des députés des banquettes ministérielles tels que perçus à travers le parti. A ce propos, Jim Prior écrit dans ses mémoires : « the traditional ways in which the old 'inner circle' used to organise the party - informally and discreetly, born of the values of duty and loyalty - could no longer work » (103). Nigel Lawson a une manière plus directe et moins consensuelle de présenter les choses :

Owing largely to her background, perhaps, Margaret was thankfully free of that middle-class guilt that had made most leading politicians, of both parties, who had received expensive private educations, ashamed of quality, embarrassed by capital and tolerant of the excesses of organised labour (13)

Ces deux citations montrent bien l'héritage d'une tradition aristocratique attachée à la définition des députés des banquettes ministérielles. La représentation qui les entoure est associée à une époque révolue (les mots de « duty » et « loyalty » renvoient à des concepts féodaux), une éducation privilégiée et des idéaux surannés ancrés dans une culpabilité enracinée dans la honte d'un statut social favorisé. Dans cette définition, il existe un lien étroit entre classe sociale et éducation : il faut être issu d'une école privée ou d'Oxbridge pour faire partie de l'élite (Kavanagh, 200). Cette présentation des députés jouissant d'un portefeuille ministériel qui s'opposent aux élus de l'arrière-ban dans les années 1970 est souvent avancée comme le signe d'une évolution claire du parti vers une plus grande mixité de ses élus (Green, 236-237). Il convient de vérifier cette hypothèse en comparant l'évolution de la composition du groupe conservateur à la Chambre des Communes sur les deux critères d'éducation et de classe sociale. Pour le premier, on se rend compte que l'évolution du nombre de députés ayant un diplôme délivré par une université prestigieuse est très stable, même si la proportion d'élus issus d'Oxbridge baisse légèrement entre les élections générales de 1970 et 1979. Ainsi, en 1970, 52% des députés conservateurs étaient diplômés d'Oxbridge contre 56% en octobre 1974 et

⁵² E.H.H. Green montre que cette opposition était déjà présente lors de la précédente élection du leader en 1965. Les députés de l'arrière-ban qui refusent de soutenir Edward Heath se rallient alors derrière Enoch Powell qu'ils jugent plus en adéquation avec leur vision politique (Green, 228).

49% en 1979⁵³. En ce qui concerne l'éducation secondaire, en 1970, 74% des députés conservateurs étaient issus d'une école privée contre 75% en octobre 1974 et 73% en 1979⁵⁴. Ainsi, au niveau de l'éducation, aucun écart clair entre les députés ne semble se dessiner. Qu'en est-il de la classe sociale liée aux catégories socioprofessionnelles exercées par les élus ? La tendance est plus nette dans ce secteur : même si on remarque que certaines catégories sont assez stables comme les avocats (60 députés en 1970, 55 en octobre 1974 et 51 en 1979), celle des directeurs de grandes entreprises s'effondre (94 députés en 1970, 61 en octobre 1974 et 59 en 1979). Les directeurs sont en fait remplacés par des élus occupant préalablement des fonctions dans ce que le rapport de la Chambre des Communes nomme « other business » : 7 députés en 1970, 30 en octobre 1974 et 56 en 1979. Cependant, les directeurs d'entreprises font un retour en force dès 1983 pour constituer, jusqu'en 2015 (année où les données du rapport s'arrêtent), le gros des élus conservateurs, loin devant toutes les autres catégories. On remarque enfin que la catégorie *Manual Worker* est sous-représentée avec 2 élus en 1970, 2 en octobre 1974 et 3 en 1979. Il ne semble donc pas qu'une rupture réelle au niveau de l'éducation ou de la classe sociale soit à l'œuvre à l'intérieur du parti conservateur, dont les élus restent majoritairement issus d'une classe sociale supérieure et d'universités prestigieuses. Comment peut-on alors expliquer la division enregistrée par les acteurs de l'époque et validée par les spécialistes ?

Afin de comprendre la fracture qui s'installe au sein du parti, il est nécessaire de prendre en compte les changements démographiques qui ont lieu à ce moment de l'histoire. Comme l'explique E.H.H. Green, les députés avec un portefeuille ministériel sont, en majorité, des élus plus âgés et issus d'une génération d'avant-guerre, traumatisée par la grande crise des années 1930 et par la Seconde Guerre mondiale (Green, 236). Pour ces élus, la fonction de député à la Chambre Commune était souvent perçue comme un honneur et un devoir envers la nation, mais pas une carrière (Drucker, 65). A cette génération se succède, dans les années 1960 et 1970, une nouvelle cohorte de députés plus jeunes, au profil plus carriériste (Drucker, 65), pour qui la Seconde Guerre Mondiale n'est qu'un souvenir d'enfance ou un récit issu des histoires familiales. Comme l'écrit Green : « the new generation of Conservative MPs were closer socially to the kind of people who had expressed discontent with the 'post-war settlement' »

⁵³ Source : Audickas, Lukas, et al. « UK Election Statistics: 1918-2019: A Century of Elections ». House of Commons Library, CBP7529. 18 July 2019. <https://commonslibrary.parliament.uk/research-briefings/cbp-7529>. Tous les chiffres donnés dans ce paragraphe sont issus de la même source.

⁵⁴ Ce dernier critère ne diminue drastiquement qu'à partir de 1992, où le pourcentage tombe à 66% et poursuit sa chute jusqu'en 2015 où il n'est plus que de 44%.

(Green, 237). La première division s'inscrit donc dans un facteur démographique qui influence directement la manière dont est perçue la politique à mener ou les valeurs à défendre. Comme le déclare Margaret Thatcher dans un discours de janvier 1975⁵⁵ :

I am trying to represent the deep feelings of those many thousands of rank-and-file Tories in the country—and potential Conservative voters too—who feel let down by our party and find themselves unrepresented in a political vacuum.

Cependant, ce fossé des générations est lié à un autre facteur qui s'inscrit directement dans la représentation politique au niveau national. Comme l'explique E.H.H Green :

[T]he new generation of MPs were increasingly returned from constituencies south of Birmingham. The changing, and narrowing, base of the Conservative parliamentary party thus reflected general economic and demographic shifts in the country, as employment and population trends followed the decline of Britain's old industrial heart lands. (237)

Autrement dit, les changements démographiques à l'œuvre dans le parti sont à mettre en relation avec une modification de l'électorat conservateur. Cette altération voit ainsi le nombre de députés issus des circonscriptions du sud dominer largement les autres élus du nord et des Midlands. La tendance n'est pas nouvelle mais elle s'accroît au cours de la décennie⁵⁶ : ainsi, en 1959, les élus issus des circonscriptions du sud de l'Angleterre représentent 51% du nombre total des députés conservateurs à la Chambre des Communes. En 1964, ce chiffre passe à 54% et, 10 ans plus tard, à 61%⁵⁷. En comparaison, pour les mêmes années, les députés du nord de l'Angleterre représentent 21% des élus conservateurs en 1959, 17% en 1964 et 15% en 1979. Ce pourcentage se stabilise jusqu'en 1987 mais s'effondre à partir de 1997 et l'arrivée au pouvoir du New Labour. On comprend donc que cette domination du sud de l'Angleterre sur le parti entraîne une modification des comportements des députés. Le sud, associé à la classe moyenne, à la prospérité et à l'économie de service (donc peu syndiquée) représente un contraste de plus en plus fort avec le nord fortement industrialisé et ancré dans une culture syndicaliste marquée (Green, 237). Il est ainsi normal que les députés du sud adoptent une attitude de plus en plus en opposition avec leurs collègues du nord pour qui la rhétorique anti-syndicaliste et néolibérale peut clairement représenter un frein à une éventuelle réélection.

Cependant, si la victoire de 1975 repose effectivement sur le vote des députés sans portefeuille ministériel, il convient maintenant de nuancer le degré de représentativité de Margaret Thatcher

⁵⁵ Thatcher, Margaret. Speech in Finchley (Conservative Leadership election). 30 January 1975, 212 Ballards Lane, Finchley. MTFW 102605.

⁵⁶ Nous étudierons la division nord-sud de l'électorat dans la sous-partie suivante.

⁵⁷ Les calculs ont été effectués sur la base des chiffres donnés dans le livre de David et Gareth Butler *British Political Facts* (voir référence complète en bibliographie).

auprès de ces derniers. En effet, jusqu'ici nous n'avons pas hésité à parler du projet thatchérien comme un tout cohérent soutenu par les députés de l'arrière-ban dans leur ensemble. Il devient maintenant nécessaire de préciser ce propos, notamment en raison des problèmes évidents que la remise en cause de la nécessité du plein emploi et du contrôle des syndicats suscitent auprès de la population – et donc des hommes et des femmes politiques qui la représentent. Consciente du soutien fragile qu'elle vient d'obtenir, Margaret Thatcher, après deux défaites nationales, ne souhaite pas diviser le parti mais au contraire l'unifier un maximum autour de son projet (Thatcher 2001, 287). Ainsi, plusieurs figures connues pour leur soutien à Edward Heath sont stratégiquement nommées au sein du cabinet fantôme : Ian Gilmour à l'intérieur, Reggie Maudling aux affaires étrangères ou encore Jim Prior à l'emploi. Cette dernière nomination est d'ailleurs calculée comme un signal permettant d'affirmer que l'objectif immédiat n'est pas la réforme des syndicats (Thatcher 2001, 288), Prior étant en effet connu pour ses bonnes relations avec les leaders syndicalistes. Il sera d'ailleurs l'un des principaux opposants à toute politique qui viserait à entrer en conflit avec les syndicats. Cependant, lorsque Prior parvient à convaincre Margaret Thatcher d'une nécessaire main tendue envers ces derniers, la droite du parti montre les dents (Thatcher 2001, 311). Willie Whitelaw, l'un des plus proches collaborateurs d'Edward Heath, reste leader adjoint du parti – un autre signal fort. Néanmoins, si la volonté affichée du nouveau leader et de ses conseillers reste l'unité, obtenir l'unanimité autour des politiques défendues par les thatchériens s'avère compliqué. Ainsi, Margaret Thatcher note à propos de Reggie Maudling : « he had an only thinly disguised contempt for the monetarist approach » (Thatcher 2001, 286) et précise à propos de sa décision de nommer Geoffrey Howe au budget : « Geoffrey was to have a difficult time both trying to resolve our divisions on economic policy and in defending our case in the house » (Thatcher 2001, 288). Un exemple suffit à expliquer les dissensions :

In June [1975] I spoke to the Welsh Party Conference in Aberystwyth expressing strong reservations about statutory wage controls: the same day Reggie Maudling spoke in Chislehurst implying that we might support a statutory policy. A few days later Keith made a speech casting severe doubt on the value of even a wage freeze, suggesting that it would be used as an excuse for not cutting public spending and taking the other necessary economic steps. On the same day Peter Walker called for a statutory pay policy – and was himself rebutted by Keith, who said bluntly that wage freezes did not work. (Thatcher 2001, 302)

Comme l'écrivent Butler et Kavanagh, Margaret Thatcher alimente, elle aussi, ce manque de cohérence : « Mrs Thatcher's off-the-cuff announcements, frequently in television interviews, could take her shadow ministers unawares » (Butler et Kavanagh 1980, 79). Heureusement pour

les conservateurs, le camp travailliste est lui aussi divisé par les mesures à prendre, ce qui protège les Tories au niveau de l'opinion publique (Thatcher 2001, 302).

En conclusion, dans la culture du parti conservateur, le leader a la lourde tâche d'apparaître comme un vecteur d'unité pour l'ensemble des élus (Bogdanor, 94). Le thatchérisme naissant s'empare de la direction du parti au moment où ce dernier est en pleine mutation électorale et démographique. L'idéologie thatchérienne vient alors remplir un vide de représentation et de représentativité qui lui permet d'engager une réforme informelle du parti conservateur et engage les Tories vers une nouvelle voie : d'un parti de classe, le parti conservateur devient ce que Frank Bealey nomme « an aggregative party » (62), c'est-à-dire une formation politique cherchant à maximiser ses chances de victoire par la recherche d'électeurs n'appartenant pas aux catégories qui lui sont traditionnellement affiliées – l'une des conséquences du désalignement. Nous allons maintenant nous tourner vers ce dernier élément afin d'analyser la crise de la représentation politique au niveau de l'électorat et comprendre comment le thatchérisme parvient à s'emparer de cette crise afin de remporter les élections de 1979.

B) THATCHERISME ET DIVISION ELECTORALE

La crise de la représentation qui traverse le parti conservateur ne saurait être déconnectée d'un contexte national plus large. En effet, elle est intimement liée au phénomène du désalignement des électeurs qui installe une modification de la représentation électorale (remise en cause du bipartisme⁵⁸) mais également de la manière dont les partis interagissent avec l'électorat. Si le thatchérisme n'est pas né du désalignement, il convient néanmoins d'étudier le lien qui existe entre l'idéologie conservatrice et la plus grande instabilité électorale qui semble régner durant la décennie. Il s'agit donc d'analyser l'élection de 1979 et de s'interroger sur sa portée : est-elle révélatrice d'un désalignement ou du début d'un réalignement de l'électorat ? Quel rôle le thatchérisme a-t-il joué dans ce phénomène ? Dans un premier temps, nous présenterons et analyserons les résultats chiffrés de l'élection de 1979 avant de nous intéresser à ce que ces résultats nous indiquent du positionnement réel des électeurs. Enfin, nous étudierons le phénomène du désalignement de classe dans le but d'interroger son existence et sa portée.

⁵⁸ Voir ce mémoire p.46.

a) Pséphologie

Dans ses mémoires, Margaret Thatcher décrit la victoire du 3 mai 1979 de la manière suivante : « It was not just that we had won an election: we had also won a new kind of mandate for change [...] [T]he pattern of our success bore this out ». Elle ajoute : « the biggest swing to us was among the skilled workers [...]. These were precisely the people we had to win over from their often lifelong socialist allegiances » (Thatcher 2001, 461). Margaret Thatcher voit ainsi la victoire de 1979 comme une résurgence du conservatisme sur l'ensemble du territoire qui trouve son origine dans le soutien apporté par les travailleurs qualifiés, électorat traditionnellement captif du parti travailliste. Ce dernier élément s'inscrit pleinement dans la crise de la représentation des années 1970 et le désalignement des électeurs, que Gilles Leydier définit par le relâchement du lien entre l'identification à une classe sociale – classe ouvrière ou classe moyenne – et le comportement électoral – vote pour le parti travailliste dans le premier cas et pour le parti conservateur pour le second (Leydier, 8). Leydier ajoute que le désalignement s'accompagne d'une versatilité de l'électorat qu'il explique de la manière suivante :

C'est une « versatilité » – *volatility* – inédite qui semble désormais caractériser l'électorat britannique. Les chiffres sont éloquentes. Dans la période 1946-66, l'institut Gallup, qui sondait chaque mois l'électorat britannique sur les intentions de vote en cas d'élections législatives, récoltait des réponses extrêmement stables, avec des fluctuations très limitées (...) Or à partir des élections de 1966 on constate que la fidélité des électeurs décline et les données changent. (Leydier, 9)

La volatilité ainsi décrite amène à s'interroger sur les éléments suivants : quelle est l'ampleur de ce phénomène en 1979 ? Peut-on affirmer, comme le fait Margaret Thatcher, que la victoire est observable à l'échelle du pays tout entier ou existe-t-il des variations régionales significatives ? Il faut maintenant s'intéresser de près aux résultats de l'élection afin de répondre à ces deux questions.

En 1979, les conservateurs obtiennent 339 sièges à la Chambre des Communes, augmentant ainsi leur pourcentage total des votes de 8.1% par rapport à octobre 1974. Les libéraux perdent 5% et 3 sièges et le SNP s'effondre avec une perte de 9 députés pour un total de deux sièges seulement (le même nombre que Plaid Cymru). Le parti travailliste accuse une baisse du pourcentage total des votes (39.2% en octobre 1974 contre 36.9% en 1979) et une perte de 50 députés⁵⁹. D'autres chiffres importants sont à prendre en compte dans l'analyse de cette élection. En 1979, le taux de participation à l'élection atteint 76%, ce qui représente une

⁵⁹ Voir tableau complet des résultats en annexe.

augmentation considérable par rapport à octobre 1974 (72.8%) mais une diminution en comparaison de février 1974 (78.7%). Butler et Kavanagh expliquent cet écart par la différence d'enjeu entre les deux élections d'octobre et celle de 1979 :

The polls themselves might be having an effect on the election, developing a self-falsifying quality by inducing voters to act differently once they were presented with evidence of a coming landslide or a coming deadlock. (Butler et Kavanagh 1980, 262)

Ainsi, les électeurs ont tendance à moins se rendre aux urnes lorsqu'ils perçoivent que l'élection est déjà jouée. En 1979, les Britanniques se sont donc déplacés en masse pour élire leur nouveau Premier ministre, ce qui a clairement bénéficié aux conservateurs si l'on regarde les chiffres précis du swing. En effet, le report des voix dans le sens parti travailliste vers parti conservateur se monte à 5.2%, un record en comparaison des décennies précédentes, notamment les années 1950 où celui-ci n'était que de 1.4% (Leydier, 9). Des différences géographiques apparaissent alors : dans le nord du pays (Ecosse et nord de l'Angleterre), le swing est de 4.2% contre 7.7% dans le sud de l'Angleterre (Butler et Kavanagh 1980, 337). Cette disparité se constate également dans le nombre de députés élus par région. Partout, les conservateurs augmentent la quantité de sièges obtenus mais cette augmentation se révèle géographiquement disparate. Par exemple, la région du *Greater London* envoie 41 députés en octobre 1974 contre 50 en 1979, là où les *Midlands* passent de 40 élus à 57 pour les mêmes années. La plus forte augmentation se situe dans le Sud de l'Angleterre où les conservateurs renforcent leur présence avec 18 sièges supplémentaires – passant de 128 à 146 élus. En revanche, en Ecosse et dans le nord de l'Angleterre, l'accroissement est beaucoup plus modeste avec respectivement 6 et 9 sièges gagnés⁶⁰. L'Ecosse est d'ailleurs la seule région où le vote travailliste augmente (+ 3 députés). La division nord/sud qui caractérise traditionnellement la représentativité nationale du thatchérisme au Royaume-Uni commence ainsi à se manifester de manière claire.

Le fait qu'une région comme les *Midlands* se tourne vers les conservateurs (les travaillistes passent de 58 à 41 députés), alors qu'elle est massivement industrialisée et considérée comme un bastion des syndicats et du vote travailliste, interpelle et atteste d'un changement de comportement de la part de certaines catégories socioprofessionnelles qu'il convient désormais d'étudier. En effet, lorsque l'on étudie la répartition des voix en fonction des catégories socioprofessionnelles, une tendance claire se dessine chez les travailleurs manuels qualifiés et non qualifiés. En octobre 1974, la part des votes de ces deux catégories représente

⁶⁰ Tous les chiffres proviennent du livre de David et Gareth Butler *British Political Facts*. Voir tableau complet en annexe.

respectivement 27% et 23% du total des voix obtenues par le parti conservateur. En 1979, ces chiffres passent à 44% et 32%, une augmentation que l'on peut qualifier de considérable, surtout pour les travailleurs manuels qualifiés (+17%). Quant au swing <travailleuses vers conservateurs>, les chiffres sont tout aussi éloquentes : +4.5% pour les travailleurs non-manuels, +7.0% pour les travailleurs manuels non qualifiés et +12.5% pour les travailleurs manuels qualifiés. En fait, on ne constate un swing négatif que dans la catégorie des cadres supérieurs : -2.0%⁶¹.

Cette tendance à la hausse du report des voix en faveur des conservateurs se constate également dans les élections locales de 1976 à 1978. Ainsi, hormis dans les districts métropolitains où les conservateurs stagnent et les travaillistes progressent, les élections locales anglaises font ressortir une augmentation du vote pour le parti conservateur durant toute la période d'opposition. Les comtés et les comtés métropolitains anglais sont les circonscriptions témoignant du plus grand accroissement du vote conservateur : le nombre total des voix obtenues augmente respectivement de 16% et 10.4%. Le Greater London passe également sous contrôle conservateur en 1977 (+14.6%), tout comme les quartiers de la capitale où le vote conservateur progresse de 7.8%. En revanche, en Ecosse, les conservateurs restent minoritaires même si l'on constate une légère augmentation du vote en faveur des tories : + 1.7% dans les régions et +0.4% dans les districts. On note que le SNP ressort grand vainqueur des élections locales de 1977 et 1978 avec une progression de plus de 8%, score qu'il ne reproduira pas au niveau national en 1979. Quant au Pays de Galles, même si la force dominante reste les travaillistes, le vote conservateur enregistre une forte progression dans les comtés (+7.5%), qui dépasse même celle du parti nationaliste Plaid Cymru. Les grands perdants des élections locales et nationales sont donc les travaillistes qui enregistrent soit une baisse du nombre de voix, soit une augmentation si légère qu'elle frise la stagnation (ex : +0.9% dans les régions écossaises). Le vote libéral suit exactement la même tendance et s'effondre dans toutes les élections locales, excepté dans les districts gallois où il passe de 4.5% en 1976 à 4.9% en 1979⁶². Ainsi, en Ecosse comme au Pays de Galles, les partis nationalistes viennent perturber le bipartisme traditionnel au niveau local, témoignant un peu plus du désalignement de l'électorat. Si Ralling et Thrasher

⁶¹ Tous les chiffres sont issus du livre de Drucker et al. *Developments in British Politics* (35).

⁶² Tous les chiffres des élections locales sont issus du livre de Colin Ralling et Michael Thrasher *Local Elections in Britain* (103-118).

restent prudents quant à la concordance des intentions entre élections nationales et locales⁶³, leur analyse de la période 1976-1979 est la suivante :

The [conservative] party's grip on power both national and local was formidable and provided the foundation for the Thatcherite revolution. [...] Even in Scotland, where resistance to Conservative control from Westminster had been fiercest, the party was still able to win roughly a quarter of the vote and control of seven councils at the beginning of the 1980s. (123)

A la suite des constatations effectuées, quelques éléments de conclusion peuvent être tirés :

- Le vote conservateur connaît un accroissement dans l'ensemble du pays et permet aux Tories de gagner une large majorité sur les travaillistes et les libéraux ;
- Cette augmentation est géographiquement inégale et se concentre principalement dans les circonscriptions anglaises ;
- En Ecosse et au Pays de Galles, le désalignement de l'électorat se fait principalement au bénéfice des partis nationalistes ;
- Représentation nationale et locale concordent pour la période 1976-1979.

Ainsi, l'analyse des chiffres de l'élection de 1979 fait ressortir une tendance claire au désalignement du vote de classe en faveur des conservateurs qui parviennent à conquérir un électorat traditionnellement captif du parti travailliste et s'assurent une victoire confortable sur tous les autres partis. En apparence, l'analyse de Margaret Thatcher présentée au début de cette partie est donc validée. Cependant, la pséphologie cache ici une réalité qui recouvre des aspects plus complexes, notamment au niveau de la volatilité de l'électorat, qu'il convient maintenant d'analyser.

b) Volatilité ?

Il s'agit maintenant de s'interroger sur la question de la volatilité et de sa portée en 1979. Deux questions se posent quant à ce phénomène : la volatilité de l'électorat est-elle due à un profond changement d'attitude chez les électeurs ou à des circonstances contextuelles politiques particulières ? Si la volatilité en 1979 est due au contexte, quel lien peut-on établir entre thatcherisme et volatilité ? Comme l'explique Gilles Leydier, la volatilité des électeurs se mesure d'abord dans les sondages d'opinion. En 1979, lorsque l'institut Gallup sonde les électeurs sur leurs intentions de vote, les résultats varient considérablement tout au long de

⁶³ Les deux auteurs rappellent en effet que les médias utilisent souvent les élections locales comme baromètre des élections nationales. Or, pour Ralling et Thrasher, cette vision peut se révéler limitée et n'est pas vérifiable avec certitude car de nombreux contre-exemples existent (voir à ce sujet le chapitre *Local Elections and National Politics* dans l'ouvrage cité en référence).

l'année : en janvier, 49% des personnes sondées déclarent qu'elles voteront pour le parti conservateur contre 41% pour les travaillistes. En février, ce sont 53% des électeurs qui se rallient derrière les Tories, les travaillistes tombant à 33%. En mai, les chiffres se rééquilibrent avec 43% pour les conservateurs, 41% pour le parti travailliste et 13% pour le parti libéral. Si les prédictions de l'institut Gallup sont proches de la réalité en ce qui concerne le vote conservateur (-0.9%), celui des travaillistes est très loin du pourcentage final de voix obtenues (-4.1% par rapport à la prédiction Gallup)⁶⁴. L'élection de 1979 montre donc clairement cette difficulté à cerner les intentions des électeurs, ce qui pose un réel problème aux formations politiques. Outre les intentions de vote, les instituts de sondage n'ont de cesse d'interroger les électeurs sur une question cruciale au cœur de l'Hiver du Mécontentement : la relation aux syndicats et la gestion des conflits sociaux. Là aussi, on constate une nette variation. Ainsi, les sondages de l'institut MORI offrent le même contraste sur la vision des électeurs quant au parti le plus apte à régler les problèmes du pays⁶⁵. En avril 1978, 45% des personnes sondées estiment que les travaillistes sont les plus à-même de gérer les relations avec les syndicats, contre 24% pour les conservateurs. En janvier 1979, la tendance s'inverse totalement : 39% en faveur des Tories et 26% pour Labour, un écart qui se maintient jusqu'en avril. En revanche, deux semaines avant les élections, le parti travailliste reprend la tête avec 44% des personnes interrogées estimant que ce dernier est le parti le plus capable de s'entendre avec les syndicats, les conservateurs tombant à 35%. Cette fluctuation de l'électorat est expliquée par Patrick Dunleavy de la manière suivante :

Voters' dissatisfaction with a worsening background of British economic performance, better levels of education, and more extensive and sophisticated mass-media coverage of politics, are all cited as possible factors explaining this change. Voters now make up their own minds, rather than relying on cues from family, workmates or neighbours, and their views on issues are decreasingly structured by adherence to a 'party line'. (Drucker et al., 55)

La volatilité de l'électorat peut donc s'expliquer par un changement de la population qui, mieux éduquée et mieux informée, se détache des schémas traditionnels de loyauté envers un parti pour une approche plus critique fondée sur des critères rationnels d'efficacité des politiques engagées ou proposées. Cependant, pour Heath et al., cette analyse cache une réalité bien plus complexe qu'il n'y paraît car la volatilité, au-delà d'un outil statistique, dépend du contexte

⁶⁴ Sauf mention contraire, tous les pourcentages issus de sondages d'opinion sont extraits de D. Butler et G. Butler, *British Political Facts* (Gallup Opinion Polls, pp.306-307).

⁶⁵ L'affirmation exacte des sondages était la suivante : « I am going to read out a list of problems facing Britain today. I would like you to tell me whether you think the Conservative party, the Labour party or the Liberal Democrats has the best policies on each problem. » Source de l'ensemble des chiffres : « Attitudes to Trade Unions 1975-2014 ». IPSOS MORI. <https://www.ipsos.com/ipsos-mori/en-uk/attitudes-trade-unions-1975-2014>.

politique du moment et de la capacité des partis politiques à exploiter les inquiétudes de la population. L'importance du placement idéologique des partis et la manière dont ils sont perçus par l'électorat deviennent alors des éléments cruciaux de ce phénomène.

En effet, si l'on regarde le lien des électeurs avec un parti en particulier, les chiffres varient grandement suivant le critère d'attachement retenu. En 1964, 48% des électeurs déclarent avoir un lien très fort à l'un ou l'autre des partis, mais ce chiffre tombe à 25% en 1979. Cependant, dans le cadre d'un attachement relativement fort à un parti (« fairly strong »), on remarque la tendance inverse : pour les mêmes années, on passe de 40% à 53% (Heath et al, 13). Il y a bien une baisse du sentiment partisan mais, comme le notent Heath et al. : « [p]artisanship has continued to decline, but there is no sign of any change in the timing of voters' decisions, and little sign of change in whether voters seriously considered voting for a different party » (15). Cette baisse de la fidélité absolue ne signifie donc pas pour autant voter pour un autre parti. De même, si l'on étudie la volatilité nette et la volatilité globale⁶⁶, les écarts perturbent grandement les conclusions obtenues. Ainsi, pour la période entre 1970 et février 1974, la volatilité nette se monte à 13.3%. Entre octobre 1974 et mai 1979, celle-ci est de 8.2% (Heath et al., 17). Les deux chiffres sont impressionnants et représentent une augmentation énorme par rapport aux élections précédentes (3% de volatilité nette en moyenne). Néanmoins, la volatilité globale ne fait pas apparaître le même contraste : 49% pour la période 1966-1970, 51% pour 1970-février 1974 et 49% pour octobre 1970-1979 sur l'ensemble de l'électorat. Le chiffre reste extrêmement stable dans la décennie suivante. Ainsi, l'élection de 1979, tout comme celles de 1974, démontre une grande volatilité nette mais, étudiée sur une période beaucoup plus grande, l'électorat ne semble pas si volatil que cela. Cette différence entre la volatilité nette et globale s'explique notamment par l'importance de la présence des libéraux aux élections : plus le parti libéral présente de candidats au niveau national, plus la volatilité augmente de manière drastique et vice versa (Heath et al, 25). Ceci explique donc en partie la très grande volatilité qui caractérise les élections de février 1974 ou mai 1979. Cependant, prise sur une période plus large, la volatilité révèle en fait des attitudes électorales plutôt stables (Heath et al., 45). L'identification forte à l'un ou l'autre des partis a bel est bien baissé mais cela n'est pas en lien avec l'augmentation de la volatilité globale (Heath et al, 21). Il semble donc que ce soit bien un contexte politique particulier qui provoque l'indécision de l'électorat et sa volatilité.

⁶⁶ Heath et al. définissent les deux termes de la manière suivante : « Net volatility refers to the change in the distribution of the vote between two elections [...] Overall volatility, on the other hand, refers to the total amount of vote-switching that has taken place » (16).

Dunleavy précise l'influence du contexte politique par les termes suivants : « the asymmetrical ability of the major parties to exploit issues » (45). Autrement dit, la manière dont les partis politiques définissent le contexte social et économique influence grandement l'électorat et, par ricochet, la volatilité, qui n'est plus alors un simple phénomène statistique – elle requiert d'être analysée dans une période donnée. Ainsi, la différence perçue entre les deux partis vient-elle influencer la volatilité de l'électorat : plus les partis sont vus comme différents, plus la volatilité est grande et plus un parti adopte un changement idéologique radical, plus la volatilité augmente (Heath et al., 45). Comment peut-on mettre en lien les analyses de Heath et al avec le *thatchérisme* ? Nous allons maintenant nous intéresser à la manière dont les électeurs percevaient le parti conservateur durant les années d'opposition afin de comprendre la volatilité forte qui caractérise l'élection de 1979. En s'appuyant sur les sondages, il apparaît alors que le parti conservateur bénéficie moins d'un appui idéologique de la part de l'électorat que d'une volonté de changement, notamment de gouvernement. Lorsque Margaret Thatcher analyse la victoire de son parti, elle écrit les mots suivants :

The Tory Party [...] had used its period in Opposition to elaborate a new approach to reviving the British economy and nation. Not only had we worked out a full program for government; we had also taken apprenticeships in advertising and learnt how to put a complex and sophisticated case in direct and simple language. We had, finally, been arguing that case for the best part of four years, so our agenda would, with luck, strike people as familiar common sense rather than as a wild radical project. (Thatcher 2001, 4)

Pour Thatcher, il n'y a donc aucun doute : le public a répondu à la rhétorique déroulée par le parti durant les années d'opposition car cette dernière était basée sur un bon sens évident (les termes étaient d'ailleurs présents dans le manifeste) et représentait la solution aux problèmes de la nation. Il semble toutefois que plusieurs points d'achoppement viennent contredire cette vision des événements. Ainsi, les sondages mentionnés précédemment montrent qu'il n'est pas certain que le public et les électeurs aient considéré les conservateurs comme détenteurs des solutions aux maux du pays. Tout du moins, les problèmes identifiés par les tories n'étaient pas nécessairement en accord avec la vision de la population. Par exemple, lorsque la population est interrogée sur le rôle positif ou négatif des syndicats, ces derniers reçoivent l'approbation de 57% des personnes interrogées en 1978 par l'institut Gallup, 51% en 1979 et 60% en 1980 (Wybrow, 160). Durant l'ensemble des années 1970, ce pourcentage reste stable et remonte même durant la décennie suivante, atteignant le niveau qu'il avait dans les années 50⁶⁷. Quant

⁶⁷ Le chiffre monte à 71% en 1987 !

au parti le plus à même de gérer les conflits avec les syndicats, il est exact que les conservateurs, dès 1979, sont loin devant le parti travailliste (jusqu'à +18% en avril) mais cet écart s'inverse en mai : 39% des sondés font confiance aux conservateurs contre 41% pour les travaillistes⁶⁸.

Un autre indicateur vient également perturber l'analyse de Margaret Thatcher : l'état de l'économie et la manière dont les Britanniques envisagent le futur de cette dernière. Tout au long de l'année 1978, l'institut MORI enregistre un grand pessimisme quant à l'avenir du pays. En avril, 41% des Britanniques estiment que la situation va s'améliorer mais, à mesure que les mois avancent, ce chiffre tombe à 19% en novembre. En mars 1979 (soit deux mois avant l'élection), 23% des personnes interrogées estiment que l'économie va s'améliorer. Ce chiffre continuera de descendre pour atteindre 13% à la fin de l'année ! Toujours en mars, 43% se déclarent pessimistes pour l'avenir du pays, opinion partagée par 71% des sondés en novembre⁶⁹. Fin 1979, l'institut Gallup trouve une tendance similaire : 16% des Britanniques envisagent un avenir meilleur pour l'économie ; 66% d'entre eux voient la situation empirer. L'inflation, si chère à la rhétorique thatchérienne, vient également perturber une analyse trop manichéenne des événements. En effet, sous la pression du Fonds monétaire international en 1976, le gouvernement Callaghan se voit contraint d'adopter des politiques monétaristes s'il espère obtenir un prêt du FMI afin de sauver la livre sterling en plein effondrement sur les marchés mondiaux (Gamble a, 194). Ce virage monétariste opéré par les travaillistes sous la pression rencontre une adhésion publique extrêmement limitée : en 1977, un sondage Gallup montre que seuls 38% des Britanniques approuvent le budget de Denis Healey et 54% le trouvent injuste. Lorsque le chancelier de l'Échiquier, en mars 1978, revient à une politique budgétaire plus traditionnelle et ancrée dans une vision économique perçue comme plus keynésienne (Evans, 13), l'opinion publique suit : il reçoit l'approbation de 57% des personnes interrogées et 68% de la population juge le nouveau budget juste (Wybrow, 159), des chiffres qui resteront inégalés par les gouvernements Thatcher même au plus fort de leur popularité. Ainsi, si l'inflation fait bien partie des problèmes identifiés par la population, les conservateurs et le thatchérisme ne sont pas forcément reconnus comme seuls détenteurs de la clef du problème et le public semble attaché aux anciennes méthodes de gestion de l'économie (politique des salaires et contrôle des prix). La population ne semble en effet pas adhérer au projet économique thatchérien si l'on s'en tient au volet purement monétariste que le

⁶⁸ « Best Party on Key Issues: Trade Unions/ Strikes/ Industrial Relations ». IPSOS MORI. <https://www.ipsos.com/ipsos-mori/en-uk/best-party-key-issues-trade-unionsstrikesindustrial-relations>.

⁶⁹ « Economic Optimism Index: State of the Economy (1978-1997) ». IPSOS MORI. <https://www.ipsos.com/ipsos-mori/en-uk/economic-optimism-index-eoi-state-economy-1978-1997>.

gouvernement travailliste a lui-même été forcé d'appliquer⁷⁰. Cependant, il existe deux domaines où les conservateurs sont systématiquement devant les travaillistes : le respect et le maintien de l'ordre et la question du chômage. Dans le premier, d'octobre 1977 à mai 1979, les Tories sont constamment perçus comme les plus aptes à régler les problèmes de violence qui règnent dans le pays (ex : pour la période du 4 au 5 mai 1979, 58% des sondés pensent que les conservateurs ont la meilleure politique dans ce domaine contre 19% pour les travaillistes⁷¹). Concernant la question du chômage, la tendance est la même et culminera à +8% en faveur des conservateurs en mai 1979⁷². Cette dernière opinion ne s'inversera d'ailleurs que dans les années 80.

Que peut-on conclure de toutes ces données ? La volatilité observée fin des années 1970 se fait donc numériquement en faveur du parti conservateur, qui bénéficie d'un contexte politique et social de crise, d'un affaiblissement du parti libéral et d'une transformation de l'électorat qui se montre plus réactif et moins enclin à voter par simple allégeance à un parti. La volatilité de l'opinion apparaît donc claire et semble en partie liée au contexte politique : le parti travailliste perd en fluidité idéologique au cours des années 1976-1979, ce qui bénéficie aux conservateurs qui peuvent ainsi se poser en véritable alternative au gouvernement. L'alliance avec les libéraux (le Lib-Lab Pact) provoque en partie ce déficit de fluidité, avec une conséquence nette en termes de perte de voix pour les deux partis (Dunleavy, 36). Comme nous l'avons vu, les événements de l'Hiver du Mécontentement entraînent de grandes fluctuations au niveau de l'opinion publique mais ces dernières se stabilisent en mai 1979 où conservateurs et travaillistes sont au coude à coude dans les sondages. Si les événements de l'hiver 1979 ont pu jouer en défaveur du gouvernement, les sondages ne font plus apparaître d'insatisfaction particulière durant la campagne. Heath et al. notent que le couple insatisfaction contre un gouvernement et volatilité ne vont pas de pair : un électeur mécontent ne vote pas forcément contre le parti au pouvoir ni pour l'opposition si celle-ci n'est pas perçue comme meilleure (21). Le choix effectué par les électeurs a donc été réel mais les sondages ne démontrent pas une victoire idéologique claire, contrairement à ce que Margaret Thatcher prétend. Butler et Kavanagh analysent ainsi la victoire de 1979 : « [m]any voters were willing to gamble in order to bring about change »

⁷⁰ Ce problème sera développé dans la partie suivante où nous analyserons la stratégie mise en place par le parti conservateur pour éduquer la population et la rendre sensible aux arguments que le thatchérisme avance comme étant la solution aux problèmes du pays.

⁷¹ « Best Party on Key Issues: Crime/Law and Order ». IPSOS MORI. <https://www.ipsos.com/ipsos-mori/en-uk/best-party-key-issues-crimelaw-order>.

⁷² « Best Party on Key Issues: Unemployment ». IPSOS MORI. <https://www.ipsos.com/ipsos-mori/en-uk/best-party-key-issues-unemployment>.

(Butler et Kavanagh 1980, 342). Ceci peut effectivement expliquer la volatilité qui caractérise l'élection de 1979 : les conservateurs et le thatchérisme, portés par une crise des représentations politiques, sont perçus comme une nouveauté que les électeurs, déstabilisés par le contexte économique et politique, sont prêts à essayer. Néanmoins, cette volatilité n'est pas uniquement le produit de l'influence du politique sur la société car, comme montré dans la partie précédente, le swing en faveur du parti conservateur se concentre principalement sur deux catégories socioprofessionnelles : les travailleurs qualifiés et non qualifiés. Il convient donc maintenant d'analyser ce dernier facteur afin de comprendre les transformations de la société britannique qui ont lieu et leur lien avec la crise de la représentation politique.

c) Le désalignement de classe

Il existe une résonance particulière entre le phénomène de désalignement de classe et le thatchérisme qui érige la classe moyenne en parangon de la britannicité. Il convient tout d'abord de définir précisément le concept de désalignement avant de discuter son étendue et analyser l'écho qu'il trouve au sein de la rhétorique thatchérienne. Gilles Leydier explique ainsi que le désalignement se définit par un relâchement de « la relation entre l'appartenance – ou plutôt l'identification – à une classe sociale – « ouvrière » ou « moyenne » – et le comportement électoral – vote travailliste ou vote conservateur » (Leydier, 8). Autrement dit, les politologues ont identifié un lien entre classe sociale et vote mais, dans les années 1960, cette connexion tend à se distendre et provoque la remise en cause du bipartisme qui caractérise jusque-là la vie politique britannique (Dunleavy, 30). Cependant, un problème se pose immédiatement dès lors que l'on invoque le concept de classes sociales : comment les définir ? Comme le remarque Patrick Dunleavy : « [t]he concept of 'class' is notoriously controversial, and means many different things to different people, both in everyday language and within social science » (31). Ainsi, ce modèle de vote par classe, qui sous-tend l'analyse du désalignement est remis en cause par de nombreux spécialistes qui critiquent sa rigidité théorique et son manque de représentation efficace de la réalité (Leydier, 9). Les questions subjectives et objectives attachées à la définition des classes sociales sont au cœur de l'analyse du concept de désalignement et semblent se cristalliser naturellement dans les années 1970, marquées par une instabilité économique, sociale (chômage, évolution démographique de la population, développement de la classe moyenne) et politique (cinq élections en dix ans). Bien que le désalignement soit un phénomène extrêmement complexe, nous allons présenter ses principales caractéristiques et montrer qu'il ne s'agit pas simplement d'une opposition de classes mais d'une division plus

profonde entre les électeurs ayant accès à la consommation privée et ceux dépendants du secteur public. A partir de ce constat, il devient alors possible d'établir un lien entre désalignement de classe et le discours thatcherien qui s'en nourrit et le transforme à son avantage.

Patrick Dunleavy écrit la remarque suivante à propos de l'élection de 1979 : « by 1979 [...] tossing a coin was almost as useful as knowing whether someone was middle or working class in guessing how they would vote » (33). Pour l'auteur, le lien entre classe sociale et vote est donc totalement aléatoire lorsqu'il s'agit d'étudier la victoire des conservateurs en 1979. Savoir qui appartient à quelle classe et pour quel parti ces personnes ont voté relève d'une gageure qui n'a aucun intérêt scientifique. Heath et al. rejoignent cette analyse et expliquent : « [t]he image of a unified, cohesive and solidary working class was an inaccurate representation even in the 1960s (just as an image of traditional voters voting purely out of party loyalty was inaccurate) » (64). Ainsi, le désalignement de classe expliqué en fonction d'un déterminisme figé dans une appartenance à une catégorie sociale fixe ne semble pas convaincre ces auteurs car le critère principal de classement reste le métier exercé. Comme l'explique Dunleavy, le problème est bien de savoir si la place d'un individu dans la société peut être trouvée en plaçant simplement sa profession sur une échelle de classement basée sur le prestige (51). Le degré de subjectivité que cela implique gêne automatiquement toute analyse qui cherche à comprendre le comportement de ces classes sociales. D'autant que chacun est libre de se reconnaître dans telle ou telle classe sociale, ce qui perturbe encore l'idée que la classe influence le vote : si un médecin se déclare appartenir à la classe ouvrière alors qu'il est officiellement classé dans la classe moyenne supérieure, comment expliquer son vote ? On constate d'ailleurs de grands écarts lorsque les personnes sont interrogées sur ce qu'elles imaginent être leur classe sociale. Ainsi, en 1979, 35% des salariés estimaient appartenir à la classe ouvrière contre 60% à la classe moyenne (Heath et al., 75). Si la classe détermine le vote, plus d'un tiers des salariés voteront à l'inverse du reste de leur classe.

Hormis ces problèmes de classement, le désalignement de classe rencontre également un problème lorsqu'il est confronté à l'évolution de la société britannique. Nous avons vu que la loyauté envers les partis décline tout au long des années 1960 mais ce phénomène est corrélé à une évolution démographique de la population que Patrick Dunleavy résume ainsi :

In the period up to the early 1970s a large number of children from manual worker families moved into lower middle-class jobs, and a substantial proportion penetrated even further into the professional and managerial categories. (49)

En d'autres termes, la société britannique est caractérisée par une mobilité sociale forte qui brouille un peu plus le sentiment d'appartenance à telle ou telle classe sociale. Cette mobilité sociale provoque de fait une mixité sociale plus importante à l'intérieur des familles, ce qui influe à nouveau sur le désalignement et perturbe la loyauté pour tel ou tel parti jusqu'alors héritée en partie par tradition familiale (Dunleavy, 43 et 49). Autre conséquence directe : les jeunes sont également plus mobiles géographiquement et s'installent dans des régions différentes socialement de leurs parents. Comme l'expliquent Heath et al. : « there are now more mobile people in the electorate, and hence the intergenerational transmission of political allegiance has declined » (44). Les pséphologues Johnston et al notent que ce facteur de mobilité entraîne, dans de nombreux cas, un conflit entre les valeurs politiques reçues durant l'enfance et celles ayant cours dans le nouvel endroit de résidence : la perception d'un parti change automatiquement en fonction des priorités locales identifiées (92). Deux facteurs importants sont à retenir de ces analyses : premièrement, les classes sociales se fragmentent avec pour conséquence la création, à l'intérieur de la classe ouvrière, d'un groupe de travailleurs manuels qualifiés au niveau de vie plus aisé et vivant (ou s'installant) principalement dans le sud (Heath et al., 63). Deuxièmement, ce phénomène de fragmentation concerne également la classe moyenne avec l'apparition d'un groupe de travailleurs issu du secteur public et de jeunes employés au niveau d'éducation élevé dont les valeurs et les priorités politiques se démarquent fortement de la classe moyenne traditionnelle (Heath et al., 63). Tous ces éléments font conclure à Heath et al la chose suivante : « while the classes had indeed changed in size, there was little evidence that they had changed in sociological character – in their social cohesion or ideological distinctiveness » (63). En d'autres termes, l'étude des transformations qui s'installent au niveau de la structure des classes ne permettent pas d'obtenir, à elles seules, un éclaircissement satisfaisant sur les changements de loyauté qui apparaissent dans les choix politiques des électeurs. Afin de pallier cette absence de réponse, les spécialistes se tournent vers un autre outil d'analyse qui entre directement en résonance avec la rhétorique thatchérienne : les clivages internes qui parcourent les différentes classes.

Ainsi, Pour Patrick Dunleavy, le clivage principal qui explique le désalignement des électeurs est sectoriel et non social : le secteur privé face au secteur public (52). L'auteur explique la chose suivante :

In employment terms, which sector you work for has a major impact upon whether or not you are likely to join a trade union - the public sector now has far and away the highest unionisation rates in Britain, among non-manual employees as much as manual workers.

Une polarisation s'installe entre travailleurs syndiqués et non syndiqués qui se retrouve au niveau du vote. On observe ainsi que le swing en faveur des travaillistes chez les ouvriers (qualifiés et non qualifiés) s'opère clairement dans le secteur privé : +40% en 1979. Dans le secteur public et pour la même catégorie socioprofessionnelle, les conservateurs perdent des voix : -29% (Dunleavy, 54). Il y a eu sans aucun doute un effet de la rhétorique thatchérienne en matière de contrôle des syndicats et de réduction du secteur public, notamment suite à l'hiver 1979 où le secteur public est fustigé par les conservateurs comme le bastion du syndicalisme socialiste tenu pour responsable des maux de la société. Mais le désalignement est également influencé par un autre clivage lié au précédent : la consommation privée ou publique. Heath et al. expliquent ainsi la différence entre les deux et le lien avec le vote des individus :

The Labour party is seen as the party of collective or state provision, and attracts the votes of people dependent on state provision, while the Conservatives attract the votes of people who have access to private provision. (103)

Cette division entre consommation privée et publique concerne deux secteurs principaux : le logement et le transport. Si le dernier passe relativement inaperçu dans l'élection de 1979 (les transports ne sont mentionnés que très brièvement dans le manifeste de 1979), le logement fait partie intégrante de la rhétorique thatchérienne durant toutes les années d'opposition et de pouvoir. Le clivage au niveau du logement n'est pas nouveau mais il a une influence claire sur le vote des électeurs (Heath et al., 106-107), d'autant que le secteur connaît une évolution considérable : en 1953, 32% des Britanniques possèdent leur propre logement contre 43% en 1961 et 57.2% en 1981. La tendance est la même dans le logement social : 18% des Britanniques résident dans un logement social en 1953, 23% en 1961 et 31.7% en 1981⁷³. Un clivage net apparaît donc entre les individus ayant accès au logement privé et ceux dépendant des autorités locales pour se loger, plus touchés par le chômage et donc moins réceptifs à un discours de réduction de l'intervention de l'État. Ce clivage se retrouve dans la répartition des votes : 21% des locataires de logement social ont voté pour le parti conservateur en 1979 contre 70% pour le parti travailliste. Au niveau des propriétaires, l'inverse se produit : 59% votent conservateur et 29% travailliste. Enfin, on observe une tendance à l'augmentation de la part du vote conservateur auprès des électeurs ayant eu la possibilité d'acheter leur logement social (36% en 1979 et 42% en 1983) mais celle-ci est de courte durée car le chiffre redescend à 35% en 1987. La rhétorique thatchérienne en matière de logement a donc su trouver un écho favorable auprès d'une partie de la population mais il n'est pas certain que les électeurs

⁷³ Source : Ministry of Housing , Communities and Local Government : <http://www.communities.gov.uk/documents/housing/xls/141491.xls>

directement concernés par l'achat de leur logement social aient été les premiers influencés par les propositions du manifeste de 1979⁷⁴.

En conclusion, Dunleavy et Heath et al. analysent le désalignement de classe comme un phénomène mouvant et assez imprévisible qui, dès la fin des années de 1960, ne se définit plus par l'attachement partisan déterminé par l'appartenance à une classe sociale mais par un clivage interne aux classes sociales qui oppose secteur privé et secteur public. C'est ce qui permet au thatchérisme de venir jouer de cette rupture en déployant une rhétorique qui exacerbe les divisions entre les secteurs privé et public. Pour les auteurs cités, le swing observé en 1979 trouve davantage son origine dans la politique que le social, ce qui tend à confirmer les propos de Margaret Thatcher sur la victoire idéologique du parti conservateur. Cependant, il semble qu'une nuance puisse être apportée à cette conclusion : si la loyauté forte envers un parti diminue, elle ne disparaît pas totalement et, même si l'on admet que la définition des classes sociales pose problème, le parti travailliste reste le parti de la classe ouvrière et des travailleurs syndiqués qui ne sont que 34% à voter en faveur des conservateurs en 1979 (Drucker et al., 36). Le problème du désalignement est extrêmement complexe et s'inscrit dans une décennie marquée par une forte instabilité économique et social et une alternance politique déstabilisante pour l'électorat (cinq gouvernements se succèdent en moins de 10 ans). Comme l'explique Gilles Leydier, cette impermanence du politique, du social et de l'économique rend l'électorat plus méfiant à l'égard des élites politiques et « motiv[e] aussi sa plus grande disponibilité pour des solutions alternatives » (11). L'idéologie thatchérienne a ainsi pu capter un électorat en demande de changement mais le désalignement ne montre pas une adhérence idéologique prononcée au projet. Le scepticisme de l'électorat (Leydier, 11) reste de mise. Face à cette situation, le thatchérisme va alors mettre en place une stratégie centrée autour d'un discours populiste qui va encore un peu plus diviser l'opinion public et jouer sur le désalignement. Nous allons maintenant analyser ce discours pour en comprendre les effets.

⁷⁴ Nous pouvons peut-être avancer une explication à cela : la qualité médiocre des logements sociaux construits durant les années 1960 a pu grandement freiner la population quant à son désir de posséder un logement insalubre et mal construit (voir notamment le chapitre *The Green Death* du livre *State of Emergency* de Dominic Sandbrook qui détaille les conditions de vie dans ces logements sociaux).

C) POPULISME ET THATCHERISME

L'élection de 1979, par le désalignement d'une partie de la classe ouvrière en faveur des conservateurs, provoque une sérieuse remise en question de la gauche britannique. Si les thatchériens, comme nous l'avons vu, définissent la victoire aux élections générales comme une adhésion à leur projet, il est difficile d'accepter cette explication pour une grande partie de la gauche qui base sa vision sur la lutte des classes. En effet, si la classe ouvrière se scinde en deux et qu'une partie de cette dernière, sous l'effet de l'affluence, intègre la classe moyenne, comment continuer la lutte ? La question est vitale pour la gauche si elle veut poursuivre son existence idéologique. Nous allons maintenant étudier l'analyse de l'élection que dresse la gauche néo-marxiste car celle-ci aura un impact retentissant sur l'historiographie thatchérienne et influencera la manière dont de nombreux spécialistes vont analyser le thatchérisme durant les années de pouvoir et au-delà. En ce sens, l'article de Stuart Hall intitulé *The Great Moving Right Show* publié en 1979 nous servira de base pour comprendre la crise idéologique qui traverse le parti travailliste. Nous le verrons, en qualifiant le thatchérisme de « authoritarian populism », Hall entre en résonance directe avec les théories de Patrick Dunleavy et Anthony Heath sur le rôle primordial de la politique dans le désalignement (voir partie précédente). La discussion ouverte par Hall nous amènera à considérer la notion de populisme et à tenter de comprendre comment celle-ci s'articule dans le discours thatchérien des années d'opposition et son lien très étroit avec la radicalisation du discours anti-immigration qui apparaît de manière opportuniste dès 1978.

a) Populisme et hégémonie

Dans ses mémoires, Jim Prior écrit :

[T]he mood of the country had changed during the 1970s and it was ready for a more radical move to the right than in 1970. [...] Margaret had caught the new mood; she was more in tune with the people than I was. (112)

Par cette remarque, Prior cherche à souligner le fait que la rhétorique développée par le parti conservateur durant les années d'opposition et les électeurs sont au diapason. Comme le note Marc Lenormand, à partir de 1979, le parti travailliste semble lui aussi adhérer à ce constat et ne cherche pas forcément à redéfinir ses propres politiques, bien au contraire : la stratégie électorale repose sur la constance idéologique (pas de refonte des arguments) et la certitude que les politiques thatchériennes amèneront le pays au désastre, ce qui permettra aux travaillistes de reprendre les rênes du pays une fois que le thatchérisme se sera effondré (3). Cependant, une

partie des penseurs de gauche n'adhère pas totalement à cette vision. Il devient urgent de faire sens du thatchérisme pour comprendre l'élection de 1979, que le parti interprète comme un échec de la gauche plutôt qu'un succès de la droite (Lenormand, 2). On voit ainsi que la division de la classe ouvrière observée dans la partie précédente – son désalignement – entraîne la déstabilisation du parti travailliste qui se retrouve plongé dans une crise identitaire qui l'amène à questionner ses propres représentations de la société et de la lutte des classes.

Publié en janvier 1979 dans la revue *Marxism Today*, l'article *The Great Moving Right Show* de Stuart Hall, par l'interprétation du « thatchérisme⁷⁵ » et des erreurs de la gauche que l'auteur propose, va alors devenir une source d'inspiration. Hall reproche notamment aux travaillistes d'avoir focalisé leur attention sur la crise économique pour expliquer la montée en puissance du thatchérisme sans prendre en compte la conjoncture politique et sociale qui entoure la naissance du mouvement dans les années 1970. Cette erreur conduit à une interprétation erronée de la montée en puissance de ce que Hall nomme : « authoritarian populism » (15), c'est-à-dire une forme particulière de l'État capitaliste qui reprend les principes du fascisme (autorité, contrôle, État fort, rejet de l'immigration) mais s'appuie sur le consentement populaire (les élections) pour justifier sa forme démocratique (Hall, 15). S'éloignant ainsi de l'interprétation purement économique, Hall va alors utiliser le concept d'hégémonie tel que développé par le penseur marxiste italien Antonio Gramsci, pour démontrer comment le thatchérisme cherche à constituer un groupe dominant qui dépasse les clivages de classes dans le but de détruire le socialisme. Avant de procéder plus loin avec l'analyse de Hall, il est nécessaire de définir ce que Gramsci appelle l'hégémonie. La citation suivante permet de comprendre le concept (bien que très longue, il nous a semblé nécessaire de l'inclure dans sa totalité) :

Aucune action de masse n'est possible si la masse elle-même n'est pas convaincue des objectifs à atteindre et des méthodes à appliquer ; le prolétariat, pour être capable de gouverner en tant que classe, doit se dépouiller de tout résidu corporatif, de tout préjugé et de toute scorie syndicaliste. Qu'est-ce que cela implique ? Cela implique qu'il ne suffit pas que soient surmontées les divergences qui existent entre les différentes professions et que, pour gagner la confiance et l'accord des paysans et de certaines catégories paraproletariennes urbaines, il est indispensable de surmonter plusieurs préjugés et de vaincre certains égoïsmes qui peuvent subsister (et qui, en effet, subsistent) dans la classe ouvrière en tant que classe, même lorsque les particularismes de métiers ont disparu. Non seulement il faut que les métallurgistes, les menuisiers, les ouvriers du bâtiment, pensent en tant que prolétaires, et non plus simplement en tant que métallos, menuisiers, ouvriers du bâtiment, etc., mais encore il faut qu'ils fassent un pas de plus,

⁷⁵ La paternité du terme est souvent attribuée à Hall mais Richard Vinen conteste ce fait et démontre que l'expression était couramment employée dans la presse et par Margaret Thatcher elle-même dès 1975 (Vinen, emplacement 127). Le détail a son importance comme nous le verrons plus tard dans cette partie.

il faut qu'ils pensent en ouvriers, en membres d'une classe qui tend à prendre la direction des paysans et des intellectuels, d'une classe qui ne peut vaincre et ne peut construire le socialisme que si elle est aidée et suivie par la grande majorité de ces deux couches sociales. Si l'on n'obtient pas cela, le prolétariat ne deviendra pas la classe dirigeante et ces couches sociales qui, en Italie, représentent la majorité de la population, en restant sous la coupe de la bourgeoisie, donneront à l'État la possibilité de résister à l'élan prolétarien et de le briser⁷⁶.

On le voit, Gramsci n'utilise pas le terme d'hégémonie dans le sens grec original de « chef » ou dans sa définition commune de domination d'un groupe sur l'autre. Il se démarque également de la définition de certains penseurs marxistes russes qui défendaient l'idée que, pour renverser la bourgeoisie, la classe ouvrière russe devait former une alliance avec la classe paysanne dans laquelle la première garderait l'ascendant sur la seconde (Hoare et Sperber, 118). Comme le notent les politologues George Hoare et Nathan Sperber : « Gramsci's use of hegemony stresses the cultural, moral and cognitive aspects of [...] leadership » (119). Ainsi, l'hégémonie de Gramsci ne s'applique pas uniquement à la classe ouvrière mais peut expliquer toute forme d'action politique entreprise par un groupe social sur les autres et ce à tout moment de l'histoire. De même, si l'hégémonie était vue par certains penseurs russes, notamment Lénine, comme l'un des moyens de la révolution, elle en devient une fin chez Gramsci (Hoare et Sperber, 118).

Stuart Hall base ainsi son analyse de la situation du pays en 1979 sur le concept d'hégémonie de Gramsci et explique comment le Thatcherisme est parvenu à réinterpréter la situation économique et sociale du pays à son avantage. Si les thèmes chers à ce que Hall nomme « the radical Right » ont été développés bien avant cette dernière (Hall, 16), celle-ci se retrouve engagée dans une bataille pour l'hégémonie qui vise la destruction pure et simple de la démocratie sociale. Hall poursuit : « [i]n doing so, it nevertheless takes the elements which are already constructed into place, dismantles them, reconstitutes them into a new logic, and articulates the space in a new way, polarizing it to the Right » (16). La citation pourrait laisser penser que Hall voit cette polarisation comme une simple manipulation de la population mais le problème est plus complexe que cela. Si le processus est réinterprétatif, il est néanmoins basé sur « real and lived experiences » (20) et c'est ce qui fait sa force. Pour analyser ce qu'il se passe en janvier 1979, Hall ne parle plus de Droite radicale mais bien de Thatcherisme, ce qui indique que le mouvement, pour l'auteur, a bien achevé son statut d'idéologie et que la bataille pour l'hégémonie a tourné en sa faveur. Il ne s'agit plus, pour Hall, d'une partie indéterminée

⁷⁶ Gramsci, Antonio. *Ecrits Politiques (1923-1926)*, Tome 3. 1974. Éditions Gallimard.

de la droite, si radicale soit-elle, mais d'un mouvement idéologique à part entière en passe de prendre le pouvoir par un processus hégémonique basé sur la redéfinition de la structure même de la société. Comment, pour Hall, le thatchérisme a-t-il pu réussir ce tour de force ?

L'explication se trouve dans les éléments redéfinis par le thatchérisme. Pour atteindre l'électorat de la classe ouvrière, ce dernier va ainsi réinterpréter le concept de la lutte des classes (Hall, 17) en opposant, non pas le prolétariat à la bourgeoisie, mais une partie de la population contre une autre : les collectivistes contre les anti-collectivistes (Hall, 17). Cette opposition se focalise sur le rôle de l'État dans la régulation de l'économie qui permet au thatchérisme de dénoncer la relation conflictuelle suivante : État interventionniste qui étouffe les libertés vs le peuple (Hall, 18). Diaboliser le premier permet au thatchérisme de se retrouver automatiquement du côté du peuple : « [t]hus in any polarization along this fissure, Labour is undividedly "with" the state and the power bloc—and Mrs. Thatcher is, undividedly, out there "with the people" » (Hall, 18). On le voit, pour Hall, l'hégémonie atteinte par le thatchérisme ne repose pas sur la lutte des classes telle que définie par le marxisme, mais sur la division qui existe au sein de la classe ouvrière, que le thatchérisme se propose de résoudre à l'aide d'éléments issus d'idéologies traditionnelles qu'il prétend représenter (Hall, 17). On remarque les similitudes entre l'analyse de Hall et celle de Dunleavy et Heath relative au clivage privé/public qui parcourt la classe ouvrière. Hall poursuit sa démonstration en expliquant que les valeurs défendues par le thatchérisme se cristallisent dans les thèmes de l'immigration et du retour à l'ordre. Ces deux éléments sortent de la logique purement économique pour s'inscrire dans ce que Hall nomme : « the experiences of crime and theft » (19). Pour Hall, « the law and order crusade » (19) se dote alors d'un « rational and material core » (20) qui fait entrer cette croisade en résonance étroite avec la rhétorique défendue par le *National Front* (20). En conclusion, Hall écrit :

What makes these representations popular is that they have a purchase on practice, they shape it, they are written into its materiality. What constitutes them as a danger is that they change the nature of the terrain itself on which struggles of different kinds are taking place; and they have pertinent effects on these struggles.

L'analyse de l'hégémonie culturelle de Hall ainsi décrite trouvera un écho favorable dans les études sur le thatchérisme. En effet, de nombreux éléments (notamment le concept de « authoritarian populism ») seront repris par des auteurs néo-marxistes comme Andrew Gamble ou Bob Jessop qui proposeront leur propre interprétation du phénomène. En 1984, Ce dernier écrit d'ailleurs la chose suivante : « the [Authoritarian Populism] approach tends to homogenize the impact and universalize the appeal of Thatcherism » (38). En d'autres termes, pour Jessop,

l'approche de Hall véhicule l'idée que le message du thatchérisme a été reçu de manière uniforme par la population dans son ensemble, ce qui transforme ainsi l'idéologie en « monolithic monstrosity » (38). Pour Jessop, cette vision devient dangereuse car elle donne une cohérence et une unicité à l'idéologie thatchérienne qui s'en trouve réifiée (42). En 1986, Gamble rejoint cette analyse : « [t]here was no comprehensive Thatcherite project that triumphantly seized hold of the social formation and refashioned all the institutions of state and civil society » (Gamble b, 217). Néanmoins, si ces auteurs discutent le concept d'hégémonie ou l'étendue de l'autoritarisme populiste du thatchérisme, tous s'accordent sur le même bilan : la rhétorique thatchérienne n'a pas eu pour conséquence le désalignement d'une partie de la classe ouvrière uniquement mais également l'implosion du parti travailliste (Gamble b, 183). Ces analyses, qui ont marqué l'historiographie du thatchérisme, font ainsi clairement apparaître la dimension populiste du thatchérisme : au nom du peuple à qui il demande un mandat électoral, le thatchérisme se propose de restaurer l'autorité de l'État et de rendre aux citoyens leur liberté. Nous allons donc maintenant nous intéresser à la notion de populisme et en proposer une définition avant d'étudier sa résonance et sa traduction dans le discours thatchérien pour tenter d'en mesurer l'impact sur les électeurs.

b) Populisme et discours thatchérien

Comme nous venons de le voir, Stuart Hall et les penseurs néo-marxistes tentent de faire sens de la victoire de 1979 en l'étudiant à travers le prisme analytique de l'hégémonie d'Antonio Gramsci. Bien qu'il n'existe pas de consensus sur la nature hégémonique du projet thatchérien au sein de l'historiographie néo-marxiste et que le concept de « authoritarian populism » fasse lui aussi débat, il est un fait accepté par les spécialistes de tous bords que le thatchérisme a bien recours au populisme (Vinen, 4205)⁷⁷. Cependant, le terme pose un véritable problème de définition car il est, comme le note la politologue Margaret Canovan : « exceptionally vague » (3). Lorsque les professeurs de science-politique Mauro Calise et Theodore J. Lowi tentent de le définir dans leur dictionnaire *Hyperpolitics*, ils précisent que le terme est devenu « a catch-all word » (191) et préfèrent le représenter sous forme de schéma plutôt que d'en donner une réelle définition. Ils le connectent ainsi à des concepts aussi variés que l'idéologie, le gouvernement, les individus, la classe sociale, le leadership, les médias, la communauté et la nation. Afin d'étudier le populisme qui caractérise le discours thatchérien, il est toutefois

⁷⁷ Nigel Lawson définit d'ailleurs le thatchérisme de la manière suivante : « The right definition involves a mixture of free markets, financial discipline, firm control over public expenditure, tax cuts, nationalism, 'Victorian values' (of the Samuel Smiles self-help variety), privatization and a dash of populism » (Lawson, 64).

nécessaire d'en retenir une définition (parmi d'autres). Pour cela, nous nous appuyerons sur les travaux de Margaret Canovan qui propose le concept de « Politicians' populism ». Davantage caractérisé par un style qu'un engagement politique réel, ce dernier, pour Canovan, relève de la stratégie : un parti ou un leader décide de se poser en représentant du peuple et prétend parler en son nom. L'apport de Canovan réside dans l'aspect stratégique de cette position :

From the point of view of the academic analyst, one of the most serious weaknesses of populism in all its forms is that the notion of "the people," while providing a fine rallying cry, is singularly lacking in precise meaning [...] What is a weakness from academic point of view, however, can be a political opportunity. It is precisely this combination of vagueness and emotional resonance that makes "the people" such an effective battle cry. (261)

Le « politicians' populism » assume donc le caractère vague de ses propos afin de rallier le plus d'électeurs possibles à sa cause. Pour Canovan, la différence avec les autres formes de populisme réside dans le caractère non-idéologique de son cri de ralliement : l'union du peuple n'est pas la base de l'idéologie du « politicians' populism », elle n'en est qu'un moyen pour arriver à ses fins (263). C'est là que réside la différence principale avec le populisme autoritaire qui met en avant l'union de la nation comme le but principal de son idéologie (Canovan, 292) et, selon l'analyse de Jessop, dans le cas particulier du thatchérisme, réifie l'idéologie de ce dernier en un tout cohérent (voir sous-partie précédente). Ainsi, le « politicians' populism » permet de dépasser les incohérences éventuelles d'une idéologie, d'un mouvement ou d'un parti politique pour se focaliser sur l'intérêt stratégique que représente le recours à la voix du peuple. La distinction est fine mais réelle et démontre la difficulté à prendre en compte toute la polysémie du terme de populisme (et sa subjectivité ?).

Cette dernière difficulté s'applique au thatchérisme. Le caractère populiste qui entoure le discours thatchérien est assez évident si l'on regarde la bataille contre le socialisme que le thatchérisme avance comme nécessaire d'entreprendre pour rendre au peuple sa liberté présentée comme perdue. Par exemple, durant la campagne pour les élections générales, Margaret Thatcher, dans une adresse télévisée à la population britannique, a recours au terme de « people » huit fois et utilise le pronom « we » à quarante-et-une reprises⁷⁸. La position populiste de Thatcher se retrouve dans la phrase suivante : « [t]he changes which we all know in our hearts we have to make are not great leaps into the unknown ». A aucun moment, Margaret Thatcher ne mentionne de classe sociale particulière, ni ne prétend faire de promesses extravagantes pour gagner la confiance de la population. Elle oppose le gouvernement au

⁷⁸ Message to the People of Britain, « Now is the time to choose », 16 April 1979. MTFW 104009.

pouvoir aux Britanniques et demande à ces derniers de choisir entre liberté ou contrôle. Cette position n'apparaît pas uniquement au cours de la campagne car elle a été articulée bien avant, notamment en raison de son intérêt stratégique. Ainsi, dans une note secrète rédigée en février 1978 par Angus Maud, ce dernier adresse au leader du parti les recommandations lexicales que lui-même, Nigel Lawson, Norman Tebbit, David Howell et Rhodes Boyson ont identifiées comme nécessaires pour se situer du côté de ce qu'ils nomment : « the mood of the people » (1)⁷⁹. La stratégie est claire : cerner et exprimer les attentes du peuple dans un lexique précis (« common sense », « choice », « the nation not the State », « lawless Labour », « freedom » etc.) afin de parler aux électeurs et de se poser en représentants de ces derniers (l'image du leader, que nous analyserons dans la partie suivante, devient également stratégique). En somme, il s'agit bien, pour les thatchériens, de présenter le parti travailliste, représentant du socialisme, comme l'ennemi à combattre et de demander au peuple de le suivre dans cette bataille. Ainsi, le thatchérisme n'appelle pas à l'union du peuple sur des bases idéologiques mais stratégiques : se débarrasser de l'ennemi socialiste – l'union de la nation n'est alors pas un but en soi mais un moyen. Cet aspect du populisme thatchérien se retrouve clairement exprimé en janvier 1979, en plein cœur de l'Hiver du Mécontentement, lorsque Margaret Thatcher appelle à l'union de la société. Dans une intervention télévisée, Thatcher déclare : « it is our country, the whole nation, that faces this crisis, not just one party or even one government. This is no time to put party before country⁸⁰. » Le message de Thatcher prend alors une tournure patriotique de sauvegarde de la nation et le leader conservateur pose une question aux accents électoraux et populistes : « what sort of country do you want ? » L'aspect stratégique de la déclaration toute entière est clairement identifiable : occuper l'espace au moment où la crise est la plus forte et profiter des sondages qui sont extrêmement favorables aux conservateurs pour se poser en alternative crédible face à un gouvernement dépeint comme dans l'incapacité de contrôler les syndicats en raison des liens historiques qui existent entre ces derniers et le parti travailliste. A ce moment-là, il est clair que l'union de la nation, présentée comme dépassant les clivages politiques et idéologiques, est mise en avant car le pays est donné pour perdu si le gouvernement, à la merci des syndicats, reste en place. Le positionnement de Thatcher devient celui d'une personne représentant l'union du peuple face une situation qui interroge et met à mal « our sense of common nationhood and even of common humanity » (on notera le recours au pronom possessif « our », qui indique bien le caractère national et trans-partisan de la

⁷⁹ Maud, Angus et al. *Steering Committee: Paper circulated (Maud, Tebbit, Lawson & others on "Themes")*. 16 February 1978. MTFW 109853.

⁸⁰ Conservative Party Political Broadcast, 17 January 1979. MTFW 103926.

déclaration). Ainsi, comme le résume Margaret Canovan, l'intérêt stratégique du « politicians' populism » réside dans l'aspect suivant : « instead of dividing along class or sectional lines, let the whole people unite against the people's enemies. » Le populisme évoqué ici pourrait être qualifié de banal, en ce sens que la plupart des partis politiques cherchent à se poser en représentant du peuple et en défenseur de ses intérêts contre un ennemi commun. Les travaillistes eux-mêmes y auront recours à de nombreuses reprises en vilipendant les conservateurs et en les présentant comme un danger réel pour la nation (le manifeste travailliste de 1979 est clair de ce côté-là). Cependant, le thatchérisme va développer sa propre rhétorique populiste autour du thème de l'immigration, ce qui lui permettra de prendre un avantage certain sur ses concurrents et de diviser un peu plus l'électorat (et la classe politique). Nous allons ainsi maintenant nous intéresser à cet aspect du discours thatchérien en étudiant le lien entre populisme et discours sur l'immigration.

c) Populisme et immigration

Dès 1978, le populisme développé par le thatchérisme prend une forme plus opportuniste à travers la mise au point d'un discours anti-immigration qui radicalise la rhétorique thatchérienne. Camilla Schofield parle clairement de « calcul politique » lorsqu'elle décrit la posture de Thatcher sur ce point car, pour l'historienne, l'objectif se résume à capter les électeurs les plus défavorisés (considérés comme sympathisants travaillistes et censés être les plus en contact avec les populations d'immigrés) et ceux du *National Front* (Schofield, 105). Adopter un discours plus radical sur l'immigration va ainsi permettre au thatchérisme de jouer stratégiquement avec le désalignement de l'électorat et d'en accentuer les effets. Le pari politique est osé car, durant les années 1970, la position du parti conservateur concernant l'immigration se confronte à un problème épineux : l'association avec Enoch Powell et son point de vue anti-immigration qu'il rend responsable des maux du pays. Pour Camilla Schofield, l'immigrant, dans la rhétorique d'Enoch Powell, est représenté de la manière suivante : « a scrounger, an embodiment of all that is wrong with the (undemocratic and authoritarian) state » (99). Stéphane Porion affirme que l'influence de Powell sur le parti conservateur du début des années 1970 a été considérable : non seulement Powell réussit à faire entrer l'immigration (jusqu'alors peu discutée) au cœur des débats durant l'élection législative de 1970 mais la popularité de Powell et l'écho favorable que ses discours rencontrent dans l'électorat poussent Edward Heath à mettre au point la loi sur l'immigration de 1971, censée limiter l'entrée des immigrants dans le pays (Porion, 4). Pour Richard Vinen, un dilemme se

pose alors à Margaret Thatcher durant les années d'opposition : « [a]ssociation with Powell would damage an ambitious Conservative in the eyes of the party leadership; hostility to him could damage them in the eyes of the party's rank and file » (emplacement 819). La question divise clairement le cabinet fantôme (Butler et Kavanagh 1980, 79) mais, en 1976, le document *The Right Approach* adopte une position claire : « [f]irst, there must be an immediate reduction in immigration. Second, there must be a clearly defined limit to the numbers of those to be allowed into this country ». La même année, Willie Whitelaw déclare à la conférence du parti que l'immigration telle que le pays l'a connue depuis la fin de la seconde guerre mondiale doit cesser. En 1978, Whitelaw précise le contour de cette limitation dans un document à l'intention de la direction du parti dans lequel il écrit : « [i]t is my belief that this control and reduction of entry rates will have a beneficial effect in alleviating wide-spread public anxiety⁸¹ » (1).

Capter les angoisses du public devient un enjeu nécessaire pour le parti, ce que Stéphane Porion lie au succès relatif du parti *The National Front* et à sa popularité (8). Le parti frontiste attire en effet un nombre de plus en plus important d'électeurs dont le parti conservateur a tout intérêt à s'emparer (Schofield, 107). Si, en 1970, l'immigration ne représente pas un enjeu électoral majeur (Porion, 2), son importance dans les débats publics grandit durant la décennie (Butler et Kavanagh 1980, 75-76). En 1972, à la suite de la sortie de l'Ouganda du Commonwealth, le président Amin expulse de son territoire 60,000 ressortissants étrangers de nationalité indienne, donc membres du Commonwealth et, de facto, détenteurs d'un passeport britannique (Porion, 6). La question de l'accueil de ces réfugiés divise l'opinion publique : le gouvernement déclare que le Royaume-Uni se doit d'accueillir ces réfugiés mais une frange de la population voit cet afflux d'immigrés avec méfiance et mécontentement (Porion, 6). Le *National Front* en fera alors son cheval de bataille et, tout en s'appuyant sur les positions d'Enoch Powell, saura tirer profit de cette histoire pour renforcer son soutien populaire jusqu'à atteindre le score de 16,2% des voix lors de l'élection partielle de West Bromwich en 1973 (Porion, 8).

Avec l'approche des élections législatives, l'année 1978 représente alors le tournant populiste opportuniste du discours thatchérien, qui s'empare du sujet de l'immigration pour en faire un thème phare de sa rhétorique au moment où les sondages ne lui sont pas favorables⁸². Plusieurs déclarations de Margaret Thatcher viennent alors alimenter le discours anti-immigration, la plus connue étant probablement l'affirmation suivante : « people are really rather afraid that this

⁸¹ Whitelaw, Willie. *Steering Committee: Paper circulated (Whitelaw on control of immigration)*. 10 February 1978. MTFW 109852.

⁸² En janvier 1978, les sondages donnent une avance aux travaillistes dans tous les domaines sauf celui de *Crime/Law and Order*. Source : sondages Ispos-Mori (voir références aux notes 68-69-71-72).

country might be rather swamped by people with a different culture⁸³ ». Cette phrase, non préparée (Butler et Kavanagh 1980, 79), va alors être reprise dans l'ensemble des médias et dénoncée par l'opposition qui se déclare extrêmement choquée de ces propos (Thatcher 2001, 408). Dans la même interview, Thatcher justifie ses propos en proclamant haut et fort qu'elle parle au nom du peuple, pour les gens ordinaires qui se sentent laissés pour compte : « I think there is a feeling that the big political parties have not been talking about this [...] In my view, that is one thing that is driving some people to the National Front. » L'effet sur les électeurs est immédiat et le leader du parti conservateur reçoit l'approbation d'une grande majorité de ces derniers (Schofield, 107). Comme l'écrit Margaret Thatcher dans ses mémoires : « [w]hatever Willie in his heart of hearts and my other colleagues felt about it, it provided a large and welcome boost at an extremely difficult time » (Thatcher 2001, 409). Le calcul politique n'est qu'à demi-caché. Dès lors, Thatcher n'a de cesse de marteler son message sous différentes formes. Quelques jours plus tard, elle déclare devant les jeunes conservateurs :

[W]e bring the immigration problem into the open and we try, despite the efforts of the rabble-rousers, to discuss in a reasonable way the genuine fears and concerns of many of our citizens⁸⁴.

L'immigration, longtemps un problème pour le parti conservateur, se retrouve propulsée sur le devant de la scène politique d'une manière totalement décomplexée. Margaret Thatcher se pose en championne d'une partie de la population qu'elle décrit comme laissée pour compte et dont elle assure la protection contre une immigration présentée comme galopante et dangereuse par la criminalité qu'elle est supposée engendrer. Ce changement de position opportuniste aura pour conséquence directe la destruction électorale du *National Front* (Schofield, 107). Comme l'écrit Stéphane Porion dans la conclusion de son article : « [Margaret Thatcher] devait montrer que son parti allait intégrer à son programme politique une dimension nationaliste claire, prenant en compte le mécontentement des populations envers les immigrés » (11). Anthony Heath, Roger Jowell et John Curtice notent que ce discours nationaliste trouve une résonance beaucoup plus grande auprès de l'électorat issu de la classe ouvrière que dans la classe moyenne⁸⁵. Geoffrey Evans et James Tilley identifient la même tendance dans un graphique qui montre que la proportion de gens se déclarant contre l'immigration est deux fois plus importante dans la classe ouvrière que dans la classe moyenne (71) en 1979. La tendance est la même si l'on considère l'éducation : plus le niveau d'éducation est élevé, moins les gens se

⁸³ Thatcher, Margaret. TV Interview with Gordon Burns. *World in Action*, Granada TV, 27 January 1978. MTFW 103485.

⁸⁴ Thatcher, Margaret. *Speech to Young Conservative Conference*. 12 February 1978, Harrogate. MTFW 103487.

⁸⁵ Heath et al. *The Rise of New Labour*. OUP 2001.

déclarent en faveur de l'immigration⁸⁶. Le désalignement et le swing mentionnés à la partie précédente trouvent donc en partie leur origine dans le populisme opportuniste que représente l'immigration pour le thatchérisme. Comme l'écrit Angus Maud dans la note secrète citée précédemment : « [f]ear is more potent than hope » (2), une remarque que le leader du parti a clairement entendue.

Le populisme auquel a recours le thatchérisme peut donc bien être assimilé au « politicians' populism » tel que décrit par Margaret Canovan. Son aspect stratégique est clair et sa place dans la rhétorique du thatchérisme des années d'opposition évolue en fonction des réactions de l'électorat et des sondages et son importance dépend du contexte immédiat dont le parti conservateur et son leader ont besoin pour capter des voix. Ainsi, l'opportunisme politique est un facteur non négligeable dans le populisme thatchérien et c'est ce qui lui permet de récupérer une partie du vote de la classe ouvrière, alimentant ainsi le désalignement électoral. Le talent des thatchériens réside alors dans leur capacité à identifier les changements qui parcourent la société britannique et de s'en servir à l'avantage du parti. Néanmoins, selon Margaret Canovan, le populisme est un symptôme, jamais une cause (294) : autrement dit, le populisme vient en réaction à une crise mais ne la provoque pas. Ce constat nous amène alors à nous interroger sur ce dernier aspect car, comme nous l'avons vu, le populisme qui caractérise le thatchérisme s'insère dans un discours plus large dont la rhétorique s'appuie sur les fondements mêmes de la société britannique et de sa définition. Ainsi, le populisme thatchérien n'est pas uniquement un symptôme d'une crise politique qui justifierait l'intervention d'un leader fort pour rétablir l'autorité du peuple présentée comme bafouée par le gouvernement en place et le socialisme qu'il est supposé symboliser. En effet, le discours thatchérien, au-delà de la transformation des représentations du rôle de l'État, entend aborder et modifier en profondeur des concepts aussi variés que la nation et l'identité nationale. Si la représentation politique est en crise, il semble que les représentations culturelles nationales soient elles aussi en pleine mutation dans les années 1970 et que le thatchérisme se propose de radicalement redéfinir ces dernières. Cet élément d'analyse va maintenant constituer la dernière partie de ce mémoire.

⁸⁶ Les auteurs présentent ces résultats sous forme de graphiques dont il est impossible d'extraire un pourcentage précis. Les courbes montrent cependant une division claire entre la classe ouvrière et la classe moyenne, cet écart étant corrélé, par les auteurs, au niveau d'éducation des personnes interrogées.

III) THATCHERISME ET REPRESENTATIONS CULTURELLES

Nous avons déjà évoqué à plusieurs reprises dans ce mémoire le fait que le thatchérisme cherche à redéfinir certaines représentations culturelles afin de mettre en place un projet qui a pour but la guérison de la nation. Ce projet s'articule autour d'une stratégie précise et d'une rhétorique réfléchie afin de conduire la population à une révision de ses représentations. Il convient donc de s'intéresser au discours déployé par le thatchérisme durant toutes les années d'opposition. De manière logique, l'analyse de la construction d'un discours appelle à étudier le langage employé par le mouvement qui fait l'objet de ladite analyse. Cela est d'autant plus vrai dans le cadre d'une idéologie politique, dont les mots employés, comme le rappelle le psychologue social Michael Billig, prennent une importance cruciale dans la construction de la rhétorique mise en œuvre : « [l]anguage plays a vital role in the operation of ideology and in the framing of ideological consciousness » (Billig, 17). Comme l'écrivent également ses confrères Haslam et. al : « [t]he effectiveness of leaders, then, is enhanced by their mastery in using one of the basic tools of leadership: language » (173). Dès lors le lien discours / langage / idéologie peut être facilement associé au concept de manipulation puisqu'il s'agit, pour les leaders politiques, de convaincre un auditoire et qu'il est tentant de penser que pour ces derniers « la fin justifie les moyens. » Autrement dit, tous les moyens sont bons, y compris la manipulation, pour mobiliser les forces de la population afin que cette dernière serve les intérêts de l'idéologie. Néanmoins, nous avons choisi de ne pas opter pour une approche aussi manichéenne et nous nous appuyerons sur deux prismes analytiques complémentaires pour décrire, puis envisager, le langage de l'idéologie thatchérienne. Tout d'abord, nous emprunterons à Clifford Geertz sa vision de l'idéologie qu'il décrit de la manière suivante : « [ideologies are] maps of problematic social reality and matrices for the creation of collective conscience » (220). Pour Geertz, les idéologies n'ont pas pour fonction de manipuler les foules mais elles servent de cartes qui permettent de naviguer à travers la réalité lorsque celle-ci perd de sa clarté ; leur fonction est donc fondamentalement intégratrice et l'analyse des techniques rhétoriques et des métaphores employées devient nécessaire pour interpréter ces cartes (Geertz, 213-220). Ce dernier point revêt une importance cruciale afin de comprendre la réalité sociale qui entoure les idéologies, ce que Alexander et. al expliquent également : « [rhetoric is] about comprehensibility, it is about promoting understanding over misunderstanding » (174). Dans cette partie, il s'agira donc, tout d'abord, de comprendre les stratégies que le thatchérisme met au point afin d'arriver à ses fins : transformer les représentations culturelles des électeurs britanniques et proposer une nouvelle grille de lecture concernant la crise qui touche le pays. Nous verrons ainsi que les concepts de réappropriation et d'éducation sont au cœur de la méthode employée par le thatchérisme. Ces éléments de réponses posés, nous nous intéresserons au discours du

thatchérisme et à la vision de la nation qu'il propose aux électeurs. Il conviendra ainsi de définir le terme de nation puis d'analyser le discours nationaliste tel qu'articulé par le thatchérisme. Nous verrons que la nation proposée par Margaret Thatcher et ses partisans demande, elle aussi, une révision des représentations nationales de la population afin d'accepter une définition très spécifique de la britannicité. Enfin, en nous appuyant sur les travaux du professeur en sciences politique Colin Hay⁸⁷, nous analyserons le discours de crise déployé par le thatchérisme durant toutes les années d'opposition afin de comprendre comme celui-ci a permis de constituer un groupe d'électeurs dont l'identité se définit par la notion de contrôle.

A)(RE)APPROPRIATION ET (RE)INTERPRETATION

a) La célébration du passé et de l'ordinaire

Si le thatchérisme cherche à transformer la société britannique, il s'agit pour le mouvement de donner à la population un cap clair à suivre. La logique de l'idéologie thatchérienne va alors s'ancrer dans une proposition de retour à des valeurs fondamentales que les thatchériens identifient comme purement britanniques et historiquement ancrées dans la britannicité. La réinterprétation de l'histoire devient alors centrale dans cette stratégie et le passé de la nation (concept sur lequel nous reviendrons en détail dans la sous-partie suivante) se retrouve célébré à travers les individus ordinaires qui la composent. Mais quel passé et quelle histoire se retrouvent ainsi célébrés ? Dans quel but ?

Dans une période comme les années 1970, marquée par la fin de l'Empire britannique, la réponse à la première question est toute trouvée : le XIXe siècle et l'aura qui entoure cette époque charnière de l'histoire nationale. Ainsi, que ce soit durant les années d'opposition ou de gouvernement, le thatchérisme articule sa vision de la nouvelle nation à bâtir à travers une rhétorique alliant célébration du passé et glorification des performances du pays en termes économiques. En 1978, Margaret Thatcher déclare devant le parti conservateur : « Our *civilisation* has been built by generation after generation of men and women inspired by the will to excel » (Thatcher c, 45 italiques ajoutés). Le mot « civilisation » interpelle

⁸⁷ Colin Hay est un spécialiste néo-marxiste des études en économie politique et s'intéresse tout particulièrement au désenchantement des électeurs dans les économies libérales modernes.

clairement dans cette citation, d'autant qu'il est associé au pronom possessif « our »⁸⁸. De quelle civilisation Margaret Thatcher parle-t-elle ? Qui est concerné par le pronom possessif ? La réponse à la première question se trouve dans un autre discours de Thatcher, prononcé un an auparavant :

[Italy] is the birthplace of so much of our common civilisation; of the abiding Roman concepts of law and self-discipline; of the universal Catholic tradition; of the glories of the Renaissance its paintings and sculptures and buildings; of the Roman opera and the music of La Scala, Milano⁸⁹.

Margaret Thatcher ajoute : « [i]t is a characteristic of our civilisation that the ideas which tend to influence its people most profoundly are not laid down by governments. » Ainsi, dans ce discours, la civilisation européenne est présentée comme continue à travers les siècles et caractérisée par une évolution historique claire : l'Église catholique puis la Renaissance succède à l'Empire romain dans un processus présenté comme linéaire et naturel. Si on laisse de côté les nombreux points d'achoppements de cette présentation de la « civilisation » européenne, il reste tout de même plusieurs éléments intéressants qui relèvent de la stratégie politique du thatcherisme. Ici, l'Histoire est clairement réinterprétée pour servir les propos de l'idéologie : depuis l'Antiquité, les valeurs qui ont permis à l'Europe de s'élever sont le respect de la loi et de l'ordre et la libération des individus de toutes contraintes (notamment gouvernementales) tout en restant dans un cadre clair dominé par la religion et la volonté de créer un monde meilleur (ce à quoi la référence à la Renaissance, de manière implicite à l'humanisme, fait référence). Ces valeurs, léguées par les Romains, deviennent ainsi inscrites dans le patrimoine commun, quasi génétique, de tous les Européens de l'ouest, ce que la citation suivante extraite du même discours confirme :

Let us therefore resolve to keep the lamps of freedom burning bright, so that all who look to the west from the shadows of the East, need never doubt that we remain true to those human and spiritual values that lie at the heart of European civilisation.

⁸⁸ Dans les ressources en ligne disponibles sur *The Margaret Thatcher Foundation*, le mot « civilisation » est employé trente-trois fois par Margaret Thatcher pour la période entre 1970 et mai 1979. Les résultats sont encore beaucoup plus nombreux si l'on prend en compte les années 1980 (plus de cent quarante résultats).

⁸⁹ Thatcher, Margaret. « Europe as I see it. » 24 June 1977. Centro Italiano di Study per la Conciliazione Internazionale, Rome, Italy. MTFW 103403. L'approche de Margaret Thatcher est intéressante ici car elle contraste avec l'analyse du professeur d'histoire Mathias Haeussler, qui défend l'idée que le référendum de 1975 sur la question de l'appartenance à la CEE n'a fait qu'augmenter la méfiance des européens, en particulier les allemands et les français, sur la loyauté des Britanniques envers les institutions européennes. Le scepticisme qui parcourt les dirigeants européens a ainsi favorisé, selon Haeussler, la coopération franco-germanique (769). Voir l'article suivant : Haeussler, Mathias. "A Pyrrhic Victory: Harold Wilson, Helmut Schmidt, and the British Renegotiation of EC Membership, 1974–5." *The International History Review*, vol. 37, no. 4, 2014, pp. 768–789., doi:10.1080/07075332.2014.985332.

Le ton très solennel et empreint d'émotion – on identifie une volonté de Margaret Thatcher d'établir un lien avec les discours de Churchill de 1940 – montre que cet héritage historique impose un devoir moral aux pays de l'ouest (n'oublions pas que ce discours s'inscrit dans un contexte de Guerre froide) afin de poursuivre cet héritage millénaire. Le socialisme est ainsi attaqué directement comme une tradition ne relevant pas de la civilisation européenne mais appartenant à une zone d'ombre (« the shadows of the East »). Là encore, on peut déceler une référence historique implicite à l'Age Sombre (*Dark Ages*) qui caractérise souvent, dans les représentations communes, la période située entre la chute de l'Empire Romain et le Moyen Age et qui englobe parfois ce dernier. Il est d'ailleurs peu surprenant que, dans son discours, Margaret Thatcher saute volontairement la période du Moyen Age, communément vue comme arriérée (voire barbare) dans la culture populaire, pour passer directement à la Renaissance, synonyme de beauté et d'humanisme. Le socialisme et les pays de l'est sont ainsi présentés, de manière implicite, comme des nations féodales rétrogrades, qui oppriment les populations par un contrôle excessif de ces dernières. Le Royaume Uni, pas plus que l'Italie et le reste des démocraties de l'ouest, ne peut donc, comme le déclare Margaret Thatcher, se reconnaître dans ce tableau manquant de toutes les grâces artistiques héritées de la Renaissance. La stratégie de réinterprétation de l'histoire fonctionne ici à plein régime : le Royaume Uni, intégré au sein de la « civilisation » européenne, s'inscrit dans une tradition millénaire dans laquelle il a lui-même puisé l'inspiration pour développer les valeurs qui l'ont constitué : ordre, respect, liberté⁹⁰.

Cependant, la référence à l'Empire romain dans ce discours n'est pas fortuite. Certes, le discours est prononcé à Rome devant un parterre d'hommes et de femmes politiques italiens, et l'ambition de Margaret Thatcher reste de constituer un front international de lutte contre l'URSS et les pays communistes. Néanmoins, comme on le voit dans les citations précédentes, consciente que son message sera relayé par les médias britanniques, Margaret Thatcher ne perd jamais de vue sa propre rhétorique. Ainsi, l'installation du Royaume Uni dans une continuité européenne avec l'Empire Romain n'est pas sans rappeler l'histoire interne du pays et l'Empire britannique du XIXe siècle qui était régulièrement présenté comme l'héritier moderne de son ancêtre romain. C'est là que va se jouer toute la différence entre le Royaume Uni et le reste des nations européennes, car il est clair que Margaret Thatcher ne souhaite pas présenter son pays comme juste une nation parmi d'autres. L'ère victorienne et l'Empire britannique vont en effet

⁹⁰ On remarquera également que ce positionnement pro-européen durant les années d'opposition ne sera pas une constante du thatchérisme.

constituer la colonne vertébrale de la stratégie de réinterprétation et de réappropriation de l'histoire nationale par le thatchérisme. En 1977, Margaret Thatcher déclare sa volonté de réhabiliter l'ère victorienne, maltraitée par le socialisme :

The Victorian age has been very badly treated in socialist propaganda. It was an age of constant and constructive endeavour in which the desire to improve the lot of the ordinary person was a powerful factor. We who are largely living off the Victorians moral and physical capital can hardly afford to denigrate them⁹¹.

Cette citation montre clairement que, pour Thatcher, la société contemporaine continue de vivre sur les mêmes valeurs que l'ère victorienne dont les contours sont dessinés par les vertus de responsabilité et de solidarité (indépendante de l'État providence). L'utilisation de l'expression « the ordinary person » montre comment cette réappropriation de l'histoire britannique, qui entraîne une réinterprétation du présent, est entremêlée avec la volonté de tisser le destin du pays avec les individus qui le composent, et non les gouvernements. Prenons, par exemple, la citation suivante extraite d'un discours de Margaret Thatcher en 1975 :

To us, every human is equally important. Engineers, miners, manual workers, shop assistants, farm-workers, postmen, housewives - these are the essential foundations of our society, and without them, there would be no nation. (Thatcher c, 14)

Cet exemple montre deux choses : la nation a été construite par des hommes et des femmes ordinaires (mais avec des rôles distincts) et c'est ce qui fait son exception. Les métiers cités ne sont pas anodins : traditionnels et communs, ils résonnent avec le passé glorieux (imaginé ou non) de l'ère victorienne. Margaret Thatcher propose donc de revenir aux fondamentaux de la nation, de redonner la parole à ces êtres ordinaires qui ont permis à la nation d'avoir un destin extraordinaire, de posséder ces qualités rares et éminentes qui la différencient des autres pays grâce notamment à un empire dont le souvenir et la perte restent des éléments difficiles à surmonter pour nombre de Britanniques à l'époque. Selon Thatcher, l'exceptionnelle puissance du Royaume-Uni trouve ses origines dans cet ensemble d'hommes et de femmes du quotidien dont la somme des actions individuelles a permis un enrichissement hors-norme du pays (on reconnaît ici la théorie d'Adam Smith de l'intérêt individuel qui crée la richesse des nations⁹²). Cette réinterprétation de l'histoire permet d'ancrer les principes du thatchérisme dans une vérité

⁹¹ « Dimensions of Conservatism. » Speech to Greater London Young Conservatives (Iain Macleod Memorial Lecture), Caxton Hall, Central London, 4 July 1977, MTFW 103411.

⁹² Adam Smith écrit : « It is the great multiplication of the productions of all the different arts, in consequence of the division of labour, which occasions, in a well-governed society, that universal opulence which extends itself to the lowest ranks of the people. Every workman has a great quantity of his own work to dispose of beyond what he himself has occasion for; and every other workman being exactly in the same situation, he is enabled to exchange a great quantity of his own goods for a great quantity or, what comes to the same thing, for the price of a great quantity of theirs... a general plenty diffuses itself through all the different ranks of the society. » in Smith, Adam. *An Inquiry into the Nature and Causes of the Wealth of Nations*. Edited by Edwin Cannan, University of Chicago Press, 1977. P.26.

présentée comme factuelle et historique, donc vraie en apparence. L'historien Raphael Samuel écrit à ce sujet :

[T]he metaphor of Victorian Values was a rich political source of psychic satisfactions. It confirmed misanthropists in the belief that the country was going to the dogs, while rallying traditionalists to the defence of 'standards'. In a more egalitarian register, it peopled the past with familiars, picturing Britain as a nation given over to honest toil. As an allegory of the bourgeois virtues, it celebrated ordinariness, treating humble origins as a mark of distinction. (23)

Le retour au passé permet ainsi de « célébrer l'ordinaire » tout en utilisant les qualités extraordinaires de chaque individu. Être exceptionnel pour le thatchérisme, c'est être finalement très ordinaire.

E.H.H. Green apporte néanmoins une nuance quant au recours à l'ère victorienne dans la rhétorique thatchérienne. En effet, l'historien y voit davantage un outil de communication qu'une réelle adhésion des leaders du mouvement. Pour Green, la véritable source d'inspiration pour les principes du thatchérisme se trouve dans les années 1930, durant lesquelles la plupart des thatchériens ont grandi : « Thatcherite history saw both the country and the Conservative party as having taken a wrong turning in and after 1945 as a consequence of misreading the 'thirties' » (Green, 217). Green explique que cette erreur de lecture fait suite à l'échec électoral de 1945 imputé à la mauvaise image dont souffrent les années 1930 au sortir de la guerre : libéralisme économique galopant qui provoque une crise économique et sociale sans précédent dont les conservateurs sont vus comme directement responsables (Green, 217). Il est vrai que le manifeste de 1979 inclut une réhabilitation des années 1930 dans la phrase : « [e]ven in the depression of the 1930s the British economy progressed more than it has under this Labour government ». Néanmoins, si les années 1930 sont effectivement la source de l'inspiration des leaders du thatchérisme, l'utilisation de l'ère victorienne devient un outil puissant de réinterprétation du présent qui s'appuie sur la nostalgie pour l'époque victorienne qui parcourt la population durant les années 1970. Ce dernier élément, que l'on nommerait aujourd'hui « revival », est démontré dans les travaux d'Andy Beckett et de Dominic Sandbrook qui soulignent tous les deux à quel point les années 1970 sont marquées par un retour en force de l'ère victorienne dans la vie de tous les jours⁹³ : séries télévisées, mobilier, arts de la table, poterie, littérature etc. sont autant de domaines qui s'inspirent du XIXe siècle et de ses codes.

⁹³ Sandbrook utilise même le terme « escapism » pour qualifier ce phénomène (Sandbrook 2012, 90).

La question qui se pose désormais est : pour quelle raison le thatchérisme décide-t-il d'ancrer les principes qu'il défend dans le passé ? Quel rôle pour cette (ré)interprétation du présent ? La psychologie sociale nous fournit une explication stratégique à ces questions. Ainsi, les professeurs de psychologie Steven Reicher et Nick Hopkins écrivent : « if national mobilization depends upon national identity, then establishing identity depends upon embedding it within an essentializing historical narrative » (Reicher et Hopkins, 51). En d'autres termes, afin de modifier les représentations culturelles et identitaires du pays, le thatchérisme doit proposer une réinterprétation de l'histoire de la nation et inscrire ses propositions dans cette dernière afin que le plus grand nombre d'individus (et donc d'électeurs potentiels) se retrouve dans les valeurs proposées. Il y a donc un double mouvement : purement politique (l'outil utilisé se trouve dans les valeurs victoriennes et permet de plaire à un électorat déjà sensible à l'écho historique que cela représente) et clairement symbolique et nationaliste : réinterpréter le présent et la réalité pour mieux les façonner, proposer une autre manière de voir la réalité qui s'entrelace intimement avec le volet économique du projet thachérien. L'individualisme est ainsi réinterprété comme l'une des composantes essentielles de l'histoire nationale et entouré d'une aura de puissance : pour le thatchérisme, c'est l'individualisme qui a permis au Royaume Uni de prendre sa place au sein de la communauté des nations et c'est ce même individualisme qui doit lui permettre de la reprendre par la guérison de la nation qu'il est censé apporter. Dans la rhétorique thachérienne, l'individualisme, qui trouve son origine au XIXe siècle, a permis au pays de trouver son identité et lui permettra de la retrouver. En 1982, cette idée trouve un écho clair avec la guerre des Malouines, à la suite de laquelle Margaret Thatcher déclare :

We rejoice that Britain has re-kindled that spirit which has fired her for generations past and which today has begun to burn as brightly as before. Britain found herself again in the South Atlantic and will not look back from the victory she has won⁹⁴.

Pour Margaret Thatcher, la victoire des Malouines (« achieved by men and women »), permet enfin au Royaume-Uni de retrouver son identité et autorise hommes et femmes britanniques à éprouver à nouveau de la fierté pour leur pays. Cependant, un ancrage historique et une réinterprétation du présent ne peuvent, à eux seuls, garantir le succès de la rhétorique du thatchérisme. En effet, qui sont réellement ces hommes et femmes qui ont constitué et enrichi le pays ? La question est éminemment problématique dans une nation multiculturelle où règne la liberté de penser et de parole. Il ne s'agit donc pas simplement de réinterpréter le présent de la nation, il faut également lui donner un nouveau contour social pour remettre en cause les

⁹⁴ Thatcher Margaret. *Speech to Conservative Rally at Cheltenham*, Cheltenham Racecourse, Cheltenham, 3 July 1982. MTFW 104989.

représentations liées à la structure même de la société afin de créer le nouveau Britannique proposé par le thachérisme. Une stratégie de redéfinition des contours de la société devient alors primordiale pour assurer le succès de cette rhétorique.

b) Exclusion / inclusion : redéfinir les contours de la société

Réinterpréter l'Histoire et la mémoire collective constitue une stratégie fondamentale et essentielle pour tout mouvement politique qui souhaite obtenir une mobilisation de masse pour son projet. Ancrer une idéologie dans l'Histoire, c'est créer ce que Reicher et Hopkins nomment : « a collective entity » (139), c'est-à-dire une communauté composée d'individus qui se reconnaissent entre eux. A ce concept, vient naturellement se greffer la notion d'identité (collective et individuelle) puisque, pour se reconnaître, il faut que les limites du groupe auquel on appartient (c'est-à-dire la nation, dans le cas du thachérisme) soient clairement reconnaissables : « it is necessary to constitute an audience before it can be appealed to, and to define one's (personal or collective) self before one is in a position to influence them » (Reicher et Hopkins, 179). On voit donc que la création de ce que les psychologues nomment *group boundaries* devient une stratégie cruciale pour tout mouvement politique. Michael Billig insiste lui aussi sur l'importance de ce dernier concept puisqu'il crée automatiquement un « nous » par opposition directe à « eux » (61). La question qui se pose concernant le thachérisme est alors la suivante : qui est inclus dans ce « nous » national et qui est ce « eux » que les thachériens cherchent à exclure ? Que faire des individus qui ne peuvent se réclamer d'une origine européenne ? Afin de répondre à ces questions, nous allons procéder à une analyse de sources primaires telles que le manifeste de l'élection de 1979, des interventions télévisées et des discours de Margaret Thatcher ainsi que des documents internes au parti conservateur. L'articulation entre ces documents privés et des interventions publiques adressées aux électeurs nous permettra ainsi de montrer que la stratégie du thachérisme n'a pas fait l'unanimité au sein du parti conservateur mais a permis à Margaret Thatcher et ses partisans d'articuler un message qui gagne en précision tout au long des années d'opposition et qui sépare la société britannique en deux camps : les « vrais » Britanniques et les ennemis de la nation représentés, aux yeux des thachériens, par les adhérents au socialisme et au communisme.

Le 17 janvier 1979, en plein Hiver du Mécontentement, Margaret Thatcher déclare à la télévision : « we have to learn again to be one nation, or one day we shall be no nation ». Dans la même intervention, le pronom « we » est répété 37 fois et « our » 22 fois. L'intervention

inclue également l'affirmation suivante : « none of us want to see our country torn apart. » Face à la crise qui touche le pays, le leader conservateur invite les téléspectateurs à considérer que la situation actuelle appelle à l'unité et non la division : « I believe there are some things which should not divide us⁹⁵. » Mais à qui s'adresse ce message ? Les conservateurs les plus fidèles ne sont probablement pas les premiers visés par cette rhétorique qui fait appel au « nous national » et dans laquelle ils se reconnaissent probablement déjà. L'objectif ici est de s'adresser à une partie de la population normalement hors d'atteinte pour les conservateurs : les travailleurs syndiqués. Cette stratégie se retrouve en effet énoncée dès 1977 dans le document *Stepping Stones*, qui établit des recommandations visant à établir une communication efficace afin de gagner les prochaines élections : « [t]ell the public that they must not fear the union leadership, whose bluff can be called whenever the electorate, including *the union rank-and-file*, chooses to do so. » Dans la section 4 du même document intitulée *A Turn Around Strategy*, on trouve l'affirmation suivante :

It is assumed that union leaders can be roughly classified as follows:

- Potential allies: forced by national economic failure into short-sighted defense of their members' interests, but knowing it is economic nonsense. This group has to be persuaded that the Tories have the measure of the UK problem and can cure it, to the benefit of their members.
- Economically confused: well-intentioned but genuinely believe in socialism, government planning... This group must be educated and persuaded that the first group may, after all, be right.
- Political opponents: those who want a true socialist state and will therefore veto any attempts by either party to revive the private sector. This group must, in the public eye, be isolated and discredited (...) For the Tories to treat them as responsible figures, and thus give them increased credibility, must in the end be a mistake.

Dans ses mémoires, Margaret Thatcher note les doutes de nombre de ses collègues quant aux idées énoncées dans *Stepping Stones* : trop agressive et directe, la stratégie avancée dans *Stepping Stones* fait naître chez certains cadres du parti conservateur la peur d'une confrontation avec les syndicats et l'aliénation des électeurs. Pour les opposants à *Stepping Stones*, il faut trouver une approche plus consensuelle et pragmatique, loin de l'opposition directe (Thatcher 2001, 421). Cependant, Margaret Thatcher se refuse à abandonner les idées contenues dans le document : « [e]ffectively, they wanted to kill *Stepping Stones*, but I would not allow » (Thatcher 2001, 422). Au sein du parti, l'idée d'aller contre les syndicats pour gagner les faveurs des travailleurs syndiqués semble trop risquée (nous reviendrons plus tard sur les dissensions internes du parti). Néanmoins, cette stratégie nouvelle procédant de la volonté d'inverser les représentations des travailleurs syndiqués était en fait supportée par de nombreux sondages

⁹⁵ Conservative Party Political Broadcast, 17 January 1979. MTFW 103926.

d'opinions. En effet, en septembre 1975, à l'affirmation « Trade unions have too much power in Britain today », 75% de la totalité des personnes interrogées répondent par l'affirmative. Les travailleurs syndiqués approuvent à 65%. En 1977, 1978 et 1979 ce chiffre passe respectivement à 68%, 73% et 69%. Pour septembre de cette dernière année, 80% de la population britannique approuve l'affirmation⁹⁶. Le parti a donc un grand intérêt à attaquer les syndicats et marteler son message afin de créer deux groupes clairement distincts : ceux qui vont dans l'intérêt du pays (« us ») et ceux qui l'enfoncent (« them »). Faire partie du « nous », ce n'est pas seulement être un conservateur convaincu ou un sympathisant, c'est faire partie de la communauté des gens que Keith Joseph définit de la manière suivante : « [w]e must proceed on the assumption that the majority of the public are basically law-abiding and reasonable people » (Joseph 1978, 9). Encore une fois, l'individualisme du thatchérisme se retrouve ancrée dans la citoyenneté britannique : un être responsable qui pense à sa famille et à son pays. Il ne s'oppose pas simplement aux valeurs collectivistes du socialisme, il redéfinit ce que signifie être citoyen britannique. Ceux qui ne peuvent se reconnaître dans ces valeurs ordinaires sont automatiquement exclus et tombent dans la catégorie des « them », présentés comme les ennemis à combattre, responsables, selon les thatchériens, de la situation chaotique que l'Hiver du Mécontentement traduit.

De ce constat, découle une autre stratégie de réinterprétation de la structure de la société, qui se retrouve exprimé très simplement dans le manifeste de 1979 : « *they* have set one group against another in an often bitter struggle to gain a larger share of a weak economy. » Ce *they* désigne le parti travailliste mais également les syndicats et leurs leaders qui sont accusés, par le parti conservateur, d'avoir divisé la nation en groupes ayant des intérêts divergents. La lutte des classes de Marx est ainsi réinterprétée comme une conséquence néfaste du socialisme et non du capitalisme, comme le montre également la citation suivante extraite de *The Right Approach* : « [i]t is not the existence of classes that threatens the unity of the nation, but the existence of class *feeling* ». Comme nous l'avons déjà présenté, le thatchérisme ancre ses valeurs dans une approche de la société britannique fondée sur des valeurs communément associées à la « middle-class ». Jon Lawrence et Florence Sutcliffe-Braithwaite écrivent à ce sujet : « the values others labelled 'middle-class' (or 'bourgeois') were, in truth universal 'British' values and shared by 'ordinary', 'decent' people whatever their social background » (141). Cette stratégie résonne particulièrement bien avec les changements qui s'installent dans la société

⁹⁶ « Attitudes to Trade Unions 1975-2014 ». IPSOS MORI. <https://www.ipsos.com/ipsos-mori/en-uk/attitudes-trade-unions-1975-2014>.

britannique et l'augmentation de la mobilité sociale qui entraîne un changement des comportements, notamment dans la classe ouvrière (voir ce mémoire pp74-79). Sur ce thème, Lawrence et Sutcliffe-Braithwaite concluent :

The Conservatives' task was to decontaminate the middle-classes of collectivism and socialism, while persuading aspirational workers that restoring small government and free markets would create the conditions in which, they, and their families, could 'get on.' (140)

Le « nous » du thatchérisme devient ainsi toutes les personnes ordinaires qui souhaitent construire un futur meilleur pour leur famille et leur pays. La réussite de cette stratégie dépend donc du démantèlement des représentations culturelles associées à la manière dont les électeurs se positionnent sur l'échelle sociale. Il s'agit donc bien, pour le thatchérisme, de transformer profondément la structure culturelle du pays et de sortir de ce qui est avancé comme l'illusion de la guerre des classes⁹⁷ en redéfinissant les contours des groupes qui constituent la société. Reicher et Hopkins concluent à ce sujet : « categories are designed to achieve just the right level of mobilization – not so wide as to provoke unwanted forces to action, not so narrow as to exclude wanted forces from the mobilization » (156). Le « nous » du thatchérisme est donc volontairement large et inclue des valeurs positives dans lesquelles il est difficile de ne pas se reconnaître (qui ne souhaite pas un avenir meilleur pour ses enfants ?) mais, énoncées dans un contexte historique bien particulier, celles-ci permettent tout de même d'identifier un « them » à combattre : les partisans du socialisme et les leaders syndicaux. A noter que le thatchérisme range dans la même catégorie et de façon indifférenciée les partisans du collectivisme, du socialisme et du communisme. L'objectif stratégique de cette confusion nous semble bien être de créer une catégorie relativement floue et large des ennemis à combattre afin de rendre les contours du groupe que l'on défend tout aussi indistincts et, donc, permettre à chacun et chacune de s'y reconnaître. Cela renforce également l'impression d'une multitude à combattre, un ennemi dangereux par son nombre et la difficulté à le repérer.

En conclusion, la stratégie d'inclusion/exclusion du thatchérisme lui permet de créer deux groupes distincts : « nous » les citoyens britanniques, partisans des valeurs de la middle-class, et « eux » les ennemis du pays. Les frontières du premier groupe sont suffisamment larges et malléables pour permettre d'englober une majorité des électeurs, y compris ceux qui ne sont pas traditionnellement affiliés au parti conservateurs (les travailleurs syndiqués). Modifier les

⁹⁷ Les années 1970 sont marquées par ce débat animé entre sociologues sur l'existence ou non des classes sociales, les uns cherchant à prouver la disparition des classes, les autres, au contraire, à affirmer leur persistance. Il ne s'agit pas ici d'entrer dans la discussion mais de travailler sur les représentations liées aux classes sociales que le thatchérisme souhaite transformer.

représentations culturelles et s'attaquer à la conception de classe sociale devient l'enjeu de la rhétorique thatchérienne. Si cette stratégie est claire, le thatchérisme reste tout de même conscient de l'énormité de la tâche à accomplir. Cependant, comme nous l'avons vu, une partie de la population semble adhérer à de nombreux éléments de cette vision (notamment le pouvoir des syndicats), ce qui crée tout de même un terreau fertile sur lequel le thatchérisme peut s'appuyer. Changer les représentations culturelles d'un pays signifie nécessairement, pour une idéologie, une explicitation claire de ses propos. Nous allons donc maintenant nous tourner vers cet autre volet de la stratégie du thatchérisme : l'éducation de la population.

c) Éduquer et convertir

Comme nous l'avons montré, le thatchérisme ne cherche pas à apporter uniquement des solutions techniques à la crise économique des années 1970. Son ambition va bien au-delà et le mouvement s'inscrit dans une réelle volonté de proposer une alternative idéologique au socialisme et au communisme afin de transformer le Royaume-Uni. Dès lors, après avoir exposé sa volonté de redéfinir les catégories de « eux » et « nous », le thatchérisme se doit maintenant de faire passer son message à travers un processus d'éducation de la population afin de la rendre prête à changer ses représentations. Les hommes politiques connaissent bien ce besoin d'éducation et Reicher et Hopkins expliquent à ce sujet : « [c]ategory definitions serve to unite and shape the actions of those who are category members. They motivate and mobilize people as a social force to transform the social world. ». La direction de cette mobilisation dépend ensuite du contenu que l'on donne à la catégorie dont on souhaite promouvoir les normes et les valeurs (Reicher et al., 70-71). En d'autres termes, il ne suffit pas d'avoir un projet et de proposer une vision du monde à bâtir, il faut aussi savoir comment le faire accepter par le plus grand nombre. Il convient donc de s'interroger sur les problèmes suivants : par quels moyens le thatchérisme envisage-t-il de parvenir à son but ? Quels sont les éléments de la rhétorique thatchérienne qui vont nécessiter une éducation du public ?

Dès 1974, la première tâche du thatchérisme, avant même d'atteindre les électeurs, réside dans « l'éducation » des hommes et des femmes politiques, notamment les députés conservateurs, afin de remporter les élections à la tête du parti. Pour cela, Keith Joseph et Margaret Thatcher vont s'appuyer sur l'influence des think tanks britanniques néo-libéraux comme l'IEA (*Institute of Economic Affairs*), le CPS ou le Mont Pelerin Society. Dennis Kavanagh écrit d'ailleurs à ce sujet : « the IEA has undoubtedly played an important role in changing the climate of opinion

from the mid-1970s onwards. » (Kavanagh, 37). L'historien Ben Jackson le rejoint en apportant quelques précisions :

[The IEA] was a crucial instrument for changing the climate of opinion by persuading journalists, commentators and politicians that what they had previously regarded as out-of-date and intellectually unfashionable was, on the contrary, at the cutting edge of political thinking. (Jackson, 45)

On remarque la répétition du concept de « climate of opinion » (terme qui semble indiquer que l'ensemble des individus qui vivent sur le territoire britannique sont soumis à ce climat) et l'importance que les deux auteurs accordent à l'IEA dans la manière dont le *think tank* a permis de diffuser les idées néo-libérales par l'influence qu'il a exercé auprès des journalistes, des intellectuels et des hommes politiques. Quant au CPS, l'historien Andrew Denham rappelle que ce dernier, fondé par Keith Joseph, avait pour objectif d'influencer directement les débats internes du parti conservateur, à la différence des autres *think tank* qui se déclaraient apolitiques (Denham, 79). Si les idées de l'IEA et du CPS sont relativement similaires, les méthodes d'influence divergent quelque peu : là où l'IEA préfère influencer des catégories très restreintes mais influentes de la population (journalistes et hommes politiques), le CPS favorise la communication directe avec le public, notamment par l'intermédiaire de Keith Joseph ou Margaret Thatcher (Denham, 105). Andrew Denham note également que Joseph avait clairement pour but de « convertir » (Denham, 108) le parti conservateur à l'économie libérale, ce qui marque une différence claire entre ce dernier groupe de réflexion et l'IEA ou le MPS qui se revendiquaient comme organisations apolitiques. Ce dernier point est illustré lorsque, sous l'influence de Margaret Thatcher, le Conservative Research Department (CRD, qui a pour mission de conseiller le leader et concevoir les politiques du parti) doit travailler en relation étroite avec le CPS, ce qui pousse le CRD vers la droite du parti conservateur⁹⁸. Cependant, Andrew Denham note la difficulté de mesurer l'influence réelle des *think tanks* en raison du public restreint auquel ceux-ci s'adressent (113). Néanmoins, par les pamphlets qu'ils ont publiés et les réunions qu'ils ont organisées afin de faire se rencontrer économistes néo-libéraux et hommes et femmes politiques du moment, les think tank ont indéniablement joué le rôle d'influenceur de l'élite politique. De plus, comme le précise Denham :

[a]fter the Conservative victory in the 1979 general election, the economic ministries were filled with people who had either first been exposed to economic liberalism at the IEA, or had been confirmed in their personal instincts by that body. (84)

⁹⁸ Dans ses mémoires, Margaret Thatcher expose le peu de confiance que lui inspire le CRD lorsqu'elle devient leader du parti. Ce dernier est en effet constitué pour majorité d'anciens partisans d'Edward Heath. Son opinion changera à partir du moment où le CPS modifiera les orientations du CRD (Thatcher c, 292-293).

Les *think tanks* ont donc fait partie intégrale de la stratégie du thatchérisme et ont joué un rôle éducatif clair dans les années d'opposition, rôle qui se concrétise et se réalise durant les années de pouvoir. Cependant, convertir les élites politiques ne représentent qu'une première étape dans la stratégie globale du thatchérisme qui doit surtout convaincre les électeurs de changer leurs représentations dans le sens souhaité par l'idéologie.

De manière empirique, il n'est pas difficile d'affirmer que l'éducation des élites politiques est une chose, celle des électeurs en est une autre. Si les *think tanks* servent de relais auprès du parti et des journalistes, Margaret Thatcher et ses collaborateurs du cabinet fantôme identifient un besoin de convertir le public aux idées néo-libérales afin de changer les représentations culturelles du pays et faire passer les réformes envisagées, notamment le contrôle des syndicats. Dans *Stepping Stones*, on trouve l'affirmation suivante : « To prepare [the electorate] for a fresh look at the union role by simple economic education » (32). Margaret Thatcher confie à ses plus proches conseillers, notamment Keith Joseph et Willie Whitlaw, la tâche d'éduquer les électeurs aux nécessaires transformations structurelles et culturelles qu'impliquent les théories monétaristes (Whitelaw, 152). Cette idée est d'ailleurs très clairement explicitée dans un document du Conservative Research Department intitulé *The Economic Education of the Public – Proposals for 'concerted action' and Fighting Inflation*. Selon ce document, le public néophyte comme les experts doivent être guidés vers l'acceptation de mesures nommées « sensible policies » et qui représentent : « a major change in the way Government seeks and offers economic advice » (2). Cette éducation repose sur l'organisation d'une action concertée des membres du parti prenant appui sur les médias, la publicité et les débats d'opinions afin de changer les attentes du public concernant le gouvernement et les politiques à entreprendre. Il se pose alors une question logique : quels éléments exacts du projet thatchérien relèvent de ce besoin d'éducation et pourquoi ? Nous l'avons vu, les propositions du thatchérisme n'ont rien de radicales et avaient déjà été énoncées bien avant le thatchérisme lui-même⁹⁹. Le cœur du problème de l'idéologie thatchérienne vient en fait de l'insistance des théories monétaristes sur la lutte contre l'inflation et le rejet de toute forme d'interventionnisme de l'État dans l'économie, ce qui va à l'encontre des politiques keynésiennes de lutte contre le chômage et de soutien de la demande. Dans *Monetarism*, Tim Congdon écrit : « [t]he best advice an economist

⁹⁹ On trouve d'ailleurs dans *Stepping Stones* l'affirmation suivante : « Many of these messages are obvious and familiar, and it will require much hard work and imagination to give them fresh impact » (36).

can give to a finance minister or a Chancellor of the Exchequer is the quietest injunction: ‘do nothing except control the money supply’ » (Congdon, 25). La justification est la suivante :

If the government, in search of an arbitrarily defined full-employment goal, stimulates demand and drives unemployment beneath the natural rate, money wage rises increases. In due course, this is reflected in price inflation and, subsequently, in the system’s inflationary expectations. (Congdon, 25).

Comme le note Margaret Thatcher dans ses mémoires, si l’inflation représente l’une des inquiétudes majeures de la population :

Time and again inflation registered in the opinion polls as the public’s top priority for action, though often in tandem with strong support for pay policy as supposedly the only means of fighting it. But unemployment was never far behind. (Thatcher 2001, 299)

La dernière remarque est importante. Le monétarisme est en effet accusé ouvertement par ses opposants de ne proposer aucune solution au problème du chômage que la population voit augmenter avec inquiétude durant la décennie. Si le consensus d’après-guerre se concentrait en partie sur la recherche du plein emploi, le monétarisme entend laisser le taux de chômage s’autoréguler en fonction des besoins du marché et sans intervention de l’État. Dans son pamphlet *Conditions for Fuller Employment*, Keith Joseph écrit justement : « I have been accused of advocating or wanting unemployment » (Joseph 1978, 1). On notera que le titre du document est bien « fullER Employment » et non « full employment », la distinction étant importante. Dans *Monetarism*, toujours à ce propos, Joseph écrit :

[Further intervention] does not lead to full employment in a free society: but a labour market, given favourable conditions – including an adequate, not excessive growth in money supply – inclines *naturally* towards equilibrium between the supply and the demand for labour. (Congdon, 7)

Pour Joseph, l’équilibre du marché apparaît donc « naturellement » si la masse monétaire est contrôlée de manière raisonnable et c’est cet élément qui, pour les monétaristes, crée le plein emploi. Comme le résume Andrew Gamble : « Monetarists argued that the control of inflation should become the top priority of any domestic stabilisation policy, regardless of any increase in unemployment that might be caused » (Gamble b, 49). L’enjeu du changement dans les mentalités devient donc crucial puisqu’il s’agit de faire accepter le fait que, pour les thatchériens, c’est bien l’inflation qui représente le réel problème du pays et non le chômage. Nous ne pouvons donner une liste d’exemples parmi lesquels le thème de l’inflation et du chômage sont évoqués par les partisans du thatchérisme car le nombre de citations possibles est absolument incalculable. Pour notre démonstration, nous avons donc choisi de nous appuyer sur une interview de Margaret Thatcher, qui représente parfaitement la manière dont le leader vise à éduquer le public sur cette épineuse question :

If you cause the next round of greater inflation, you're causing even higher unemployment. If you cause even higher unemployment, you'll get all sorts of problems of the kind we saw in Germany between the wars. Therefore its vital that you hold those money supply targets and I do think this is a thing that we've learnt, you know, a tremendous amount of research has been done on money supply since the early 1970s¹⁰⁰.

La citation est longue mais elle contient clairement l'ensemble des éléments que nous avons énoncé : le lien inflation/chômage ainsi que le ton didactique et pédagogue du leader qui s'appuie sur des analyses pour avancer ses propos – quelles analyses ? De qui ? Autant de questions qui ne trouve pas de réponse dans la suite de l'intervention. On notera même les accents déclinistes de la référence à l'Allemagne des années 1930 dont le taux de chômage élevé est souvent présenté dans la culture populaire comme la cause de la montée du nazisme (ici, à nouveau, l'Histoire est réinterprétée et les politiques socialistes sont implicitement présentées comme menant au chaos et à la domination des extrémismes).

On voit donc bien que l'éducation du public dans le but de provoquer un changement des représentations culturelles et des mentalités se trouve au cœur de la rhétorique et de l'idéologie conservatrice tout au long des années d'opposition. D'autant qu'un problème majeur survient dès 1977 sous la forme du virage monétariste opéré par le gouvernement Callaghan sous la pression du Fond Monétaire International. Butler et Kavanagh résumant la situation à l'aide de cette phrase simple : « Mr Healey himself kept strict control of the money supply » (Butler et Kavanagh 1980, 5-6), et les deux auteurs précisent la conséquence de cette politique sur l'opinion publique :

Private and public polls confirmed that, once the Labour government started to roll back the rate of inflation, the Conservatives were at a disadvantage on the main socio-economic issues of prices, and of handling the unions and unemployment, as well as on welfare questions. (Butler et Kavanagh 1980, 75)

Durant les années d'opposition, la route reste donc longue pour le thatchérisme qui doit non seulement expliciter clairement ses positions culturelles et politiques qui remettent en cause bon nombre de représentations, mais il doit également faire la différence face à un gouvernement travailliste qui se retrouve contraint d'avoir recours à une politique d'inspiration monétariste qui donne des résultats visibles immédiatement (inflation en nette baisse, chômage élevé mais stabilisé et PIB en hausse). Il n'est pas étonnant, dans ces conditions, que Margaret Thatcher ait intitulé l'un des chapitres de ses mémoires : « A Bumpy Ride ». La route vers la victoire de 1979 ne semble donc pas être une évidence malgré la stratégie développée par le

¹⁰⁰ Thatcher, Margaret. TV Interview with Joe Rogaly et Bob Edwards. *Face The Press*, Tyne Tees TV, 25 August 1977. MTFW 103431.

thatchérisme. Réinterpréter les représentations culturelles à travers l'éducation du public fait partie des rouages de la mécanique thatchérienne mais cela n'explique pas comment le véhicule est arrivé à destination. Il convient maintenant de s'intéresser de manière détaillée à la rhétorique employée par le mouvement afin de parvenir à son but d'éducation et de changement des représentations. Nous allons donc tout d'abord nous tourner vers le discours nationaliste et comprendre comment celui-ci se propose de réinterpréter et d'articuler le concept de nation autour du mythe d'une histoire nationale fondée sur les valeurs de l'économie de marché.

B) DISCOURS NATIONALISTE

La stratégie mise au point par le thatchérisme vise donc une profonde transformation de la société britannique. Le discours développé durant les années d'opposition (et qui sera poursuivi durant les années de pouvoir) s'inscrit dans une volonté de modification des représentations culturelles dans laquelle la redéfinition de la notion de nation devient centrale dans la rhétorique thatchérienne. Si l'on en croit Eric Hobsbawm, dans les années 1970 apparaît ce qu'il appelle: « a crisis of national consciousness in the old nations » (188). Pour l'historien, cette crise, provoquée par l'internationalisation du contexte économique mondial, bouscule les représentations nationales et conduit à la remise en cause de la notion d'État-nation (191). Le thatchérisme, au milieu de cette crise de la conscience nationale, va alors proposer sa propre définition de la nation en développant un discours nationaliste (Porion, 11) que nous allons maintenant étudier. Il conviendra tout d'abord de définir le terme et d'en cerner les contours car nationalisme rime souvent avec extrémisme alors que, comme le démontre Michael Billig, l'association ne va pas forcément de soi. D'autant que conservatisme et nation résonnent d'une manière particulière au Royaume-Uni en raison de ce que le politologue Kevin Hickson nomme : « the One Nation myth » (70) qui parcourt l'histoire du parti conservateur et que nous analyserons en lien avec le discours thatchérien. Après avoir clarifié ces éléments, nous nous intéresserons au type de nation proposé par le thatchérisme en nous interrogeant sur les points suivants : quelle nation et pour qui ?

a) « A cause which offers unity where the Nationalists offer separation »

La déclaration servant de titre à cette sous-partie est issue d'un discours de Margaret Thatcher prononcé devant le parti conservateur écossais en mai 1976. Cette cause qui se veut unitaire fait, bien entendu, référence à la cause du parti conservateur qui s'oppose à toute forme de

nationalisme, notamment écossais. Dans ce discours, le nationalisme est associé de manière très stricte au socialisme, ce qui le place automatiquement dans le camp de l'ennemi, celui du « eux » mentionné à la partie précédente. Margaret Thatcher définit ainsi clairement le nationalisme comme appartenant à une frange extrême de la vie politique qui menace l'intégrité de la nation, au même titre qu'elle associe socialisme et désintégration des valeurs britanniques :

Our purpose, our meaning as Conservatives, is to protect, defend and restore freedom, for everybody in the United Kingdom.
That is not the cause of Nationalism.
It is not the cause of Socialism.
But it is our cause¹⁰¹.

Le rythme ternaire de la première phrase fait penser à une valse, une danse harmonieuse que les nationalistes et les socialistes, présentés comme en dehors de la « cause » dans les deux phrases suivantes, cherchent à interrompre. On voit également que le terme de conservateur, dans la déclaration, prend un double sens : celui qui conserve – le garant des traditions – et le parti politique. Les accents patriotiques du discours de Margaret Thatcher poussent les nationalistes vers les marges, vers les extrêmes, quand le conservatisme est placé au centre, dans l'union et l'harmonie nationale. L'idée d'un nationalisme à la marge s'incarne aussi dans le fait que le nationalisme, dans la rhétorique thatchérienne, n'est envisagé qu'à travers le prisme de son existence en Ecosse, au Pays-de-Galles, ou en Irlande du Nord, trois nations souvent décrites comme à la périphérie du centre de décision que représente Londres (Leydier, 4). Est-ce à dire que le discours thatchérien ne relève pas du nationalisme ? Oui, si l'on adhère à la rhétorique de Margaret Thatcher qui, dans le discours cité précédemment, décrit le nationalisme écossais comme « all too similar to [socialism] », ce dernier plaçant le pays « on the road to 1984 ». La référence au livre de George Orwell, écrivain très critique envers le socialisme et le communisme bien que lui-même partisan de ces idéologies, ne manque pas d'interpeler. Thatcher semble annoncer un futur inquiétant pour le Royaume-Uni si nationalisme et socialisme continuent d'avancer main dans la main. En assimilant les deux, le nationalisme devient associé aux notions de contrôle excessif (« suffocating bureaucracy ») et de destruction des libertés, ce que Margaret Thatcher se propose de combattre avec l'aide du peuple écossais. Le thatchérisme définit ainsi le nationalisme comme la forme extrême d'un sentiment patriotique et sa similarité avec le socialisme le rend, automatiquement, non britannique dans la rhétorique thatchérienne. Le discours joue donc avec les représentations

¹⁰¹ Thatcher, Margaret. *Speech to the Conservative Party*. 10 October 1975, Blackpool in Thatcher, Margaret. *Speeches to the Conservative Party Conference*. Conservative Political Centre, 1989.

culturelles pour proposer une définition de la nation britannique rassurante qui s'articule autour des valeurs conservatrices. On peut alors se poser la question suivante : dans quelle mesure le discours thatchérien est-il nationaliste ?

Au-delà de son caractère stratégique, une telle définition stricte du terme nationalisme interpelle et pose une question logique : quid du nationalisme anglais ? Existe-t-il ? Par qui est-il incarné ? On le voit, l'incohérence de la définition de nationalisme dans le discours thatchérien¹⁰² correspond à une définition vague du terme qui n'a aucune existence idéologique en dehors des « périphéries celtiques » (Leydier, 4) et ne peut se construire sans son frère jumeau le socialisme. Le discours officiel durant les années d'opposition s'appuie ainsi sur un rejet du nationalisme tel que présenté précédemment mais proclame haut et fort l'existence d'une nation : « [w]e are a British nation with British characteristics », comme le déclare Margaret Thatcher en 1978¹⁰³. Cette affirmation se retrouve dans le manifeste conservateur de 1979 à deux reprises : « [t]he things we have in common as a nation far outnumber those that set us apart » et « we are a once great nation that has somehow fallen behind. » Ces dernières affirmations montrent bien que la nation est envisagée comme une entité tangible, un élément identitaire acquis, dont la place dans le monde prouve et justifie l'existence : « [w]e shall continue to stand fast for a Union which has endured so much, and achieved so much, not only in these islands but throughout the world »¹⁰⁴. En somme, le discours thatchérien rejette le nationalisme au nom de l'union nationale et de l'existence de la nation britannique. A nouveau, le caractère incohérent de cette logique interpelle.

En effet, pour de nombreux spécialistes, cette vision réifiée de la nation relève bien du nationalisme. Comme l'écrit Eric Hobsbawm : « [n]ations do not make states and nationalisms but the other way round » (10). Autrement dit, l'historien avance que l'existence d'une nation n'a rien de réelle et les concepts de nation et d'États nations ont été créés de toute pièce au XIXe siècle sous l'influence d'une pensée libérale sociale et surtout économique¹⁰⁵. Hobsbawm s'appuie sur un autre spécialiste de la question, Ernest Gellner, pour définir le terme de nationalisme : « a principle which holds that the political and national unit should be

¹⁰² La différence entre le discours thatchérien et le discours conservateur sur le concept de nation sera explorée dans la sous-partie suivante.

¹⁰³ Thatcher, Margaret. *Speech to the Conservative Party*. 13 October 1978, Brighton in Thatcher, Margaret. *Speeches to the Conservative Party Conference*. Conservative Political Centre, 1989.

¹⁰⁴ Conservative Party. *The Right Approach*. 4 October 1976. MTFW 109439.

¹⁰⁵ Pour un développement complet de la théorie d'Eric Hobsbawm voir le livre *Nations and Nationalism since 1780* et plus particulièrement les chapitres 1 et 4.

congruent » (*Ernest Gellner* cité dans Hobsbawm, 9). Pour résumer la pensée de Hobsbawm en lien avec le thatchérisme, la vision de la nation telle que décrite par Margaret Thatcher et les thatchériens s'inscrit dans une version simplifiée de la réalité historique qui pose l'existence d'une nation britannique indivisible, constituée d'un territoire clairement défini qui regroupe une population partageant des valeurs communes. Cette nation prend naturellement sa place au sein de l'ordre international des États nations, un fait présenté comme une donnée mondiale naturelle. Pour un autre spécialiste de la question du nationalisme, le psychologue social Michael Billig, cette présentation de la nation relève clairement du nationalisme :

Having a national identity also involves being situated physically, legally, socially, as well as emotionally: typically, it means being situated within a homeland, which itself is situated within the world of nations. And, only if people believe that they have national identities, will such homelands, and the world of national homelands, be reproduced. (8)

Pour Billig, qui emprunte la terminologie à Benedict Anderson, les nations sont ce qu'il appelle : « imagined communities » (8) et le nationalisme se définit par l'idéologie qui crée et maintient l'illusion des États nations (19). On peut alors emprunter le concept de « nationalisme banal » développé par Billig pour qualifier le discours nationaliste thatchérien. Le thatchérisme ne cherche pas à proclamer l'indépendance d'un territoire par rapport à un autre mais il véhicule, à travers son discours, une image de la nation qui s'inscrit dans une perception populaire et commune d'un ordre national et mondial « naturel » des choses (Billig, 16). C'est précisément ce que Billig nomme le nationalisme banal : « the collection of ideological habits (including habits of practice and belief) which reproduce established nations as nations » (6). Les accents familiers et banals de la rhétorique thatchérienne, basés sur des représentations culturelles communes, constituent ainsi une base stratégique censée rassurer l'électorat, idée exprimée dans un document du *Steering Committee* : « we believe people are fed up with change and new systems that don't work » (1). Dans le même document on trouve l'affirmation suivante : « [p]eople can identify with, and be proud of, their Nation – but not in the State » (5). La stratégie devient donc la célébration de la nation sur des bases rassurantes tout en associant l'Etat actuel à : « a lot of Socialist politicians and 'faceless bureaucrats' » (5). La « cause » du parti travailliste mentionnée dans le discours cité en ouverture de cette sous-partie devient alors un retour à un état normal – et naturel – des choses qui protège l'intégrité de la nation grâce à la restauration d'un État central fort garant des libertés. Tous ces éléments sont articulés dans une rhétorique que le thatchérisme veut rassurante et qui joue avec les représentations culturelles et l'idée d'une tradition nationale britannique séculaire et incontestable. Comme le note le *Steering Committee* :

There is a deep nostalgia, in part for what is thought of as a comfortable past, but chiefly for a settled, civilised life. Continuity is vital, and this is in tune with a Conservative approach. (1)¹⁰⁶

La dernière phrase insiste bien sur le terme de « conservateur ». Nous avons mentionné qu'il existe une différence entre la vision de la nation telle que développée par le thatchérisme et la vision conservatrice. Nous allons maintenant nous tourner vers ce point, en analysant notamment le concept de One Nation et son lien avec le thatchérisme.

b) « We have to learn again to be one nation, or one day we shall be no nation »

En 1978, le Steering Committee écrit à Margaret Thatcher : « [p]atriotism is potentially a good line, but it needs a rather Disraelian panache if it is not to sound hollow and ridiculous » (5). Dans la déclaration qui sert de titre à cette partie, il y a ainsi un écho familier de la rhétorique conservatrice traditionnelle dans le choix de l'expression « one nation ». La construction de la phrase, impeccablement délivrée par Margaret Thatcher lors du message télévisuel dont la citation est extraite, contient effectivement un certain degré de panache dans son affirmation que l'unité est nécessaire afin de protéger la nation de la destruction. Cette destruction est incarnée, dans ce message, par les syndicats qui menacent : « our sense of common nationhood and even of common humanity¹⁰⁷. » Si Disraeli, homme politique haut en couleur et à la personnalité flamboyante, aurait peut-être été satisfait par la théâtralité de cette déclaration en plein Hiver du Mécontentement, il n'est pas certain que le terme de « panache » soit le lien le plus évident entre le style de Margaret Thatcher et celui de Disraeli. Qu'en est-il alors du lien idéologique avec ce dernier, crédité pour être le fondateur du concept de « One Nation conservatism » ? Nous allons tout d'abord définir cette dernière notion avant de nous intéresser à la manière dont le thatchérisme la réinterprète pour en faire une stratégie de communication à part entière et s'inscrire ainsi dans une tradition conservatrice d'union de la nation.

Benjamin Disraeli, homme d'État du XIXe siècle et écrivain de fiction, est souvent présenté comme celui qui inventa la vision du parti conservateur connue sous le nom de « One Nation » (Hickson, 70). Dans son livre *Sybil – The Two Nations*, Disraeli évoque une société britannique divisée entre deux classes distinctes – les riches et les pauvres – qui ne peuvent se réconcilier. Le mariage de Sybil, héroïne désargentée, avec un aristocrate britannique symbolise le désir

¹⁰⁶ Maud, Angus et al. *Steering Committee: Paper circulated (Maude, Tebbit, Lawson & others on "Themes")*. 16 February 1978. MTFW 109853.

¹⁰⁷ Conservative Party Political Broadcast, 17 January 1979. MTFW 103926.

d'union entre les deux classes finalement réunies par un intérêt commun : l'amour. Ce désir romanesque d'une société unie, Disraeli l'exprimera également en politique, notamment en 1872 lorsque ce dernier, alors leader de l'opposition, fait une série de déclarations sur la nation britannique. En avril, dans le discours qui est considéré comme le fondement de la vision du One Nation conservatisme, il déclare devant le parti conservateur assemblé à Manchester : « [y]ou have created a society of classes which gives vigour, variety, and life to the nation, and yet there is no class that has a privilege ; all are equal before the law¹⁰⁸ » (18). Un peu plus loin, Disraeli poursuit :

You have created not merely what is the boast of other countries, a middle class ; but you have created a hierarchy of middle classes, so that there is no degree of wealth, of refinement, of patience, of energy, of effort, which is not represented in those classes. (18)

Durant l'ensemble du discours, Disraeli développe les thèmes d'une nation unie autour de ses valeurs – représentées par la monarchie – l'esprit d'initiative et une société caractérisée par une forme de « sympathy between the classes ». Dans cette nation, la protection de la classe ouvrière représente un impératif majeur si le pays veut éviter de connaître des révolutions similaires à celles qui se déroulent sur le continent à la même époque (4). Les défenseurs de la cause républicaine, qui souhaitent abolir la monarchie au profit d'une république à la française, sont identifiés comme les ennemis du pays. Pour Disraeli, il devient alors essentiel de préserver la constitution britannique car elle représente l'institution « round which all party and class could rally » (4). Ainsi, Disraeli présente une version de la nation unie autour de ses institutions et des valeurs communes partagées par l'ensemble des classes sociales qui la composent. Comme l'écrit le député conservateur et ancien journaliste Damian Green : « Disraeli's purpose was to show that there were no inherent divisions in society, and that the Conservative Party's objective was to represent all sections and groups » (Hickson et al., 215).

Bien que Disraeli n'utilise jamais le terme de « One Nation » dans ses discours, Kevin Hickson note que ces deux mots entrent dans la mythologie du parti, qui l'intègre presque aussitôt à son idéologie (Hickson et al., 7). Les leaders conservateurs successifs, qu'ils soient au pouvoir ou non, se servent alors du concept de One Nation afin de développer leur vision de la nation. Par exemple, en 1933, le Premier ministre conservateur Stanley Baldwin déclare :

The sense that we stand for the union of those two nations of which Disraeli spoke two generations ago; union among our own people to make one nation of our own people at home which, if secured, nothing else matters in the world'. (cité dans Hickson et al., 71)

¹⁰⁸ Toutes les citations sont extraites de : Benjamin Disraeli. *Speech of B. Disraeli at the Free Trade Hall, Manchester, April 3, 1872*. 1872. JSTOR, www.jstor.org/stable/60249422.

Eric J. Evans note que le concept de One Nation symbolise, pour de nombreux élus conservateurs, l'« essence » même du conservatisme (41) et la notion vient à dominer la pensée politique du parti jusque dans les années 1970, lorsque Margaret Thatcher devient leader et prend une distance idéologique claire avec le concept (Evans, 41). Damian Green explique cette rupture par le fait qu'une partie de la Nouvelle Droite associe le concept de One Nation à l'establishment du parti, incarné par Edward Heath : « The defeat of 1974 set the Conservative Party on a course when One Nation ideas were dismissed as semi-socialist and explicitly rejected by the leadership » (Hickson et al, 216). La raison de cette soudaine association du concept de One Nation avec le socialisme s'explique, selon Hickson, par le fait que la plupart des cadres du parti étaient en fait membres du groupe de réflexion One Nation Group, créé en 1950. Ce dernier, à travers des publications diverses, défendait les concepts du One Nation et la protection de la classe ouvrière à travers le développement de l'Etat Providence et des services sociaux (Hickson et al., 72). Malgré les tensions qui divisent clairement le groupe sur ce dernier point, Keith Joseph et Margaret Thatcher associent tous le One Nation Group avec le consensus d'après-guerre. Il est intéressant de noter que Joseph faisait lui aussi parti de ce groupe avant de s'en éloigner totalement en 1974, suite à sa « conversion » au conservatisme (Keith Joseph cité dans Sandbrook b, emplacement 4604) incarné dans les valeurs prônées par le futur thatchérisme¹⁰⁹. Réinterpréter le terme de One Nation devient alors, dès 1975, une stratégie à part entière de la rhétorique thatchérienne qui lui permet d'ancrer sa vision de la nation dans ce qu'il percevait comme relevant des vraies valeurs conservatrices incarnées par Disraeli et l'esprit du XIXe siècle ou Baldwin et les années 1930.

La citation de Margaret Thatcher que nous avons utilisée en début de partie montre cette volonté claire de s'insérer dans cette tradition du *One Nation conservatism* et de s'en revendiquer l'héritière directe. Ainsi, ce que le thatchérisme rejette, ce n'est pas le concept tout entier du One Nation mais ce qu'il identifie comme sa dérive socialiste qui apparaît dans son acceptation du consensus d'après-guerre. Ici encore, la rhétorique clivante du thatchérisme cache la réalité historique du débat pour ne retenir que le « eux » (ceux qui soutiennent le *One Nation conservatism* associé au socialisme car prônant la défense de l'État providence) et le « nous » (les vrais britanniques, ceux qui regardent plus loin et sont les garants des valeurs de la nation). Aux yeux des thatchériens, le concept de *One nation* s'inscrit dans une vision de la nation unie

¹⁰⁹ Sandbrook note tout de même, avec ironie, que cette conversion correspond également à un calcul politique de de Joseph qui souhaitait clairement se démarquer d'Edward Heath lorsque l'élection d'un nouveau leader commençait à se profiler à l'horizon.

par la loi et le Parlement de Westminster et toute dévolution est, dans ce sens, impossible. Ainsi, en février 1978, le premier mot du discours de Margaret Thatcher devant les jeunes du parti conservateur est : « Disraeli¹¹⁰ ». Pour le leader conservateur, les temps ont enfin changé : les notions de changement et de progrès, si chères à Disraeli, ne sont plus nécessairement associées au socialisme et au corporatisme comme cela avait été le cas durant les 30 dernières années. Thatcher martèle alors son message : il existe une définition alternative incarnée par le parti conservateur et la doctrine monétariste. Comme l'écrit Andrew Gamble, ce type d'affirmation, commune dans les discours de Margaret Thatcher, a du mal à passer :

Thatcher's leadership was pictured as regressive, undoing the tradition of the one-nation Toryism of Baldwin, Churchill, Macmillan and Heath. To her supporters in the New Right, however, her leadership offered the first real opportunity for a generation to challenge the ideas and policies of collectivism. (Gamble b, 146)

Toujours dans le même discours, Margaret Thatcher explique également sa vision du *one nation Toryism*, qui possède indéniablement des accents disraéliens : « [u]nder our Conservative philosophy, all men are equal under the Law; whatever their colour, whatever their religion. And all are equally important. » Ce qui unit la nation, c'est donc l'égalité devant la loi. Quant à la mission de protection de la classe ouvrière, que Disraeli voyait comme un devoir essentiel pour le parti conservateur, celle-ci est qualifiée de : « a little fusty, even a little patronising. » Si la nation est unie devant la loi, elle l'est également, de manière logique, devant l'origine de cette loi, à savoir le Parlement de Westminster. L'unionisme s'inscrit donc tout naturellement dans la philosophie du *one nation* tel que vu par le thatchérisme, qui rejette la dévolution sous ce principe :

We Conservatives believe—that Parliament is the supreme forum of the nation; that it represents all our people equally; that the essence of a democracy is that no outside group, however strong, should be more powerful than the elected representatives of the people.

Margaret Thatcher, devant le parti écossais, se prononce alors clairement contre la création d'une assemblée écossaise mais joue sur le sens du terme de dévolution et montre que celui-ci doit en fait s'appliquer à tous les citoyens : « [w]e in the Tory Party are advocates of devolution in the fundamental sense of dispersing power from government to the individual by returning choice and independence to him.¹¹¹ » Le *one-nation toryism* présenté par le thatchérisme s'oppose donc à toute différenciation administrative au nom de l'unité de la nation et de l'égalité des citoyens devant la loi et le parlement de Londres.

¹¹⁰ Thatcher, Margaret. *Speech to Young Conservative Conference*. 12 February 1978, Harrogate. MTFW 103487.

¹¹¹ *Ibid* 111 (pour les deux citations).

Le thatchérisme souhaite donc s'inscrire dans la droite lignée de Disraeli et choisit une approche du concept de *one nation* assez stricte qui lui permet de pouvoir s'en réclamer et poursuivre son entreprise de réinterprétation des représentations. Se poser en successeur de Disraeli représente un enjeu stratégique qui va permettre au parti conservateur de jouer sur un sentiment patriotique connecté à la nostalgie pour l'ère victorienne que nous avons évoquée (voir ce mémoire p.91). Il s'agit maintenant de se tourner vers la nation telle que définie par le thatchérisme. Si celle-ci est présentée comme unie devant la loi et le parlement, il semble tout de même que des catégories s'entrechoquent dans la nation souhaitée par Margaret Thatcher et ses partisans.

c) « Let me give you my vision¹¹² »

Dès 1975, Margaret Thatcher cherche à exposer sa vision de la nation à bâtir. Nous l'avons vu, celle-ci repose sur la notion d'égalité de traitement entre tous les individus. La précondition pour y arriver réside, pour les thatchériens, dans l'élimination du socialisme. En 1976, dans *The Right Approach*, on trouve l'affirmation suivante : « [t]here has never been a time when the nation needed the Conservative Party more. » Cette citation nous indique que le thatchérisme entend clairement jouer un rôle dans la construction de la nation. S'il s'agit de revenir aux valeurs fondamentales britanniques, le thatchérisme ne propose pas un modeste retour en arrière ni une simple continuité avec une situation antérieure qui aurait été perturbée par le consensus d'après-guerre. L'objectif du mouvement s'inscrit clairement dans une volonté de transformer la communauté imaginée (Billig, 8) que constitue la nation britannique. En 1974, dans son discours d'Egdbaston, Keith Joseph pose la question suivante : « can we remoralise our national life, of which the economy is an integral part? » Le terme « remoralise » indique bien que, pour Joseph, la politique a vocation à transformer la nation jusque dans sa moralité, que Joseph présente comme dégradée par les politiques permissives des années 1960 dont il accuse clairement le socialisme d'être responsable et en proposant un retour au statu quo. Toucher à la moralité de la population, souhaiter la transformer, est une étape qui va au-delà du simple projet politique et qui, de fait, interroge le rôle des élites et des partis politiques. Camilla Schofield affirme que le thatchérisme a pour but la création de ce qu'elle nomme : « a new moral hegemony », au sens gramscien du terme (102). La moralité constitue donc la fondation de la nation que souhaite construire le thatchérisme à la manière d'un architecte. Il convient maintenant de s'intéresser à la constitution de cette nation et d'en exposer le plan général : des

¹¹² Thatcher, Margaret. *Speech to the Conservative Party*. 10 October 1975, Blackpool in Thatcher, Margaret. *Speeches to the Conservative Party Conference*. Conservative Political Centre, 1989.

fondations à la toiture, l'édifice souhaité par le thatchérisme ressemble à un cottage britannique sur la Floss. Cependant, en y regardant de plus près, des fissures apparaissent nettement sur les murs et la famille résidant dans cette charmante habitation est déchirée par des conflits internes, autant de défauts que le mouvement peine à cacher.

La moralité qui soutient la nation proposée par le thatchérisme repose essentiellement sur la famille. Dans son discours d'Edgbaston, Keith Joseph est très clair sur ce point : « [t]he aspect of the Tory approach which I wish to discuss here tonight relates to the family and to civilised values. They are the foundation on which the nation is built » (Joseph, 1974). Dans un article publié dans le Daily Express, Margaret Thatcher rejoint Joseph et écrit :

What is the true dynamic society? It is the desire of the individual to do the best for himself and family. How is society improved? By millions of people resolving that they will give their children a better life than they have had themselves. There is absolutely no substitute for this elemental human instinct¹¹³.

Cet « instinct humain fondamental » doit, dans le même article, mener à ce que Thatcher nomme : « communal benevolence ». La famille décrite par le thatchérisme possède ainsi toujours les mêmes caractéristiques ancrées dans ce que Margaret Thatcher voit comme l'essence de la britannicité, à savoir les valeurs de la classe moyenne. Comme elle le déclare dans une interview en 1975 : « I think I see Britain as having an entirely what you would call a middle-class approach », et cette approche se résume à : « a good home background with parents who are very interested in their children and interested in getting on ». On peut s'accorder sur le fait que la définition de la famille telle que développée par Thatcher est très inclusive dans le sens où elle peut être qualifiée d'extrêmement vague : combien de parents vont-ils déclarer ne pas s'intéresser à l'avenir de leurs enfants ? La stratégie électorale est évidente : permettre au plus grand nombre de se reconnaître dans le discours. Cependant, dans la même interview et de manière récurrente tout au long des années d'opposition, Margaret Thatcher, en s'appuyant sur son histoire personnelle et sa position de mère de famille, se pose en représentante de cette approche : « I represent an attitude, an approach » (interview citée précédemment). Le modèle familial symbolisé par Margaret Thatcher se trouve soudain réduit à un archétype particulièrement resserré : une famille blanche et chrétienne de la classe moyenne. La déclaration de Keith Joseph en 1974 laisse également peu de doutes quant à la vision familiale développée : « [I]et us take inspiration from that admirable woman, Mary Whitehouse » (Joseph 1974, 5). La référence à cette dernière ne laisse pas indifférent : Mary

¹¹³ Thatcher, Margaret. « We Shall Reward the Workers and Declare War on the Wreckers. » *Daily Express*, 22 Apr. 1979. MTFW 104032.

Whitehouse incarne, dans l'opinion publique, le Royaume-Uni dans ce qu'il a de plus conservateur (au sens de garant des traditions). Activiste infatigable combattant publiquement ce qu'elle identifiait comme les dérives d'une société trop permissive au niveau de la criminalité et de la sexualité (Sandbrook b, 408), elle est rangée par Anna-Marie Smith dans la catégorie des : « moral entrepreneurs » (149). Smith désigne par ce terme les activistes des années 1960-1970 qui s'inscrivent dans ce que la sociologue identifie comme « moral panics » (150), c'est-à-dire une série de paniques qui parcourt la population à propos de ce qui est perçu comme une explosion de la criminalité, de la pornographie, de la drogue et de la violence (particulièrement chez les jeunes) dans la société. Dans ce contexte, l'association que Margaret Thatcher ne cesse de faire entre britannicité, valeurs conservatrices (au sens politique et moral du terme) et foi chrétienne, ne peut que provoquer un sentiment d'exclusion chez les « outsiders » de ce concept : les immigrants et les homosexuels (Smith, 31). Dans un article intitulé *The Moral Basis for a Free Society*¹¹⁴, Thatcher lie l'héritage chrétien du Royaume-Uni aux valeurs de responsabilité individuelle et solidarité, ce qui représente sa vision d'une nation capitaliste. Nier ces valeurs au nom du collectivisme revient, pour Thatcher, à ce qu'elle nomme : « an out-right denial of the Christian faith » et, de facto, de la nation britannique. Thatcher explique également que la famille, « the fundamental unit of society », doit être protégée dans le respect des valeurs chrétiennes citées précédemment : responsabilité, droits, devoirs, solidarité. On peut donc remarquer que le concept d'assimilation représente la base de la nation morale que le thatchérisme souhaite présenter (Smith, 225) : se reconnaître dans ce modèle, c'est être britannique (peu importe ses origines) et s'inscrire dans la voix de la « majorité silencieuse » (*Stepping Stones*) ; le refuser revient à rejeter les valeurs que le Royaume-Uni incarne. L'équation rhétorique est simple. Pour Smith, le couple discours anti-immigration et construction de la nation autour d'un modèle familial tel que proposé par le thatchérisme – qui s'associe ponctuellement à Whitehouse et les activistes moraux – provoque subtilement, mais logiquement, l'exclusion de tous les « outsiders ».

Face à cet écueil stratégique, le thatchérisme élabore un discours de protection qui va tourner autour de la notion de « home » et dans lequel chacun est plus libre de se reconnaître. En 1976, Margaret Thatcher demande : « in the the great business of securing the freedom of the individual at home, and defending the freedom of the West abroad, where do our political

¹¹⁴ Thatcher, Margaret. « The Moral Basis for a Free Society. » *Daily Telegraph*, 16 May 1978. MTFW 103687.

opponents stand?¹¹⁵ ». Le terme de « home » ici est intéressant car il renvoie à la nation mais également à un autre concept qui se trouve élaboré de manière exhaustive dans le même discours : « home-ownership » (le mot « home » étant d'ailleurs répété treize fois dans cette intervention). Le discours nationaliste thatchérien propose ainsi une déclinaison du mot de « home » en termes de domesticité mais également de patrie. Dans le premier cas, la nation voulue par le thatchérisme doit être celle que le manifeste de 1979 nomme : « A Property-Owning Democracy ». Le concept de la propriété privée est celui qui dépasse tous les clivages raciaux ou sociaux dans le discours thatchérien. Il est la base de la nation voulue par le thatchérisme, ce que le manifeste dit clairement : « [t]o support family life, by helping people to become home-owners ». Dans *The Right Approach*, on trouve également l'affirmation suivante : « [home-ownership] gives people independence; the ownership of their home buttresses a family's freedom. » Cette volonté de proposer l'accès à la propriété privée à tous est le facteur unifiant du discours nationaliste et, comme le rappelle le CPS, ce message doit être explicité, notamment auprès des immigrants ou enfants d'immigrants : « we need to work out ways in which immigrant communities can be brought to understand the need for self-reliance and self-help¹¹⁶ ». En somme, pour le thatchérisme, il s'agit de faire accepter cette vision de la nation qui tourne autour de la famille et de la propriété privée, présentées comme l'essence même de la définition de britannicité. De ce constat, Anna-Marie Smith tire la conclusion suivante : « othernesses have always been included, but only through the neutralizing process of assimilation » (225).

Au niveau international, le concept de la défense du concept de « home » va s'incarner dans l'obsession, pour le thatchérisme, de défendre la position britannique dans l'échiquier des États Nations. Là encore, le discours nationaliste thatchérien réifie ce dernier point en ne doutant pas qu'il existe un tel ordre et en affirmant que le Royaume-Uni doit reprendre la place qui lui est due : « Britain used to be one of the 'top nations' », déclare Margaret Thatcher en 1979 à Glasgow¹¹⁷. Le manifeste de 1979 est en accord avec cette dernière affirmation : « A strong Britain in a free world ». Dans le contexte de la guerre froide, le thatchérisme affirme que le Royaume-Uni doit être l'une des forces dominantes dans la lutte contre le bloc communiste, que le gouvernement est clairement accusé de soutenir : « Labour have cut down our forces,

¹¹⁵ Thatcher, Margaret. *Speech to the Conservative Party*. 8 October 1976, Brighton Thatcher, Margaret. *Speeches to the Conservative Party Conference*. Conservative Political Centre, 1989.

¹¹⁶ Joseph, Keith. *Shadow Cabinet: Circulated Paper (Joseph "Notes towards the definition of policy")*. 4 April 1975. MTFW 110098.

¹¹⁷ Thatcher, Margaret. *Speech to Glasgow Conservatives*. 19 January 1979, City Hall, Glasgow. MTFW 103929.

weakened our defences and reduced our contribution to NATO¹¹⁸ ». La promesse est claire : « [t]he next Conservative government will restore Britain's influence ». En 1978, le Steering Committee fait la remarque suivante :

People dislike the feeling of national impotence. We must show that strong defences could really matter – that it is humiliating for Britons to rely solely on Yanks, Frogs, and Krauts for their survival. We must do our share¹¹⁹. (6)

On remarque l'utilisation de termes péjoratifs pour désigner les autres nations, une manière d'insister sur le sentiment d'amertume qui parcourt la population pour les auteurs du document. Cette vision s'articule de manière plus respectueuse dans le discours de 1979 à Glasgow cité précédemment :

We should be able to hold and develop the place that we used to have before the rise of the Empire—a place once described as that of the smallest of the great powers and the greatest of the small.

La nostalgie, le retour de la notion de fierté nationale soutenue par un passé glorifié de la nation fait partie des objectifs à atteindre, ce que le *Steering Committee* rend très clair dans l'affirmation suivante :

We should try to restore some pride in our history. The Nation has been damaged by the vandilising of its so-called 'bourgeois' culture, the mocking of its so-called 'middle-class' values and the denigration of its 'colonialist' history. Let's stop apologizing for our history! We have much more cause for pride than for shame. (5-6)

Il y a donc une volonté de protéger les intérêts de la patrie mais les moyens, pour y parvenir, ne sont jamais réellement articulés. Ainsi, la victoire dans la Guerre des Malouines de 1983 servira au thatchérisme de réification de sa vision lorsque le mouvement présentera la victoire dans l'Atlantique Sud comme le retour à ce Royaume-Uni fier et respecté dans le monde que Thatcher et ses partisans souhaitaient depuis des années (Schofield, 107).

La nation que cherche à construire le thatchérisme se veut donc fondée sur les concepts de famille et de foyer, présentés comme la base morale de la nation britannique et profondément en adéquation avec les principes de l'économie de marché que le mouvement souhaite mettre en place. La protection de ces deux éléments, au niveau domestique et international, constitue la promesse des conservateurs durant toutes les années d'opposition. Cette définition est avancée comme inclusive car le thatchérisme propose à tout un chacun, peu importe ses origines, de se reconnaître dans ces valeurs. Cependant, l'incohérence de la rhétorique est pointée par de nombreux spécialistes qui dénotent combien il est difficile, pour ceux qui ne

¹¹⁸ Une affirmation totalement fautive selon Richard Vinen dans son article *Thatcherism in the Cold War*.

¹¹⁹ *Ibid* 107.

rentrent pas dans cette définition, de se voir dépeints comme les ennemis de la nation, les non-britanniques. Redéfinir les représentations culturelles et proposer de montrer la voie vers une nouvelle nation est donc au cœur du projet thatchérien. On voit que le thatchérisme joue avec les concepts d'identité en proposant la création de deux groupes distincts : ceux qui avancent dans l'intérêt de la nation et ceux qui l'emmènent à sa perte. Nous allons maintenant nous intéresser à un dernier aspect essentiel de la rhétorique thatchérienne, qui touche lui aussi à l'identité : le discours de crise.

C) IDENTITE ET DISCOURS

Lorsque le professeur de sciences politiques Colin Hay étudie le lien entre la construction du discours thatchérien et les événements de l'Hiver du Mécontentement, il propose la conclusion suivante : « [o]nce [the winter of discontent] was understood as a crisis of an overextended, overloaded and ungovernable state in which the trade unions were 'holding the country to ransom', the victory of the New Right was effectively secured » (255). Dans son article *Narrating Crisis : the Discursive Construction of the 'Winter of Discontent'*, Hay démontre ainsi comment la construction d'un discours de crise par le thatchérisme, relayé par les médias, a assuré la victoire du parti conservateur en 1979. Cette approche, qui place la stratégie au cœur du processus qui a permis au thatchérisme de gagner les élections, interpelle par la connexion qu'elle établit entre un discours, construit sur plusieurs années et relayé par les médias, et la mobilisation qui en découle. Partant de ces conclusions¹²⁰, nous avons décidé d'interroger ce lien et de comprendre comment un discours peut entraîner la mobilisation de million de gens. Le discours de crise développé par le thatchérisme a-t-il eu le pouvoir que lui prête Hay ? Le thatchérisme a-t-il développé une autre forme de discours, plus consensuel, qui lui a permis de remporter la victoire ? Notre démonstration s'appuiera sur le champ disciplinaire de la psychologie sociale et les travaux des professeurs S. Alexander Aslam, Steven D. Reicher et Michael J. Platow qui ont analysé la relation entre une idéologie, le leader qui la représente et ce qu'ils nomment les « followers¹²¹ » de l'idéologie. Comme le montrent ces auteurs, cette

¹²⁰ Face à la multitude d'études qui existent sur le sujet du discours thatchérien et de son impact, il nous a fallu faire un choix. Fondamentale dans l'historiographie du thatchérisme, nous avons ainsi opté pour l'analyse de Colin Hay, qui est celle qui nous semble rejoindre le plus notre propos.

¹²¹ Une traduction satisfaisante du terme est difficile à trouver. « Supporteur » ou « partisan » implique déjà un degré d'acceptation et de soutien de l'idéologie qui est absent du concept de « follower » tel que développé par Haslam, Reicher et Platow. Puisque le terme de « leader » existe lui aussi en français et que le réseau social Twitter a fait entrer le mot de « follower » dans la langue française, nous avons décidé d'utiliser le terme anglais de « follower » dans notre démonstration afin de ne pas déformer l'analyse des auteurs.

relation tridimensionnelle implique la création d'un groupe dont l'identité, façonnée par le leader à travers le langage employé, va pousser les followers à l'action. Dans cette optique, l'idéologie est intégratrice (ce qui rejoint les travaux de Clifford Geertz mentionnés dans l'introduction du troisième chapitre de ce mémoire) et pousse à la mobilisation collective mais suppose une dynamique et un échange entre leader et followers. Nous allons donc proposer une analyse du discours thatchérien afin de comprendre l'identité du groupe que le thatchérisme cherche à constituer. Nous avons sélectionné des sources variées – discours, pamphlets, entretiens télévisés, messages du parti adressés directement à la population – et s'adressant à des publics divers (le parti, la population, les sympathisants), qui permettent de se rendre compte de la variété du discours thatchérien à des époques différentes. Notre démonstration nous conduira à reconsidérer le concept de discours de crise et à le requalifier en discours de contrôle. Si le discours nationaliste nous a permis de dresser un portrait de la nation que souhaite construire le thatchérisme, il a également fait ressortir la manière dont ce dernier excluait de nombreuses franges de la population. Le discours de contrôle, lui, fait apparaître un facteur identitaire unificateur permettant la mobilisation du plus grand nombre dans une rhétorique qui se propose de dépasser les clivages et de résoudre les divisions qui parcourent la société britannique. Cependant, comme le démontrent Haslam et. al, le langage ne fait pas tout et n'explique pas exclusivement comment 44% des électeurs ont pu donner leur voix au parti conservateur en mai 1979. Il conviendra donc de s'intéresser à l'image projetée par le leader du parti, sa construction progressive au cours des années d'opposition et son impact sur les followers. Tous ces éléments nous permettront ainsi de revenir sur la conclusion de Colin Hay citée en début de ce paragraphe et de proposer une analyse de la victoire de 1979 qui s'éloigne, sans pour autant les rejeter, des idées de Hay. La démonstration que nous allons proposer s'inscrit dans un cadre empirique. Nous sommes conscients de ses limites en termes scientifiques (la théorie de Geertz reste très floue au niveau méthodologique) mais nous pensons sincèrement qu'elle peut faire l'objet de recherches plus poussées afin d'être validée. Il s'agit donc de proposer un cadre de réflexion à la lumière des avancées en psychologie sociales et des nouvelles théories qui guident ce champ des sciences humaines afin d'envisager la victoire de 1979 sous un angle un peu différent. Si nous ne parvenons pas à convaincre le lecteur de l'intérêt de notre étude, nous nous en excusons par avance.

a) Discours de contrôle

Le thatchérisme a recours à un langage dont le contenu a été analysé de manière exhaustive par de nombreux spécialistes. Il ne convient pas de faire ici une liste complète des techniques rhétoriques employées par l'idéologie mais de s'appuyer sur un certain nombre de modèles pour en reconstituer le motif général. Nous souhaitons ainsi reconstituer ce que Haslam et al. appellent « category content », c'est-à-dire le contenu de l'identité du groupe telle que définie par le leader et qui pousse ce groupe à la mobilisation et à l'action (Haslam et al., 144). Ce dernier point est essentiel pour comprendre comment une idéologie opère sur les membres du groupe auquel elle s'adresse. Pour Haslam et al., le leader d'un groupe ne se contente pas de formuler les idées de ce dernier, il définit le contenu de l'identité du groupe auquel il s'adresse et en marque les limites. En termes plus simples, ce contenu et ces limites permettent d'identifier le « nous » par rapport à « eux » (Haslam et al., chapitres 3 et 4). Sans ce processus, aucune mobilisation n'est possible : « category definitions shape collective actions and mobilisations » (Haslam et al., 38). C'est ce qui pousse les trois psychologues à qualifier les leaders de : « entrepreneurs of identity » (48). Ainsi, l'analyse de toute idéologie requiert de prendre en compte ces paramètres afin de comprendre son efficacité (ou non). Dans le cadre du thatchérisme, l'étude du langage et de la rhétorique nous indique clairement un contenu constitué de la notion de *contrôle*.

En effet, l'étude des images et des métaphores employées par le thatchérisme présente un portrait du conservatisme et du thatchérisme comme étant l'exemple même du contrôle. En 1975, dans l'article *My Kind of Tory Party* écrit par Margaret Thatcher¹²², le conservatisme est présenté comme le parti pouvant ramener le pays à ce que Thatcher appelle : « sanity ». L'image consiste à décrire la nation comme ayant perdu la raison et s'engouffrant doucement vers le chaos provoqué par des personnes désignées comme « cash-grabbing anarchists ». Implicitement, la référence à l'anarchie fait référence à la perte de contrôle qui semble traverser le pays dans les années 1970 selon Thatcher. Cette idée est reprise maintes fois, notamment dans le discours de Margaret Thatcher en 1977 à la conférence du parti conservateur, dans lequel elle explique la chose suivante : « Britain will have a Conservative government [...] carrying out the sort of sensible, prudent, policies that work so well in other countries » (Thatcher 1989, 32). Dans cette citation, on comprend par effet miroir que la situation du Royaume Uni ne se définit pas par la prudence et la raison et que ces deux valeurs intimement

¹²² Thatcher, Margaret. « My Kind of Tory Party. » *Daily Telegraph*, 30 Jan. 1975. MTFW 102600.

liées au contrôle sont à chercher ailleurs tant qu'un gouvernement conservateur n'aura pas pris les rênes du pays. Le Manifeste de 1979 inclut, lui aussi, de nombreuses références à la notion de contrôle lié à un futur gouvernement conservateur qui rétablira le contrôle du Parlement : « [w]e will restore it, re-establishing the supremacy of Parliament », ou encore avec la promesse suivante : « we will seek to make [Parliament] effective in its job of controlling the Executive ». Dans le manifeste, le mot « control » est d'ailleurs répété quinze fois et « discipline » trois fois – cela sonne d'ailleurs comme une réponse à la question posée par Edward Heath en 1974 : « who governs Britain? ». Toujours dans le manifeste, on trouve le modal *will* répété quatre-vingt-quinze fois et *shall* quarante-neuf fois. La volonté du thatchérisme est bien de définir son idéologie comme représentant le contrôle, mais un contrôle sain car contrôle et démocratie vont de pair. Ainsi, pour le thatchérisme, il n'est pas question de prendre le contrôle du pays tout entier mais d'installer un État fort, garant de la liberté économique et de l'ordre social. En 1974, Keith Joseph dénonce l'augmentation des éléments suivants : « delinquency, truancy, vandalism, hooliganism, illiteracy » (Joseph 1974, 3). On notera l'efficacité de la structure paratactique de la phrase qui lui donne un rythme ternaire et permet ainsi de faire ressortir la notion pure de chaque terme afin que chacun en apprécie la gravité. Cet état de chaos dénoncé par le thatchérisme n'est pas pour autant une fatalité car, en 1979, Margaret Thatcher déclare à la télévision : « Now is the Time to Choose¹²³ ». Par ce slogan très court, le leader conservateur explique aux Britanniques qu'ils ont enfin la possibilité de reprendre le contrôle de la situation – s'ils votent conservateur bien entendu. Dans ce message adressé à la population, Margaret Thatcher déclare également :

For one thing, people are rightly fed up with too many promises too seldom kept. For another, governments have very limited power on their own. They can only succeed if they are backed by the people of this country.

Le message continue avec la promesse suivante : « [w]e have to let people get on with their life and work free from government meddling ». Cette idée est au cœur du contenu de l'identité du groupe voulue par le thatchérisme et était déjà présente en 1975 dans la citation suivante : « [w]e believe that you become a responsible citizen by making decisions yourself, not by having them made for you. » Pour le thatchérisme, il y a donc la nécessité d'un double contrôle : un État fort, en contrôle de la situation (qui gouverne avec « common sense »), mais qui rend le contrôle de sa vie à la population (la liberté individuelle).

¹²³ Message to the People of Britain, « Now is the time to choose », 16 April 1979. MTFW 104009.

La rhétorique du contrôle se trouve également associée de manière intime avec le christianisme et les valeurs chrétiennes. Ainsi, il n'est pas rare de trouver le contrôle du gouvernement présenté en ces termes : « tyrannical State » vs « benevolent State¹²⁴ ». En apparence, les deux termes ne sont pas religieux mais, dans l'article en référence, ils sont mis en colocation directe avec l'affirmation suivante : « there is one sphere in which the State has a positive role. As a nation, we are heirs to a Christian culture and a Christian moral tradition. » Implicitement, l'article invite donc les Britanniques à prendre conscience qu'ils se sont fait avoir par ce que Keith Joseph appelle la « mythologie » du socialisme (Joseph 1979, 6) et qu'une partie de la population s'est adonnée à de la fausse idolâtrie sans le savoir. Dans l'article de 1978, Thatcher diabolise ce qu'elle nomme « a coercive government », présenté comme injuste et arbitraire (autrement dit le contraire de Dieu dans le Nouveau Testament), qui a perverti les Britanniques et les a privés du contrôle de leur vie, contrairement aux conservateurs qui voient l'individu comme : « a responsible moral being endowed with the ability to choose between good and evil ». Tout au long des années d'opposition, le thatchérisme associe ainsi, de manière semi-implicite, le socialisme au paganisme (cf le terme de « mythology » employé par Joseph) et l'accuse d'avoir priver les citoyens du contrôle de leur vie. Aux conservateurs, présentés par le thatchérisme comme les nouveaux prophètes, d'indiquer la voix vers un retour au contrôle, comme exprimé dans un message à la population en 1976 : « [it is] *our* candidate who has been telling the truth, pointing out the hard road back to freedom and prosperity for Britain ». L'idée des prophètes conservateurs se trouve également dans la phrase suivante : « we have burnished [our engagement] anew¹²⁵ ». La métaphore implicite du buisson ardent, duquel Moïse reçoit la loi divine, s'insère dans le discours et ajoute encore à l'aspect religieux de la rhétorique thatchérienne.

La métaphore du conservatisme comme étant le parti du contrôle qui redonnera aux citoyens le contrôle de leur vie ne saurait fonctionner sans un portrait du socialisme-gouvernement-syndicats (la confusion est importante) comme se trouvant soit dans l'absence, soit dans l'excès de contrôle. Dans son discours d'Edgbaston, Keith Joseph affirme la chose suivante :

It is just because their message is that self-discipline is out of date and that the poor cannot be expected to help themselves, that they want the state to do more. That is why they believe in state ownership and control of economic life, education, health. (Joseph 1974, 4)

¹²⁴ Thatcher, Margaret. « The Moral Basis for a Free Society. » *Daily Telegraph*, 16 May 1978. MTFW 103687.

¹²⁵ Thatcher, Margaret. « New Year Message », 29 December 1976. MTFW 103177.

Le gouvernement est ainsi accusé de détruire la valeur naturelle d'autodiscipline intrinsèque à tout individu par un contrôle excessif de tous les aspects de la société. Dans cette idée, le thatchérisme dresse un portrait de ses opposants qui oscille entre animaux sauvages lâchés dans la ville sans contrôle et gardiens de prisons exerçant un contrôle abusif sur la nation. Keith Joseph décrit ainsi la gauche du parti travailliste comme en proie à ses « instincts » (Joseph 1979, 3) et Margaret Thatcher compare le parti tout entier à un léopard qui rôde en attendant de fondre sur sa proie (discours d'octobre 1977). Il est intéressant de constater que le mot « instinct » revêt un sens différent selon qu'il est associé aux travaillistes (instinct animal) ou aux conservateurs ; dans le dernier cas il est alors mis en colocation avec les termes de « courage » et « humility » (article *My Kind of Tory Party*). Cette dernière nuance nous montre que les conservateurs se présentent, par effet rhétorique miroir, comme en harmonie avec leur instinct, l'ont dompté, ont su le contrôler pour en faire une force qui les guide vers ce que veut la population quand les travaillistes sont accusés de s'abandonner à leurs instincts les plus bas. Quand ils ne sont pas des animaux, les travaillistes sont associés à des extrémistes dans la quasi-totalité des documents étudiés, ce qui amalgame automatiquement ces derniers avec les notions d'excès et d'absence de contrôle. Michael Billig note combien cette stratégie est courante dans le monde politique : pour une idéologie, qualifier l'autre d'extrême, c'est dénoncer ses valeurs comme se trouvant dans l'excès (de nationalisme, de racisme etc.). Sous cette lumière, les valeurs défendues par l'idéologie qui s'adonne à cette technique deviennent, en comparaison, raisonnables et sont montrées comme appartenant au sens commun possédé de tous (Billig, 16-19). Pour Thatcher et Joseph, ce sens commun est guidé par le concept de contrôle et d'autodiscipline (voir citation de Keith Joseph plus haut). C'est cette dernière valeur que le gouvernement travailliste ne possède pas dans la rhétorique du thatchérisme. On trouve ainsi l'accusation suivante dans le discours de 1977 : « [a] government that for two and a half years overspent overtaxed, interfered, nationalised, debased our currency and all but bankrupted Britain ». Les préfixes « over » font penser à un gouvernement qui dépense sans compter, qui n'est pas dans le contrôle de ses finances et le rythme paratactique du début de la phrase donne l'impression d'une surenchère quant aux actions négatives que James Callaghan et son Cabinet sont accusés d'avoir commises. Les conséquences de ce manque de jugement, de ces dépenses à outrance, sont présentées comme la banqueroute pure et simple du pays (« and all but »), résultat d'un gouvernement qui ne tient pas la barre. Cette absence de contrôle du pays se retrouve à l'intérieur du parti travailliste que les thatchériens ne cessent de décrire comme infiltré par l'extrême gauche. Dans le discours de 1975, le Labour est même « infesté » par les extrémistes, ce qui le fait courir à sa perte : « [i]f someone does not do something soon all that

is left will be bitter, and all that is bitter will be Left. » On notera le jeu de mot et l'humour qui permet de se moquer de son adversaire et de son manque de contrôle sur ses militants.

Cependant, dans la rhétorique thatchérienne, les extrémistes de gauche n'ont pas envahi que le parti travailliste car on les retrouve également au sein même des syndicats sous le nom de « bully boys » ou « gang » dans le discours d'Edgbaston de Keith Joseph. Le discours thatchérien prend alors un autre sens quant à la notion de contrôle qu'il souhaite mettre en lumière. Dans *Solving the Union Problem is the Key to Britain's Recovery*, les syndicats sont ainsi métaphoriquement comparés à des gardiens de prison par Keith Joseph, qui parle du Royaume-Uni comme « our economic prison » (Joseph 1979, 9), le mot *prison* étant d'ailleurs employé deux fois à la suite. Joseph explique ainsi que le socialisme a pris en otage la nation, l'a faite entrer de force dans une « cellule » (9) et a confié la clef du pénitencier aux syndicats. Un an plus tard, Margaret Thatcher reprend la même idée et accuse Harold Wilson de cautionner ce que le thatchérisme voit comme une descente vers un régime tyrannique, lorsque le Premier ministre déclare que seul le parti travailliste peut gouverner le pays car il est seul à être accepté par les syndicats. Margaret Thatcher dénonce alors ce qu'elle appelle la menace d'un : « One-Party State », qui serait le résultat du contrôle excessif que les syndicats font peser sur la nation. A la suite de l'Hiver du Mécontentement, l'idée d'un gouvernement qui ne répond plus de rien et qui se retrouve à la solde des syndicats est reprise dans le manifeste, notamment au travers de citations comme : « Labour's extravagance and incompetence » ou encore « outside groups have been allowed to usurp some of [Parliament's] democratic functions. » Dans la rhétorique thatchérienne, le gouvernement a donc peu à peu perdu le contrôle de la situation et a laissé les syndicats prendre les rênes du pays (cf le Contrat Social) pour faire régner un régime tyrannique, donc dans l'excès de contrôle. Le discours de crise est bien présent mais il ne sert qu'à illustrer le discours de contrôle qui se veut le ciment du groupe constitué par l'idéologie.

Afin de bien appuyer son propos, le thatchérisme a recours à un outil classique de la politique britannique : le discours décliniste. Comme le souligne Jim Tomlinson : « [b]y the beginning of the 1970s the notion that Britain was suffering from a secular economic decline was well established across the political spectrum » (emplacement 2966 de la version Kindle). Autrement dit, le discours décliniste est une arme que l'ensemble des partis manie à la perfection et à laquelle toutes les formations politiques ont recours : « [declinism] has had its impact on almost all parts of the political spectrum, from extreme Left to extreme Right, and most points in between » (Tomlinson, emplacement 298). Le discours décliniste du thatchérisme se retrouve

ainsi sous deux formes : le déclin industriel et le déclin social, tous deux venant en illustration du problème de contrôle dont souffre le pays pour l'idéologie. Tous les discours, les pamphlets ou les interventions du thatchérisme contiennent des termes aux accents déclinistes qui permettent aux thatchériens d'ancrer leur vision de la situation du pays dans une atmosphère proche de la fin du monde. Il serait fastidieux pour le lecteur de faire ici un catalogue d'exemples, mais nous pouvons cependant extraire quelques morceaux choisis afin d'illustrer concrètement cet aspect du discours thatchérien. Le déclinisme industriel est certainement le plus utilisé par l'idéologie thatchérienne, tant la « panique » (Tomlinson, emplacement 2982) concernant l'état de l'économie britannique était ancrée dans le paysage politique de l'époque. En janvier 1979, dans *Solving the Union Problem is the Key to Britain's Recovery*, Keith Joseph parle de « slow disintegration » (Joseph 1979, 9) pour l'économie quand le manifeste précise que l'élection de mai sera « the last chance » pour sauver le pays « on the brink of disintegration. » En 1976, dans son message du Nouvel An, Margaret Thatcher déclare : « decline of Britain's credit and standing in the world—all these suggest that our country faces a grim, and perhaps disastrous, New Year. » Le déclinisme social s'articule autour de trois thèmes précis : la guerre, la fin de la démocratie et l'éducation. Dans le cas du premier thème, en janvier 1979, le message télévisuel du parti conservateur prévient les spectateurs de la chose suivante : « towns are under siege » et inclue des termes tels que « weapon » et « attacks ». Dès 1974, Keith Joseph explique sa détermination à l'aide des mots suivants : « we will fight the battle of ideas » (Joseph 1974, 3). Cette guerre est nécessaire à la vue de ce que le thatchérisme identifie comme la fin pure et simple de la démocratie : « [o]ur political democracy and freedom are endangered by continued economic failure », explique Margaret Thatcher en janvier 1979. Cette fin de la démocratie est en fait présentée comme la conséquence, non seulement du déclin économique du pays, mais également d'un système éducatif à la dérive, les écoles étant dépeintes comme une plateforme de la propagande socialiste. En 1978, dans le célèbre entretien télévisé désormais connu sous le nom de *Swamped Interview*, Margaret Thatcher explique : « [y]ou will come across children sometimes who have never been taught what is right and what is wrong¹²⁶ », avant d'expliquer que la faute en revient à des enseignants refusant d'enseigner ces notions car associées à des valeurs « middle-class ». Dans ce scénario catastrophe, il n'est pas rare de trouver la parentalité dessinée comme « a tragedy » (discours d'Edgbaston) et le thème de l'enfance mis en colocation directe avec celui du crime. Dans ce schéma, les problèmes d'éducation mènent, pour le thatchérisme, inévitablement au non-respect de la loi

¹²⁶ Thatcher, Margaret. TV Interview with Gordon Burns. *World in Action*, Granada TV, 27 January 1978. MTFW 103485.

puisque les parents sont privés du contrôle de l'éducation de leurs enfants (manifeste de 1979). Pour conclure, le discours décliniste tel qu'articulé par le thatchérisme est un outil dont la force réside dans son pouvoir métaphorique de « traduction » (Gamble a, 143) des problèmes de responsabilité individuelle et de choix personnel dont les individus ont été privés. Il permet de présenter la situation du pays comme chaotique, au bord de la désintégration car, pour le thatchérisme, le gouvernement a commis deux fautes : la première se trouve dans son manque de contrôle de la masse monétaire au profit d'un contrôle abusif de l'économie. La deuxième puise son origine dans l'abandon des rênes du pays au profit des syndicats qui étouffent les libertés individuelles.

Cependant, comme l'explique Jim Tomlinson, le discours décliniste est un outil manié par l'ensemble des formations politiques et il est ainsi difficile de mesurer son impact réel sur la population (Tomlinson, emplacement 3129). En revanche, l'utilisation qu'en a fait le thatchérisme a eu des conséquences visibles sur le discours politique de l'époque et a clairement poussé les discussions économiques et sociales vers la droite du spectre politique (Tomlinson, emplacement 3136). Ce dernier élément a certainement contribué grandement à donner vie au contenu de l'identité du groupe voulu par le thatchérisme, favorisant ainsi la réification de cette identité (nous reviendrons sur ce dernier aspect). Le discours des années d'opposition a donc pour but clair de dénoncer la crise dont il accuse le socialisme d'être responsable tout en installant le parti conservateur et son leader dans une posture de contrôle. Mais le discours ne fait pas tout car, peut-être davantage que dans les décennies précédentes, un élément devient déterminant dans les années 1970 : l'image.

b) Image et contrôle

Si la construction discursive d'une idéologie et les métaphores employées permettent, comme le démontre Clifford Geertz, de comprendre la réalité sociale dont cette idéologie est issue (voir l'introduction de ce chapitre), l'image construite autour du leader revêt une importance capitale. Dans les années 1970, ce dernier paramètre prend une ampleur considérable, notamment au travers du développement de la télévision. Quelques chiffres permettent de se rendre compte de cette évolution : en 1971, 90% des Britanniques possèdent un poste de télévision contre 64% une machine à laver – c'est dire combien les Britanniques attachent de l'importance à posséder un téléviseur à la maison. En 1972, 1.5 million de foyers sont équipés d'un téléviseur couleur mais ce chiffre monte à 11 millions six ans plus tard (Sandbrook b, emplacements 459 et 998).

Dans ce contexte, la concurrence fait rage entre la télévision et les médias traditionnels incarnés par la presse écrite. Il devient en effet difficile pour cette dernière de concurrencer de manière efficace les reportages télévisés ou les bulletins d'informations qui permettent aux hommes et aux femmes politiques d'entrer directement dans le salon des électeurs. Comme le notent Butler et Kavanagh : « [t]he national press was left to report what the politicians had been saying on television and radio » (Butler et Kavanagh 1980, 233). Ce dernier élément, lié à l'augmentation du tirage de journaux populaires tels que le *Daily Mirror* ou le *Sun*, ou encore l'apparition de magazines féminins très populaires comme *Cosmopolitan* en 1972, encourage les formations politiques à repenser leur approche de la communication. L'image du leader devient alors centrale au projet politique et, dans le cas de Margaret Thatcher, il est possible d'affirmer sans se tromper qu'il s'agissait d'une nécessité vitale pour survivre en politique : dans une société encore patriarcale – bien qu'en pleine mutation – une femme avait moins droit à l'erreur qu'un homme. Nous allons donc nous intéresser à l'évolution de l'image de Margaret Thatcher. Il devient ici difficile de parler du thatchérisme tout entier, tant les efforts dans le domaine de la communication visuelle se sont concentrés presque exclusivement sur Thatcher et la transformation de son image. Il s'agira alors de s'interroger sur les éléments suivants : comment Margaret Thatcher parvient-elle à modifier son image dans le but de plaire au plus grand nombre ? Comment cette nouvelle image et le discours de contrôle vont-ils s'articuler ensemble et se compléter ?

Butler et Kavanagh résument la difficulté principale du parti conservateur dans le domaine de la communication de la manière suivante : « [t]he Conservative party had a problem in packaging the leader » (Butler et Kavanagh 1980, 140). En effet, Margaret Thatcher souffre d'un problème d'image depuis le début de sa carrière politique et cette situation ne fait que s'aggraver lorsqu'elle devient ministre de l'éducation sous Edward Heath. Sa décision de supprimer la distribution gratuite quotidienne de lait dans les écoles primaires lui vaut le surnom de « The Milk Snatcher » (Butler et Kavanagh 1980, 252) et le *Sun* en 1972 déclare que Margaret Thatcher est : « The Most Unpopular Woman in Britain » (cité dans Vinen, emplacement 1238). Lorsque Margaret Thatcher se lance dans la bataille pour la direction du parti, Enoch Powell raille la candidate en assurant que le parti ne supportera jamais : « those hats and that accent » (cité dans Vinen, emplacement 728). La dernière remarque, nonobstant son caractère sexiste qui réduit la femme à son apparence physique, énonce deux éléments cruciaux du problème de Margaret Thatcher : son style vestimentaire et sa manière de parler. Avant même de pouvoir faire passer son message, le leader conservateur doit changer son

image, un pas qu'elle se montre prête à franchir sans problème : « [i]t may sound grittily honourable to refuse to make any concessions, but such an attitude in a public figure is most likely to betray a lack of seriousness about winning power » (Thatcher 2001, 295). Sa rencontre avec l'ancien producteur de télévision Gordon Reece, « a godsend » dans les mots de Margaret Thatcher (Thatcher 2001, 294), va alors changer la donne de sa communication, qui prend un virage novateur pour l'époque. Reece prend en charge la communication du parti conservateur en 1975 et son influence ne se fait pas attendre : il change le style vestimentaire du leader conservateur, lui fait prendre des cours de diction pour la mettre en contrôle de sa voix et des cours de théâtre avec l'acteur Laurence Olivier. Mais la grande force de Reece vient de ses méthodes de communication novatrices. Ainsi, il étudie de près les campagnes des présidents américains Ford et Carter pour en extraire le meilleur modèle à suivre (Hollingsworth, 54). Sa connaissance du monde des médias britanniques lui permet de dresser une liste noire des présentateurs de télévision à éviter (car trop agressifs) et il organise de nombreuses rencontres entre Margaret Thatcher et des rédacteurs en chefs de journaux issus de tous horizons politiques (Butler et Kavanagh 1980, 140). L'objectif de ces rendez-vous est simple mais d'une efficacité redoutable : sans intermédiaire, Margaret Thatcher se trouve libre d'expliquer sa vision politique directement aux personnes les plus influentes, sympathisants conservateurs ou non. Margaret Thatcher note à quel point ce dernier aspect était crucial dans cette stratégie et elle n'hésite pas à bouleverser son emploi du temps dès que Reece parvient à organiser un déjeuner avec l'un d'entre eux (Thatcher 2001, 294). Enfin, Reece repense totalement la manière de s'adresser aux électeurs en ayant recours aux journaux populaires tels que le *Sun* ou le tout nouveau *News of the World*. Il pense en effet que la presse conservatrice traditionnelle n'aura pas un impact suffisant pour remporter de futures élections générales et que la vraie cible du parti doit être les gens qui lisent les journaux populaires, autrement dit les lecteurs identifiés comme *working-class* : « the only audience that matters » (Gordon Reece cité dans Butler et Kavanagh 1980, 140). Le leader conservateur apparaît alors dans les médias en train de faire la vaisselle ou dans son salon avec ses enfants, ce qui transforme son image de bourgeoise issue de la *middle-class*, en femme plus ordinaire, plus proche du peuple (Hollingsworth, 54).

La deuxième contribution majeure de Reece dans le changement d'image du leader réside dans sa décision de confier la gestion des campagnes publicitaires du parti à une agence extérieure, un fait tout à fait novateur dans les années 1970. Il fait ainsi appel à Saatchi & Saatchi, une jeune agence de publicité connue pour son agressivité marketing, son énergie et sa créativité (Butler et Kavanagh 1980, 138-139). Margaret Thatcher rencontre alors Tim Bell, l'un des

directeurs de l'agence, qui la convainc de laisser Saatchi & Saatchi entraîner la communication du parti conservateur vers de nouveaux terrains (Thatcher 2001, 411). Comme le note Margaret Thatcher, avoir recours à une agence extérieure pour sa communication représentait une nouveauté absolue pour le parti conservateur, en raison notamment de la mauvaise réputation qui entourait l'association publicité/politique dans les esprits de l'époque qui y voyaient une forme de vulgarité (Thatcher 2001, 410). Tim Bell et son équipe se mettent alors au travail et analysent les domaines qui représentent des points forts et des points faibles chez les conservateurs et les travaillistes dans l'esprit des électeurs. La stratégie de communication ainsi mise au point vise alors à pointer du doigt les échecs du gouvernement en matière de productivité, de chômage et de prospérité (Butler et Kavanagh 1980, 139¹²⁷), domaines dans lesquels les conservateurs sont censés bénéficier des faveurs du public. Cette stratégie produit la célèbre affiche *Labour isn't working* qui, bien jamais affichée sur les murs des villes britanniques, fera le tour du pays en raison de la fureur qu'elle déclenche au sein des députés travaillistes à la Chambre des Communes. En effet, dans cette affiche, Saatchi & Saatchi décident d'attaquer le parti travailliste au cœur même de sa rhétorique : l'emploi. Comme l'explique Margaret Thatcher, le domaine de l'emploi était jusque-là une sorte de chasse gardée pour le parti travailliste, les conservateurs refusant tout simplement de communiquer sur ce sujet considéré comme une faiblesse de la rhétorique du parti puisqu'associé au laissez-faire économique (Thatcher 2001, 411). Saatchi et Saatchi brise donc les codes de deux manières : en allant chasser sur les terres du parti adverse et en mentionnant directement ce dernier sur l'affiche, chose alors inédite et normalement interdite par les règles de la communication politique traditionnelle (Thatcher 2001, 411). En raison de ce dernier élément, les conservateurs décident finalement de ne pas utiliser l'affiche mais une fuite la fait atterrir sur le bureau de Denis Healey qui, à la Chambre des Communes, fustige le parti conservateur pour son opportunisme politique. C'est alors que la presse s'empare de l'affaire et reproduit l'affiche dans tous les journaux, ce qui représente une formidable campagne publicitaire gratuite pour les conservateurs (Thatcher 2001, 411). La deuxième contribution de Saatchi & Saatchi réside dans la réorganisation de la mise en scène des messages télévisés du parti conservateur, qui deviennent alors entièrement tournés vers le spectateur d'une manière nouvelle : Saatchi & Saatchi simplifie les messages avec des phrases plus courtes, plus percutantes et revoie la mise en scène pour lui donner un tournant plus en accord avec les codes culturels du divertissement (Thatcher 2001, 411). S'il est toujours difficile de mesurer de manière tangible l'impact d'une

¹²⁷ Butler et Kavanagh citent l'un des collaborateurs de Saatchi & Saatchi qui aurait déclaré : « [m]ake them dissatisfied with the government » (Butler et Kavanagh 1980, 139).

campagne publicitaire ou d'une stratégie de communication politique, la nomination de Gordon Reece en tant que conseiller direct de Margaret Thatcher et le recours à l'agence Saatchi & Saatchi démontrent tout de même un changement clair des pratiques politiques dans les années 1970. Ce changement vient d'une professionnalisation de la communication au sein du parti conservateur (Butler et Kavanagh 1979, 141) qui traduit une volonté de contrôle évidente de l'image projetée. La question qu'il s'agit maintenant d'aborder est donc la suivante : quel impact ces nouvelles stratégies ont-elles eu sur la manière dont était perçu le leader du parti ?

Pour répondre à cette question, nous nous appuyons sur trois interviews de Margaret Thatcher (1975 et 1978) et un message du parti de 1979. Les trois documents ont été choisis pour leur contenu et leur mise en scène qui révèlent le travail de communication présenté précédemment et la manière dont celui-ci s'accorde avec le thème du contrôle. L'interview de 1975 a été réalisée pour l'émission télévisée *World in Action*, un programme très populaire de la chaîne ITV. Dans cette interview, Margaret Thatcher utilise une expression particulièrement révélatrice : « I represent an attitude, an approach.¹²⁸ » Cette approche se retrouve plus tard défini par l'adjectif « ordinary », c'est-à-dire une femme simple qui vient d'un milieu qui ne fait pas partie de l'establishment et c'est de cette origine ordinaire qu'elle puise ses valeurs issues du sens commun. Du moins, est-ainsi que le futur leader conservateur souhaite être perçue. Mais ce sens commun ne vient pas seulement de son origine humble car ce dernier aspect ne la différencierait pas d'Edward Heath ou Harold Wilson, tous deux issus d'un milieu non privilégié (tout comme son futur adversaire, James Callaghan). Quelque chose de différent se produit alors dans l'interview et Margaret Thatcher va transformer ce qui s'apparente à une faiblesse en vraie force : sa position de femme et de mère. En effet, le reportage la montre dans sa famille, aux côtés des siens dans son quotidien. On la voit gérer les affaires courantes et se mettre au travail une fois la maison remise en ordre. Ce dernier point est d'une importance métaphorique cruciale et se retrouve exprimé par Margaret Thatcher de manière claire : « one of the differences between men politicians and women, you know, we've just got to remember to make the beds and do the washing-up and above all to see that there's something to eat ». Elle utilise ensuite le terme de « juggler » pour comparer sa situation personnelle et celles de toutes les femmes qui travaillent, c'est-à-dire une acrobate qui possède une adresse certaine et un contrôle de la situation sans faille. Ces dernières affirmations n'ont rien d'extraordinaires en apparence mais la mise en scène tend à renforcer le propos et l'illustrer d'une manière

¹²⁸ Thatcher, Margaret. TV interview with David Kemp. *World in Action*, Granada TV, 31 January 1975. MTFW 102450.

métaphorique que les mots ne pourraient exprimer. En effet, tout d'abord, Margaret Thatcher n'aborde pas elle-même ces thèmes mais, Jill Knight, l'une de ses collègues à la Chambre des Communes, l'interroge sur ces aspects de femme ordinaire. Knight présente la situation des femmes d'une manière extrêmement positive : en contrôle de leur situation professionnelle et familiale. Cette présentation de femme ordinaire à la force extraordinaire par une personne autre que Margaret Thatcher permet d'appliquer toutes les qualités mentionnées à cette dernière, sans la faire paraître immodeste. Être présentée comme une « super woman » par une autre femme permet ainsi de renforcer l'impression de vérité de ces propos car ils se retrouvent validés par un regard extérieur. Ainsi, hommes et femmes peuvent avoir confiance en cette mère de famille qui sait où elle va. La gestion de la nation se retrouve alors implicitement réduite à la gestion d'un ménage, endroit où Margaret Thatcher semble exceller. L'association d'idée fait le reste quant à la conclusion à tirer sur la capacité de cette dernière à gouverner.

Il y a cependant un écueil à éviter avec cette association d'idée. Se présenter comme une femme forte fait courir le risque, dans les années 1970, d'être confondue avec une militante féministe, ces dernières étant souvent décrites comme « dungaree-clad harridans with their heads in the clouds » (Sandbrook a, 376). Ce portrait peu flatteur montre à quel point le féminisme, s'il attire des milliers de femmes à travers le pays, reste souvent synonyme d'extrémisme et de radicalisme dans la culture populaire. Margaret Thatcher n'a ainsi jamais caché son mépris pour les mouvements féministes en refusant systématiquement toute association avec ces derniers, comme le montre la citation suivante :

I think they've become too strident. I think they have done great damage to the cause of women by making us out to be something we are not. Each person is different. Each has their own talents and abilities, and these are the things you want to draw and bring out. You don't say: "I must get on because I'm a woman, or that I must get on because I'm a man". You should say that you should get on because you have the combination of talents which are right for the job. The moment you exaggerate the question, you defeat your case¹²⁹.

La citation est longue mais elle contient tous les éléments de la stratégie de communication de Margaret Thatcher : refus d'association avec le mouvement féministe qu'elle ridiculise, rappel des valeurs d'autonomie et de liberté qui ne sont pas liées à un déterminisme quelconque (sexe, race, classe etc.) et enfin contrôle (le refus d'exagérer quoi que ce soit). Il y a certainement une vraie force de conviction dans ce que déclare Margaret Thatcher mais il y a également une stratégie politique derrière : refuser d'être associée au féminisme, c'est refuser d'être vue

¹²⁹ Thatcher, Margaret. Interview with Robert Eddison and Barry St John Nevill. Hornsey Journal, 21 April 1978. MTFW 103662.

comme extrémiste, dans l'excès, et risquer d'aliéner une partie de la population qui pourrait ainsi voir le leader conservateur comme une mégère hystérique. Margaret Thatcher souhaite être perçue comme le modèle même de l'équilibre, du contrôle, tout en affirmant clairement ses positions et son identité. Cela ne l'empêche d'ailleurs pas de s'afficher dans la plupart des magazines féminins de l'époque afin de forger un lien avec les femmes ordinaires du pays (Beers, 119).

En 1978, cette image d'une femme en contrôle et proche des préoccupations quotidiennes de la population trouve un nouveau prolongement lors de l'entretien télévisé « *Swamped Interview* » déjà mentionnée dans ce mémoire. Comme écrit dans la partie précédente, Margaret Thatcher s'attaque alors ouvertement au problème de l'immigration et à son contrôle qui devient, selon le leader, nécessaire afin de sauver certains endroits du pays dont les habitants se sentent « submergés » par un flot constant d'immigrants s'installant dans leur quartier. Il y a donc une volonté claire de se poser du côté des préoccupations de la population et d'envoyer un signal fort à travers lequel Margaret Thatcher incarne la femme du contrôle : contrôle de l'immigration mais aussi maintien et contrôle de la démocratie en évitant que les gens ne partent vers les « extrêmes », c'est-à-dire le *National Front*. Si ce genre de « sorties » médiatiques n'était pas rare pour Margaret Thatcher (Kavanagh b, 79), ces dernières remarques ont un impact important sur la population et Andrew Gamble écrit la chose suivante à propos de l'entretien : « [it was] one of her most successful political interventions before becoming prime minister » (Gamble b, 244). On peut laisser le bénéfice du doute à Margaret Thatcher quant à la conviction réelle contenue dans ses propos sur la nécessité du contrôle de l'immigration afin de prendre en compte les peurs d'une certaine partie de la population britannique. Néanmoins, Butler et Kavanagh rappellent que les sondages d'opinions montraient deux choses intéressantes : premièrement, l'immigration n'était pas un problème majeur pour les électeurs à cette époque, ces derniers étant davantage inquiétés par l'inflation et le chômage (Butler et Kavanagh b, 28). Deuxièmement, comme mentionné dans la partie précédente, sous l'influence du thatchérisme, le discours national se retrouve poussé vers la droite du spectre politique et les sondages indiquent que les Britanniques attendent une position plus ferme sur les problèmes de criminalité de la part des deux grands partis (Butler et Kavanagh b, 82-83). Ce dernier facteur est alors analysé par les conservateurs comme représentant une opportunité de se différencier du parti travailliste et d'adopter une ligne politique plus dure afin de gagner les électeurs tentés de voter *National Front* (Butler et Kavanagh b, 78). La sortie de Margaret Thatcher et son instinct semblent ainsi avoir été guidés par des intérêts politiques déjà clairement identifiés à

l'époque. Cependant, l'interview de 1978 fait d'une pierre deux coups : elle donne une avance considérable au parti tout entier dans les sondages (Butler et Kavanagh b, 78) et pose Margaret Thatcher en femme forte qui se propose de contrôler l'immigration pour reprendre le contrôle de certaines parties du pays.

Ce dernier élément de l'image du leader comme incarnant le contrôle face à un pays perçu par une partie de la population comme s'enfonçant doucement vers le déclin va s'articuler de manière concrète durant l'Hiver du Mécontentement. Les interventions de Margaret Thatcher sont nombreuses durant les six premiers mois de 1979 mais nous en avons choisi une qui nous semble particulièrement significative pour illustrer notre propos. Ainsi, le 17 janvier 1979, soit sept jours après le retour de Jim Callaghan de Guadeloupe et en plein milieu de la « crise » qui touche le pays, le leader conservateur décide de s'adresser à la population à travers un message télévisé du parti¹³⁰. C'est peut-être le moment le plus évident des années d'opposition où discours et image s'articulent à la perfection pour former la personnalité publique de Margaret Thatcher. D'une voix douce mais ferme, le leader du parti, dans un cadrage serré sur son visage, débute son intervention en rappelant que la crise qui frappe le pays appelle à l'union nationale. Le décor est sobre : une table sur laquelle se trouvent une lampe rose et quelques fleurs, un fauteuil de salon sur lequel est assise Margaret Thatcher habillée de manière simple mais élégante. La mise en scène pourrait laisser croire que l'intervention a été enregistrée depuis le salon de Mme Thatcher, qui ressemble à n'importe quel salon britannique. La réalisation n'inclue aucun mouvement inutile de caméra ni aucune envolée artistique. L'enregistrement démarre avec un plan large sur le leader qui expose la situation dramatique du pays et sa volonté d'union. Un plan serré sur le visage de Margaret Thatcher intervient alors au moment où elle déclare : « what we face is a threat to our whole way of life. » Le moment est important, la réalisation nous invite donc à nous concentrer sur le visage du leader conservateur, qui exprime une gravité contrôlée. La fin du message est filmée en plan large et correspond aux propositions du parti conservateur pour sortir de cette crise dont les syndicats sont tenus responsables. Durant toute l'intervention, Margaret Thatcher exprime le contrôle par ses mots mais aussi par sa voix, ses gestes et son intonation qui montrent une détermination et une volonté qui entrent en résonance avec le message de contrôle : il faut reprendre en main la situation du pays qui a échappé au contrôle du gouvernement. Le document se conclut sur une affirmation au rythme travaillé : « [w]e have to learn again to be one nation, or one day we shall be no nation. » La

¹³⁰ Conservative Party Political Broadcast, 17 January 1979. MTFW 103926.

phrase est d'abord prononcée sur un rythme ternaire jusqu'à « we shall be » mais se termine par une rupture binaire tombant sur les mots « no nation ». L'effet de cassure est clair et renforce le besoin immédiat d'action. La construction de l'image de Margaret Thatcher prend donc une dimension métaphorique claire dans ce message et s'articule parfaitement avec le discours contenu dans le document : de sa voix à son langage corporel en passant par la réalisation, le contrôle est au cœur du message du leader conservateur. Au milieu de ce qui est présenté comme une crise dangereuse pour la nation, qui voit son Premier ministre se faire photographe sur une plage avec sa femme en Guadeloupe puis nie la crise à son retour, l'image de contrôle devient un contre-point saisissant avec les adversaires travaillistes accusés d'être à la solde de syndicats dépeints comme des preneurs d'otage lâchés dans la ville.

En conclusion, il est clair que le thatchérisme, à travers son discours, exprime l'identité du groupe des électeurs qu'il souhaite mobiliser grâce à la notion de contrôle. Les valeurs de liberté individuelle et liberté économique servent de limites à l'identité de ce groupe, permettant d'identifier le « nous » (ceux du côté du contrôle et désirant la liberté, les vrais Britanniques) du « eux » (les geôliers, les défenseurs de la tyrannie aux valeurs aliénantes). Incarner ce contrôle devient ainsi l'objectif du leader et le parti conservateur procède alors, sous l'impulsion de son leader et de Gordon Reece, à une révision de sa stratégie de communication afin de faire correspondre discours et image. Il est alors tentant d'interpréter cette construction comme Baudrillard le ferait, en parlant de simulacre¹³¹ qui dissimulerait la réalité de l'idéologie thatchérienne en la masquant par un packaging opportuniste et contextuel. Mais l'analyse est-elle si simple ? Comment peut-on interpréter cette construction du discours et de l'image ? Doit-on parler de manipulation ? C'est vers ces interrogations que nous allons maintenant nous tourner.

c) La place des followers

Comme nous l'avons vu, pour Colin Hay, il n'y a aucun doute sur la connexion entre l'impact du discours thatchérien et la victoire des conservateurs à l'élection de 1979. Hay analyse l'Hiver du Mécontentement comme une crise, concept que l'auteur définit par un moment de « transformation » (254), qui va permettre au thatchérisme d'acquiescer, au-delà du pouvoir exécutif inhérent à tout gouvernement, le pouvoir de transformer la structure profonde de l'État.

¹³¹ Voir l'ouvrage *Simulacres et Simulation* dans lequel l'auteur explique que l'image brouille l'accès des individus à la réalité.

C'est parce que le thatchérisme a été le plus à même de définir la crise que sa victoire était assurée. Cette analyse rejoint clairement la méthodologie élaborée par Clifford Geertz pour interpréter les idéologies :

It is ... the attempt of ideologies to render otherwise incomprehensible social situations meaningful, to so construe them as to make it possible to act purposefully within them, that accounts both for the ideologies' highly figurative nature and for the intensity with which, once accepted, they are held (220).

Le postulat d'analyse est donc le même chez Hay et chez Geertz : les idéologies servent à interpréter une situation dans laquelle la réalité sociale a perdu son sens. Cette vision de l'idéologie s'insère bien dans le contexte de l'Hiver du Mécontentement où l'impression d'un pays à la dérive est relayée par les médias au travers d'un discours décliniste alarmant visible dans des gros titres comme : « THEY WON'T EVEN LET US BURY OUR DEAD » (*Daily Mail* du 01 février 1979) ou encore « IT IS TIME TO WAKE UP BEFORE THE NIGHTMARE OF BRITAIN BECOMES REALITY » (*Daily Express* du 08 février 1979)¹³². Si les idéologies permettent en effet d'interpréter la réalité et de lui donner un sens, expliquer, comme le fait Colin Hay, que le discours mis en place assure la victoire aux élections présuppose un lien quasi immuable entre langage et mobilisation, ce qui semble indiquer que la clef de la victoire réside dans une rhétorique bien huilée – conclure à la manipulation est un pas dès lors franchissable sans problème. Néanmoins, cette vision kantienne de la rhétorique n'explique pas réellement le pourquoi du succès d'une idéologie et présuppose une passivité de la part de l'électorat qui reçoit un message et le digère sans autre forme de questionnement identitaire ou éthique. Le débat est aussi ancien que l'histoire de la civilisation humaine mais nous allons néanmoins tenter de comprendre en quoi le langage et l'image déployés par le thatchérisme ont pu trouver une résonance auprès de la population. Si les grands philosophes comme Platon, Kant ou Nietzsche pourraient nous apporter ici une aide précieuse, nous avons décidé de laisser ces grands hommes se reposer dans le premier cercle de Dante, et nous solliciterons les travaux d'une discipline moins poétique mais plus scientifique : la psychologie sociale, qui nous aidera à comprendre concrètement l'impact du langage et de l'image sur les individus et en quoi ces éléments poussent ces derniers à l'action. Nous démontrerons ainsi que le leader d'une idéologie ne peut gagner à la seule force de sa rhétorique et que toute analyse ne prenant pas en compte l'identité des sympathisants d'une idéologie se retrouve intrinsèquement faillible et en dehors de la réalité et sociale individuelle.

¹³² Les deux titres sont tirés de l'article de Hay, Colin. 'Narrating Crisis: The Discursive Construction Of The 'Winter of Discontent'. *Sociology*, vol. 30, no. 2, 1996, pp. 253-277.

Considérons ainsi la citation suivante : « there is clearly much more to leadership than rhetoric and oratory alone » (Haslam et al., 179). Les trois psychologues ne pourraient être plus clairs. En effet, pour Haslam et al, la question qui se pose n'est pas seulement d'interpréter la réalité dans un cadre contextuel et de la relier, comme nous l'avons vu dans la sous-partie sur la stratégie, à une histoire nationale ou un héritage passé afin de constituer une identité claire au groupe, il est également nécessaire de mettre en scène cette identité. Ainsi, si le leader est un « entrepreneur » de l'identité collective (voir ce mémoire p.117), il en est également « l'impresario » (Haslam et al., 179). Autrement dit, pour avoir un impact, la mise en scène du discours compte tout autant que le langage employé et doit être tournée vers le public ciblé. S'il est difficile aujourd'hui d'apprécier ce critère de manière neutre et détachée, certains éléments exposés dans la partie précédente montrent à quel point le thatchérisme a respecté cet impératif. En ce sens, la stratégie de communication échaufardée par Gordon Reece se conforme aux critères d'une scénographie soignée : utilisation des journaux populaires, apparition de Margaret Thatcher dans des programmes non politiques, mise en scène de sa vie familiale, changement d'apparence physique pour paraître plus proche des gens et messages directement adressés à la population. La volonté d'apparaître en lien avec le peuple et les électeurs est donc bien mise en avant en même temps que mise en scène. Cependant, comme le notent Butler et Kavanagh, un problème subsiste dans cette dernière remarque car la presse, durant toute la campagne de 1979, décrit James Callaghan en tant que « Sunny Jim » et le Premier ministre est souvent associé à l'adjectif « avuncular » (Butler et Kavanagh, 252), c'est-à-dire quelqu'un de proche et bienveillant. Dans ses mémoires, Willie Whitelaw note également à quel point Callaghan avait un style similaire à celui des conservateurs (Whitelaw, 159) et venait concurrencer Margaret Thatcher sur ce terrain, l'impression de sympathie en plus. Il semble donc que la mise en scène de l'idéologie ne soit pas le critère principal de la victoire des conservateurs face aux travaillistes bien que le thatchérisme et son leader aient bien joué leur rôle d'impresario.

Il convient alors de se tourner vers un élément crucial identifié par la psychologie sociale pour comprendre le succès d'une idéologie : le concept qu'Haslam et al. nomment « prototypicality » (68) et que les auteurs définissent de la manière suivante : « a leader must be seen as One of Us and must exemplify what makes “us” different from “them” » (68). Les leaders à succès sont donc ceux qui parviennent à être identifiés comme issus du groupe afin d'être en capacité de parler pour le groupe et de se poser en défenseur des intérêts du groupe (83). Dans cette optique, ceux que Haslam et al. nomment les « followers » (28), c'est-à-dire les sympathisants et les

militants, ont donc un rôle extrêmement important à jouer et ne sont en rien de simples réceptacles passifs de concepts idéologiques empilés les uns derrière les autres. Pour apparaître comme « l'un d'entre nous », les leaders doivent faire cohabiter image et langage afin de réifier l'identité du groupe qu'ils souhaitent diriger. Il est facile d'utiliser des outils rhétoriques pour convaincre les gens, il est en revanche beaucoup plus difficile de toucher à l'identité sociale et individuelle de millions de personnes à la fois. Ainsi, le « followership » (Haslam et al., 28) revêt un aspect déterminant pour comprendre le « leadership ». On voit donc bien toute l'importance du discours de contrôle et de l'image de la femme proche des préoccupations ordinaires des Britanniques dans le succès – ou non – du *thatcherisme*. C'est également là que l'Hiver du Mécontentement a sans doute joué un rôle décisif dans la victoire de 1979. Plusieurs éléments peuvent ainsi entrer en jeu si l'on considère le « followership » et cette période charnière. Tout d'abord, en octobre 1978, James Callaghan décide de ne pas organiser des élections pourtant attendues de tous¹³³, décision que Willie Whitelaw note comme extrêmement démoralisante pour les sympathisants travaillistes (Whitelaw, 155) mais galvanisante chez les conservateurs (Butler et Kavanagh b, 84). Butler et Kavanagh notent également la colère des syndicats suite à ce report (84). Les leaders syndicaux avaient ainsi prévenu le Premier ministre que, face à l'exaspération des militants de la base, ils ne pourraient soutenir la politique de plafonnement des hausses de salaires à 5% au-delà de l'année 1978. Lorsque Callaghan annonce avec humour qu'il n'y aura pas d'élections à l'automne 1978, les leaders syndicaux se sentent trahis par ce dernier, qui perd alors immédiatement leur soutien (Butler et Kavanagh b, 120). Cette enchaînement d'évènements, mêlé aux grèves de l'hiver 1978-1979 qui provoquent une rancœur publique à l'encontre des syndicats (particulièrement ceux de la fonction publique), entachent grandement la confiance des électeurs envers le parti travailliste et son leader qui perdent là un traditionnel soutien de poids (Butler et Kavanagh b, 85) et renforce l'impression que le gouvernement n'est plus en contrôle. Enfin, on peut noter également que les débats sur la dévolution ont pu, eux aussi, déstabiliser l'électorat en ce sens que c'est bien le parti travailliste, alors majoritaire en Ecosse, qui a été identifié comme responsable de l'échec du référendum par le SNP (Vinen, emplacement 3242). Ainsi, si Colin Hay parle de *construction* d'un discours de crise durant l'Hiver du Mécontentement, nous préférons parler de *réification* d'un discours dans un contexte bien particulier car il nous apparaît que le terme de « construction » tel qu'employé dans l'article de Hay implique une action concertée et

¹³³ Butler et Kavanagh imputent cette décision du Premier ministre à des sondages défavorables mais surtout à sa volonté d'attendre encore quelques mois pour donner le temps à l'inflation de baisser et saper la rhétorique conservatrice par le bas (Butler et Kavanagh 1980, 119-120).

réfléchi entre les médias d'un côté et Margaret Thatcher et ses partisans de l'autre. Or, à nos yeux, le discours de crise présent dans les médias durant l'Hiver du Mécontentement présente un caractère alarmiste qui entre en écho avec le discours thatcherien déployé depuis 1975 et lui donne ainsi corps, un aspect quasi prophétique. On peut ici parler de chance et d'opportunisme, comme le fait Vinen (voir ce mémoire p.47)

En effet, la rhétorique du thatcherisme, désireuse de constituer un groupe dont l'identité se définit par le contrôle, voit sa vision réifiée au travers d'une réalité sociale concrète, présentée sous un prisme décliniste et alarmiste par les médias – ces derniers étant appelés « panic-mongers » par Jim Tomlinson (87). Dans ces conditions, le langage et l'image déployés par le thatcherisme depuis plusieurs années se cristallisent dans des faits perçus comme tangibles (la perte de contrôle du pays et la nécessité de reprendre les rênes de la nation) et l'identité du groupe envisagé par le thatcherisme est validée aux yeux de la réalité sociale. Discours et langage rencontrent un électorat – sympathisants convaincus ou électeurs déçus par le gouvernement – qui permet au thatcherisme d'accéder au pouvoir. Dans cette optique, le lien discours de crise/victoire assurée pour le thatcherisme n'explique pas le succès de l'idéologie aux élections car il implique une certaine passivité intellectuelle de la part de la population qui, arrosée de discours décliniste, aurait ainsi donné sa voix aux conservateurs sous l'effet de la peur. La construction d'un discours de crise, même relayée par les médias, ne suffit donc pas à expliquer pourquoi 44% de l'électorat a été poussé à la mobilisation. On peut, bien sûr, nuancer ce propos en mettant en doute l'adhésion des électeurs au projet thatcherien et voir en cette élection un vote contre le gouvernement plutôt que pour le parti conservateur. Il est d'ailleurs évident que l'électorat tout entier n'a pas adhéré au projet. Néanmoins, donner sa voix reste une mobilisation qui va dans le sens de l'idéologie pour laquelle on vote ; c'est agir pour la victoire d'un candidat ou le rejet d'un autre. Même en admettant que les électeurs ont adopté une vision moins contractuelle de l'acte de vote ou qu'une partie des électeurs a voté contre Jim Callaghan, ils ne constituent pas la majorité des suffrages. Comme l'écrivent David Butler et Denis Kavanagh : « [m]any voters were willing to gamble in order to bring about change ». Si l'on résume la pensée des deux auteurs, l'élection de 1979 se caractérise ainsi par une forte volonté de changement exprimée par l'électorat, qui voit dans le thatcherisme un moyen de matérialiser cette envie de tenter quelque chose de nouveau (Butler et Kavanagh b, 342). On pourrait croire que l'analyse des deux auteurs vient en contradiction de notre propos mais elle vient en fait clairement le renforcer car elle permet d'illustrer, à nouveau, l'importance de la dynamique d'échange dans la relation *leader-followers*.

Ainsi, si le leader est en charge de la construction de l'identité du groupe au moyen du langage qu'il emploie et de l'image qu'il se forge, ces éléments doivent être validés par ledit groupe. Sans cela, dans les démocraties modernes, aucune gouvernance n'est possible et, dans le cas du *thatchérisme*, le mouvement se serait rapidement retrouvé dans les oubliettes de l'histoire, incapable de résister au passage du temps et de se maintenir douze années au pouvoir. Comment alors expliquer la dynamique qui se crée entre les électeurs et le leader à succès ? Haslam et al. écrivent la chose suivante :

Leaders who take care to promote the group interest (more colloquially, those who are in-group champions, those who “do it for us”) reap many benefits. They receive endorsements from followers, they are likely to be seen as charismatic, they influence the opinions of their followers, and they are able to enlist the efforts of their followers in bringing their visions of the future to fruition.

Autrement dit, en se positionnant en championne du contrôle et en représentante de la vraie britannicité, Margaret Thatcher mobilise une partie de l'électorat dans l'action au travers de l'acte de vote. Bien sûr, cette démonstration n'est en rien figée et ne présume absolument pas de l'efficacité éventuelle du mouvement ou de la fidélité des électeurs sur le long terme. D'ailleurs, les difficultés rencontrées par le premier gouvernement Thatcher illustrent bien comment l'idée de « prototypicalité » reste fragile et dépend entièrement des membres du groupe et de la capacité du leader à en articuler l'identité. Plus le groupe à dominer est large et plus la dynamique *leader-followers* devient compliquée et renforce, inévitablement, la domination d'un ou plusieurs groupes sur d'autres. En conclusion, il est possible d'affirmer que L'Hiver du Mécontentement représente un moment décisif dans la réification de l'idéologie *thatchérienne* qui est parvenu à unir discours et image de contrôle dans une même identité de groupe, cette dernière ayant été validée par le contexte historique et l'incapacité relative de l'ensemble de ses adversaires à interpréter la réalité sociale aux yeux de la majorité des électeurs.

CONCLUSION

« Margaret Thatcher is dead. *This lady's not returning.* » C'est ainsi que le site <https://www.isthatcherdeadyet.co.uk> ouvre sa première page. Si l'humour britannique est reconnaissable dans cette affirmation et la volonté de créer un site internet pour rassurer les gens sur la mort de la Dame de Fer, il indique clairement que l'action entamée par Margaret Thatcher et l'idéologie qui porte son nom ont influencé et transformé le Royaume-Uni d'une manière radicale dont les effets se font ressentir aujourd'hui encore. Pourrait-on imaginer pareil site en France à propos de Charles de Gaulle, François Mitterrand ou Jacques Chirac ? Probablement pas.

Conclure sur le thatchérisme est loin d'être une entreprise facile. Comme nous l'avons vu à plusieurs reprises dans ce mémoire, il n'existe aucun consensus historique, historiographique, sociologique, économique ou politique sur le thatchérisme, sa naissance et son interprétation. Chaque analyse peut être contestée et contrastée par une multitude d'autres études et le kaléidoscope d'interprétations disponibles rend presque impossible la tâche de l'étudiant ou du chercheur de proposer une analyse complète incontestable. Dans ce mémoire, nous avons tenté de comprendre les origines du thatchérisme, en analysant les concepts clés qui ont fondé l'idéologie thatchérienne et comment ces concepts s'enracinent dans l'histoire du parti conservateur. S'il a été relativement aisé de diviser les piliers de l'idéologie thatchérienne en quatre grands domaines – la liberté (individuelle et collective), l'ordre, la famille, l'économie, replacer le mouvement à l'intérieur du parti conservateur pour en trouver les racines s'est révélé une entreprise plus ardue. La formidable contribution de Michael Freedon, complétée par l'étude de la protection de la société civile d'E.H.H Green, nous ont permis de montrer que le thatchérisme s'inscrivait bien dans l'héritage du parti conservateur, malgré son appui idéologique reposant sur les théories monétaristes. Toutefois, la délicate question du lien entre powellisme et thatchérisme – question à laquelle nous avons prudemment répondu en argumentant d'un lien purement stratégique et non réellement idéologique – fait encore débat aujourd'hui.

La question des fondements du thatchérisme nous a ensuite conduit vers les victoires de l'idéologie durant les années d'opposition. L'expression « victoire de l'idéologie » est, elle aussi, toujours sujette à débat aujourd'hui car, comme nous l'avons montré, les interprétations divergent sur les raisons de la victoire de Margaret Thatcher à la direction du parti en 1975 et celle du parti conservateur en 1979. Nous avons rejeté en partie la vision selon laquelle Margaret Thatcher avait battu Edward Heath grâce à une chance extraordinaire, au principe que

le concept de chance est inhérent à tout individu et qu'il nous apparaît improbable que les députés conservateurs aient élu un leader sans savoir ce que celui-ci proposait. De même, cette interprétation oublie (volontairement ?) le talent indéniable de Margaret Thatcher et de ses conseillers à transformer le parti conservateur sans aliéner les cadres du parti (un talent qui s'érodera avec le temps...). L'analyse de la victoire de 1979 que nous avons proposée dans ce mémoire montre comment le désalignement des électeurs – concept lui-aussi contesté par de nombreux auteurs – a joué en faveur du thatchérisme en ce sens que ce dernier a bénéficié d'une réorganisation de la société britannique (érosion des classes sociales, mobilité sociale plus grande, individualisme plus prononcé) dont le mouvement a su se saisir en proposant une vision du Royaume-Uni articulée en résonance avec l'esprit du temps et des électeurs. Cette réussite, comme nous l'avons vu, prend la gauche par surprise et provoque sa désintégration temporaire (politique et, dans une moindre mesure, idéologique).

Les analyses de la victoire de 1979 sont si nombreuses qu'il est, là aussi, difficile d'obtenir une image précise et complète des événements qui ont conduit à l'élection de Margaret Thatcher. Il nous a fallu opérer des choix et tenter de proposer une démonstration basée sur les sciences interprétatives telles que défendues par Clifford Geertz et la psychologie sociale des professeurs Haslam, Reicher et Platow. Nous étions conscients des limites du modèle de Geertz (son imprécision sur la démarche d'analyse notamment et le sens que Geertz donne aux idéologies n'est jamais expliqué scientifiquement) mais nous avons tenté de partir des éléments les plus concrets (les stratégies de communication adoptées par le parti conservateur et l'analyse des discours et interventions du leader du parti) pour proposer une démonstration empirique sur la réception du message du thatchérisme. Il nous est alors apparu que l'éducation du public constituait le pilier central de la stratégie du thatchérisme dont l'objectif devient la transformation des représentations culturelles liées au rôle de l'État et à la notion de liberté individuelle. Le discours nationaliste, enraciné dans un historicisme assumé, s'inscrit tout naturellement dans cette stratégie que nous avons classée dans la catégorie du « politicians' populism » telle que proposée par Margaret Canovan – davantage un style qu'un réel ancrage idéologique. Cette analyse nous a enfin permis d'étudier l'articulation entre le discours et l'image projetée par Margaret Thatcher et, à travers les travaux de Reicher et al. et Michael Billig, nous avons avancé l'idée que le groupe constitué par le leader du parti Margaret Thatcher trouve la définition de son identité dans la notion de « contrôle ». Nous rappelons toutefois ici que nous sommes conscients que cette dernière démonstration empirique doit donner lieu à davantage de recherches afin d'être validée historiquement et scientifiquement.

En conclusion, le thatchérisme des années 1970 apparaît comme un mouvement qui se cherche mais dont la volonté de transformation de la société britannique est indéniable. Le caractère passionnel qui entoure, aujourd’hui encore, le seul nom de Margaret Thatcher prouve que, contrairement aux idées reçues, tout n’a pas été dit sur l’histoire du thatchérisme. Les événements récents et les conséquences du Brexit laissent la porte ouverte à de nombreux travaux sur le sujet et l’influence du thatchérisme sur le Royaume-Uni de demain n’a pas fini de faire couler l’encre des spécialistes et des journalistes. Pour preuve, un article du *Telegraph* du 25 août 2020 au titre inattendu : « Veganism is the new Thatcherism. »

ANNEXES

- **Évolution de la croissance du PIB durant la décennie :**

	1970	1971	1972	1973	1974	1975	1976	1977	1978	1979
Croissance du PIB	2.7%	3.5%	4.3%	6.5%	- 2.5%	- 1.5%	2.9%	2.4%	4.2%	3.7%
Taux de chômage	3.9%	4.1%	4.3%	3.7%	3.7%	4.5%	5.4%	5.6%	5.5%	5.4%

Source : Office For National Statistics

- **Augmentation du taux d'inflation durant les années 70 :**

	1970	1971	1972	1973	1974	1975	1976	1977	1978	1979
Inflation	6.4%	9.4%	7.1%	9.2%	16.0%	24.2%	16.5%	15.8%	8.3%	13.4%

Source : Office For National Statistics

- **Résultats des élections générales du 3 mai 1979 :**

	Total des votes obtenus	Nombre de sièges obtenus	Pourcentage total des votes
Conservateurs	13 697 690	339	43.9%
Libéraux	4 313 811	11	13.8%
Travailleurs	11 532 148	269	36.9%
SNP	504 259	2	1.6%
Plaid Cymru	132 544	2	0.4%

Source : D. Butler and G. Butler, British Political Facts

- **Résultats des élections locales de 1976 à 1979 :**

	Conservateurs	Travailleurs	Libéraux
Grand Londres			
Élections de 1973	37.9%	47.4%	12.5%
Élections de 1977	52.5%	32.4%	7.8%
Quartiers de Londres			
Élections de 1974	40.7%	41.8%	13.1%
Élections de 1978	48.5%	39.0%	7.0%
Comtés métropolitains			
Élections de 1973	36.2%	47.4%	12.9%
Élections de 1977	52.8%	34.8%	8.1%
Districts métropolitains			
Élections de 1976	45.2%	37.5%	10.8%
Élections de 1978	45.0%	42.5%	7.9%
Comtés			
Élections de 1976	42.1%	37.6%	9.2%
Élections de 1978	58.1%	25.9%	8.7%
Districts			
Élection de 1976	42.1%	26.1%	11.9%
Élection de 1978	52.5%	33.3%	9.6%

Source : D. Butler and G. Butler, *British Political Facts*

BIBLIOGRAPHIE

SOURCES PRIMAIRES

- Discours :

- Disraeli, Benjamin. Speech of B. Disraeli at the Free Trade Hall, Manchester, April 3, 1872. 1872. JSTOR, www.jstor.org/stable/60249422.
- Joseph, Keith. « Speech at Edgbaston. » Grand Hotel Birmingham. 19 October 1974. MTFW ---. « Conditions For Fuller Employment. » A talk given to the Bow Group, 27 October 1978, CPS. <https://www.cps.org.uk/research/conditions-for-fuller-employment/>
- . « Solving the trade union problem is the key to Britain's economic recovery. » A talk given to the Bow Group, 5 February 1979, House of Commons. MTFW 118814
- Thatcher, Margaret. Speech in Finchley (Conservative Leadership election). 30 January 1975, 212 Ballards Lane, Finchley. MTFW 102605.
- . *Speech to the Conservative Party*. 10 October 1975, Blackpool in Thatcher, Margaret. *Speeches to the Conservative Party Conference*. Conservative Political Centre, 1989.
- . Speech to Scottish Conservative Conference. 15 May 1976, Perth. MTFW 103028.
- . *Speech to the Conservative Party*. 8 October 1976, Brighton Thatcher, Margaret. *Speeches to the Conservative Party Conference*. Conservative Political Centre, 1989.
- . « The New Renaissance. » 14 March 1977, The Zurich Economic Society, The University of Zurich, Zurich, Switzerland. MTFW 103336.
- . « Europe as I see it. » 24 June 1977. Centro Italiano di Study per la Conciliazione Internazionale, Rome, Italy. MTFW 103403.
- . « Dimensions of Conservatism. » Speech to Greater London Young Conservatives (Iain Macleod Memorial Lecture), Caxton Hall, Central London, 4 July 1977, MTFW 103411.
- . *Speech to Young Conservative Conference*. 12 February 1978, Harrogate. MTFW 103487.
- . *Speech to the Conservative Party*. 13 October 1978, Brighton in Thatcher, Margaret. *Speeches to the Conservative Party Conference*. Conservative Political Centre, 1989.
- . *Speech to the Chamber of Commerce*. 10 January 1979, The Savoy Hotel, London, MTFW 103922.
- . *Speech to Glasgow Conservatives*. 19 January 1979, City Hall, Glasgow. MTFW 103929.
- . *Speech to Conservative Rally at Cheltenham*. 3 July 1982, Cheltenham Racecourse. MTFW 104989.

- **Entretiens :**

Thatcher, Margaret. TV interview with David Kemp. *World in Action*, Granada TV, 31 January 1975. MTFW 102450.

---. « Winning leadership first ballot. » TV interview with Julian Haviland. ITN. 4 February 1975. MTFW 102607.

---. Press Conference after winning Conservative leadership. 11 February 1975, MTFW 102487.

---. TV Interview with Joe Rogaly et Bob Edwards. *Face The Press*, Tyne Tees TV, 25 August 1977. MTFW 103431.

---. TV Interview with Gordon Burns. *World in Action*, Granada TV, 27 January 1978. MTFW 103485

---. Interview with Robert Eddison and Barry St John Nevill. *Hornsey Journal*, 21 April 1978. MTFW 103662.

- **Pamphlets politiques et documents de politique interne du parti conservateur :**

Conservative Research Department. *The Economic Education Of The Public – Proposals For “Concerted Action” And Fighting Inflation*. 16 May 1976. MTFW 109761.

Conservative Party. *The Right Approach*. 4 October 1976. MTFW 109439.

CPS. *Why Britain Needs a Social Market Economy*. 27 October 1975. <https://www.cps.org.uk/research/why-britain-needs-a-social-market-economy/>

Hoskins, John and Norman Strauss. *Stepping Stones*. Conservative Party Papers, 14 November 1977. MTFW 111771.

Joseph, Keith. *Shadow Cabinet: Circulated Paper (Joseph "Notes towards the definition of policy")*. 4 April 1975. MTFW 110098.

Maud, Angus et al. *Steering Committee: Paper circulated (Maude, Tebbit, Lawson & others on "Themes")*. 16 February 1978. MTFW 109853.

Whitelaw, Willie. *Steering Committee: Paper circulated (Whitelaw on control of immigration)*. 10 February 1978. MTFW 109852.

- **Messages télévisés du parti conservateur :**

Thatcher, Margaret. « New Year Message », 29 December 1976. MTFW 103177.

Conservative Party Political Broadcast, « The Conservative Challenge », 16 February 1977. MTFW 133713.

Conservative Party Political Broadcast, 17 January 1979. MTFW 103926.

Message to the People of Britain, « Now is the time to choose », 16 April 1979. MTFW 104009.

- **Articles de presse :**

Levin, Bernard. « Tories Must Look before They Leap into Line behind a New Leader. » *The Times*, 16 Oct. 1974. MTFW 11263.

Thatcher, Margaret. « My Kind of Tory Party. » *Daily Telegraph*, 30 Jan. 1975. MTFW 102600.

---. « The Moral Basis for a Free Society. » *Daily Telegraph*, 16 May 1978. MTFW 103687.

---. « Threat to the Press. » *Finchley Times*, 21 Nov. 1975. MTFW 102806.

---. « We Shall Reward the Workers and Declare War on the Wreckers. » *Daily Express*, 22 Apr. 1979. MTFW 104032.

- **Sondages et statistiques :**

Audickas, Lukas, et al. « UK Election Statistics: 1918-2019: A Century of Elections ». House of Commons Library, CBP7529. 18 July 2019. <https://commonslibrary.parliament.uk/research-briefings/cbp-7529>.

« Attitudes to Trade Unions 1975-2014 ». IPSOS MORI. <https://www.ipsos.com/ipsos-mori/en-uk/attitudes-trade-unions-1975-2014>.

« Best Party on Key Issues: Crime/Law and Order ». IPSOS MORI. <https://www.ipsos.com/ipsos-mori/en-uk/best-party-key-issues-crimelaw-order>.

« Best Party on Key Issues: Trade Unions/ Strikes/ Industrial Relations ». IPSOS MORI. <https://www.ipsos.com/ipsos-mori/en-uk/best-party-key-issues-trade-unionsstrikesindustrial-relations>.

« Best Party on Key Issues: Unemployment ». IPSOS MORI. <https://www.ipsos.com/ipsos-mori/en-uk/best-party-key-issues-unemployment>.

« Economic Optimism Index: State of the Economy (1978-1997) ». IPSOS MORI. <https://www.ipsos.com/ipsos-mori/en-uk/economic-optimism-index-eoi-state-economy-1978-1997>.

SOURCES SECONDAIRES :

- **Ouvrages :**

Beckett, Andy. *When the Lights Went Out: Britain in the Seventies*. Kindle ed., Faber & Faber, 2010.

- Billig, Michael. *Banal Nationalism*. SAGE Publications Ltd, 1995.
- Butler, David, and Butler, Gareth. *British Political Facts*. 10th ed. 2011, Palgrave Macmillan, 2011.
- Butler, David, and Dennis Kavanagh. *British General Election of February 1974*. 1st Edition, Palgrave Macmillan, 1975.
- . *The British General Election of 1979*. 1st edition, The Macmillan Press, 1980.
- Calise, Mauro, and Theodore J. Lowi. *Hyperpolitics: An Interactive Dictionary of Political Science Concepts*. University of Chicago Press, 2010.
- Canovan, Margaret. *Populism*. Harcourt Brace Jovanovitch, 1981.
- Castle, Barbara. *The Castle Diaries*. Abridged edition, Macmillan, 1990.
- Denham, Andrew, and Mark Garnett. *Think Tanks & British Politics*. UCL Press, 2005.
- Drucker, Henry, et al. *Developments in British Politics 2*. Revised ed., MacMillan Education, 1988.
- Dunleavy, Patrick, et al. *Developments in British Politics*. Edited by Patrick Dunleavy et al., 2nd edition, vol. 1, MacMillan Publishers, 1985.
- Evans, Eric J. *Thatcher and Thatcherism*. Routledge, 2001.
- Evans, Geoffrey, and James Tilley. *The New Politics of Class: The Political Exclusion of the British Working Class*. OUP Oxford, 2017.
- Freedon, Michael. *Ideologies and Political Theory: A Conceptual Approach*. Reprint, Clarendon Press, 1996.
- Gamble, Andrew. *Britain in Decline: Economic Policy, Political Strategy and the British State by Andrew Gamble*. Red Globe Press, 4th Edition, 1994.
- . *The Free Economy and the Strong State: The Politics of Thatcherism*. Subsequent, Palgrave Macmillan, 2nd Edition, 1994.
- Green, E. H. H. *Ideologies of Conservatism: Conservative Political Ideas in the Twentieth Century*. Oxford University Press, 2002.
- Haslam, S. Alexander, et al. *The New Psychology of Leadership: Identity, Influence and Power*. 1st ed., Psychology Press, 2010.
- Heath, Anthony, et al. *Understanding Political Change: The British Voter 1964-1987*. Pergamon Press, 1991.
- Hoare, George, and Nathan Sperber. *An Introduction to Antonio Gramsci: His Life, Thought and Legacy*. Bloomsbury Academic, 2016.
- Hobsbawm, E. J. *Nations and Nationalism Since 1780: Programme, Myth, Reality*. 2nd edition, Cambridge University Press, 2000.

- Hollingsworth, Mark. *The Ultimate Spin Doctor: Life and Fast Times of Tim Bell*. Hodder & Stoughton Ltd, 1997.
- Howe, Sir Geoffrey. *Conflict of Loyalty*. 2nd Revised edition, Pan Books, 1995.
- Jackson, Ben, and Robert Saunders, editors. *Making Thatcher's Britain*. Cambridge University Press, 2012. *Cambridge University Press*, doi:10.1017/CBO9780511998164.
- Johnston, R. J., et al. *A Nation Dividing? The Electoral Map of Great Britain, 1979-87*. Longman, 1988.
- Kavanagh, Denis. *Thatcherism and British Politics: The End of Consensus?*. OUP, 1987.
- Lawson, Nigel. *The View from No.11: Memoirs of a Tory Radical*. First Edition, Bantam Press, 1992.
- Prior, Jim. *A Balance of Power*. 1st.ed., Hamish Hamilton Ltd, 1986.
- Rallings, Colin, and Michael Thrasher. *Local Elections in Britain*. 1st ed., Routledge, 2013.
- Reicher, Stephen D., and Nick Hopkins. *Self and Nation: Categorization, Contestation and Mobilization*. SAGE Publications Inc, 2001.
- Sandbrook, Dominic. *State of Emergency - The Way We Were: Britain, 1970-1974*. Kindle ed., Penguin, 2011.
- . *Seasons in the Sun: The Battle for Britain, 1974-1979*. Kindle ed., Penguin, 2012.
- Savage, Mike. *Identities and Social Change in Britain since 1940: The Politics of Method*. Oxford University Press, 2010.
- Seldon, Anthony, and Stuart Ball. 'Conservative Century: The Conservative Party since 1900'. *Conservative Century*, Oxford Scholarship Online, Oxford University Press, 2011.
- Thatcher, Margaret. *Speeches to the Conservative Party Conference*. Conservative Political Centre, 1989.
- . *The Path to Power*. Harper Press, 2011.
- Tomlinson, Jim. *The Politics of Decline: Understanding Postwar Britain*. Routledge, 2017.
- Whitelaw, William. *The Whitelaw Memoirs*. First Edition, Aurum Press, 1989.
- Wybrow, Robert J. *Britain Speaks Out, 1937-87: A Social History As Seen Through the Gallup Data*. The MacMillan Press, 1989.

- **Chapitres d'ouvrages :**

- Beers, Laura. 'Thatcher and the Women's Vote'. *Making Thatcher's Britain*, edited by Ben Jackson and Robert Saunders, Cambridge University Press, 2012, pp. 113–31. *Cambridge University Press*, doi:10.1017/CBO9780511998164.009.

- Bogdanor, Vernon. 'The Selection of the Party Leader'. *Conservative Century: The Conservative Party since 1900*, Oxrod Scholarship Online, Oxford University Press, 2011, <https://oxford.universitypressscholarship.com/view/10.1093/acprof:oso/9780198202387.001.0001/acprof-9780198202387-chapter-2>.
- Dunleavy, Patrick. 'Voting and the Electorate'. *Developments in British Politics*, edited by Henry Drucker et al., Revised edition, vol. 1, Macmillan Education UK, 1985, pp. 30–58. *Springer Link*, doi:10.1007/978-1-349-17587-1_3.
- Jackson, Ben. 'The Think-Tank Archipelago: Thatcherism and Neo-Liberalism'. *Making Thatcher's Britain*, edited by Ben Jackson and Robert Saunders, Cambridge University Press, 2012, pp. 43–61. *Cambridge University Press*, doi:10.1017/CBO9780511998164.004.
- Lawrence, Jon, and Florence Sutcliffe-Braithwaite. 'Margaret Thatcher and the Decline of Class Politics'. *Making Thatcher's Britain*, edited by Ben Jackson and Robert Saunders, Cambridge University Press, 2012, pp. 132–47. *Cambridge University Press*, doi:10.1017/CBO9780511998164.010.
- Schofield, Camilla. "'A Nation or No Nation?'" Enoch Powell and Thatcherism'. *Making Thatcher's Britain*, edited by Ben Jackson and Robert Saunders, Cambridge University Press, 2012, pp. 95–110. *Cambridge University Press*, doi:10.1017/CBO9780511998164.007.

- **Articles de revue :**

- Cowley, Philip, and Matthew Bailey. 'Peasants' Uprising or Religious War? Re-Examining the 1975 Conservative Leadership Contest'. *British Journal of Political Science*, vol. 30, no. 4, Cambridge University Press, 2000, pp. 599–629.
- Hall, Stuart. 'The Great Moving Right Show'. *Marxism Today*, Jan. 1979.
- Hay, Colin. 'Narrating Crisis: The Discursive Construction Of The 'Winter of Discontent''. *Sociology*, vol. 30, no. 2, 1996, pp. 253-277.
- Jessop, Bob, et al. 'Authoritarian Populism, Two Nations, and Thatcherism'. *New Left Review*, vol. 147, Jan. 1984.
- Lenormand, Marc. 'Interpreting Thatcherism: The British Labour Movement and the Political Legacy of the Period of Conservative Rule'. *Observatoire de La Société Britannique*, no. 17, 17, Université de Toulon, Nov. 2015, pp. 163–79. journals.openedition.org, doi:10.4000/osb.1784.

- Leydier, Gilles. 'Crise de la représentation et crise de la gouvernance : Le modèle politique britannique en question'. *Revue Française de Civilisation Britannique. French Journal of British Studies*, vol. 22, no. XXII-Hors série, hors-série, CRECIB, Dec. 2017. journals.openedition.org, doi:10.4000/rfcb.1678.
- Porion, Stéphane. 'La question de l'immigration au Royaume-Uni dans les années 1970 : le Parti conservateur, l'extrême droite et l'« effet Powell »'. *Revue Française de Civilisation Britannique. French Journal of British Studies*, vol. 22, no. XXII-Hors-série, hors-série, CRECIB, Dec. 2017. journals.openedition.org, doi:10.4000/rfcb.1724.
- Raymond, Gino. 'The 1970s and the Thatcherite Revolution: Crisis of Ideology or Control?' *Revue Française de Civilisation Britannique. French Journal of British Studies*, vol. 21, no. XXI-2, 2, CRECIB, Aug. 2016. journals.openedition.org, doi:10.4000/rfcb.962.
- Samuel, R. 'Mrs. Thatcher's Return to Victorian Values'. *Proceedings of the British Academy*, vol. 79, 1992, pp. 9–29.
- Wickham-Jones, Mark. 'Right Turn: A Revisionist Account of the 1975 Conservative Party Leadership Election'. *Twentieth Century British History*, vol. 8, no. 1, Oxford Academic, Jan. 1997, pp. 74–89. academic.oup.com, doi:10.1093/tcbh/8.1.74.